

LTK Beets

C 16

Vertalingen
in

1187^o

de Hechtlyke Eren
en Pechbonds.

—
Hoogduitsh.

—
Fransch.

—
Engelsh.

van der

toegeraegd: Kougacert
uit bent
Alcide Beets



Hein de catalung eau
con de Archib. le Cureu. 14^e R.
27.119.18

[N° 1].

SEIZIÈME ANNÉE. (1852.)



ARCHIVES ÉVANGÉLIQUES

JOURNAL DE RÉFORME RELIGIEUSE ET D'ÉVANGÉLISATION.

Ce journal paraît deux fois par mois. On s'abonne pour l'année courante en adressant franco un mandat de CINQ FRANCS, sur la poste, au directeur, M. E. FROSSARD, pasteur à Bagnères-de-Bigorre. En Angleterre, on peut adresser le montant de l'abonnement qui, vu les frais de correspondance, est de 5 shillings, au rév. J.-R. TRYE, witcombe rectory, near Gloucester.

A NOS LECTEURS.

Cette feuille, la 21^e de notre quinzième recueil, écrite en 1851, parviendra à nos lecteurs en 1852, c'est-à-dire au commencement de la seizième année de la publication de notre Journal. Ainsi, pendant quinze ans, le Seigneur nous a ouvert un champ d'évangélisation auprès de plusieurs centaines de familles, nous donnant assez d'abonnés pour que nous fussions comme contraints de continuer cette œuvre, et pas assez cependant pour que nous puissions en tirer le moindre profit pour notre orgueil et notre bourse; il a même permis à ce dernier égard que nous fussions quelque peu inquiets (si faible est notre foi!) des avances que la négligence de plusieurs de nos abonnés nous obligeait de faire pendant toute l'année de la publication! Nous rendons grâce à Dieu, et de nos succès, et de ces épreuves!

Et maintenant nous croyons plus que jamais à la nécessité de poursuivre notre humble travail. Nous y sommes encouragé, non-seulement par les lettres bienveillantes de chrétiens dont nous plaçons très-haut le jugement, mais aussi par la coopération des pasteurs distingués qui nous ont déjà donné quelques bons

articles et qui nous en promettent plusieurs autres pour l'avenir. Nos lecteurs ont vu avec plaisir, nous le savons, les noms de MM. Borrel, G. Monod, J. d'Hombres, Lourde-Rochelave, N. Recolin, au bas de quelques-unes de nos colonnes.

Toutefois, nous craignons de présumer de nous-mêmes, et nous désirerions trouver un signe d'approbation qui ne nous laissât aucun doute sur la nécessité de continuer notre œuvre; nous demandons ce signe à nos lecteurs, en les priant de renouveler au plus tôt leur abonnement, afin que dans les premiers jours de janvier, nous ayons la satisfaction de nous trouver à l'abri de toute appréhension sur l'avenir annuel de notre feuille.

Emilien FROSSARD, pasteur.

Dessille mes yeux, afin que je regarde aux merveilles de ta loi (Ps. cxix, 18).

La première preuve que Dieu donna de sa miséricorde à l'homme déchu fut qu'il ne l'abandonna pas à sa raison obscurcie et ne cessa pas de se révéler à lui. Il continua à lui parler, non-seulement par les œuvres de sa création, manifestant sa puissance éternelle et sa divinité, et par les expériences d'une vie té-

moignant tour-à-tour de la justice et de la patience du Seigneur, mais directement, immédiatement, comme face à face venant à lui au vent du jour, et lui faisant entendre sa voix. — Ces témoignages de l'Eternel furent le privilège insigne de cette génération qui avait commencé de l'appeler du nom de l'Eternel, qui marchait avec lui et trouva grâce devant lui. A ces hommes, et par eux au genre humain, Dieu fit connaître sa volonté, accorda ses consolations et ses promesses. Les privilèges du peuple d'Israël furent grands en toute manière, mais surtout en ce que les oracles de Dieu leur furent confiés, en ce que le Dieu du ciel et de la terre leur parla plusieurs fois et en plusieurs manières par les prophètes, et aux derniers jours par son Fils. Après la venue de ce Fils, après sa prédication et celle de ses apôtres, tout était dit, et le conseil de Dieu se trouvait pleinement déclaré. — Désormais, plus d'apparitions divines, plus d'oracles sacrés, plus de nouveaux prophètes, mais un monument permanent, indestructible, formé de toutes les révélations de l'Eternel, mais un livre destiné à se maintenir, à se répandre, à atteindre tous les peuples dans leur marche à travers les siècles, à modifier leurs destinées en les pénétrant de sa doctrine; un livre où le

FEUILLETON.

Romans religieux. — Les Réalités de la vie domestique. — Une Histoire contemporaine. — Veuvage et Célibat, etc.

Le public qui lit un auteur dépassant de beaucoup le cercle de ses amis, il arrive ordinairement que la plupart des lecteurs connaissent les ouvrages et non pas la personne de l'écrivain. Nous nous sommes trouvé, par rapport à l'auteur des *Réalités de la vie domestique*, dans une situation inverse. Il nous est depuis longtemps connu, nous avons eu le privilège de vivre assez près de lui pendant plusieurs années, et, chose étrange, nous avons attendu jusqu'à ce jour pour lire les produits de sa plume. Aussi un intérêt tout spécial s'est-il attaché pour nous à cette lecture: il nous a été infiniment doux de retrouver dans ces pages un esprit qui nous avait charmé, un cœur qui avait bien voulu nous accorder une part d'affection, une âme dont la piété vivante n'a pas été, grâce à Celui qui est abondant en moyens, sans influence sur nous.

Lisant si tard les ouvrages de l'auteur, nous avons commencé, non par ses premiers essais, mais par ceux de ses livres dont nous entendions le plus parler. De cette manière, nous nous sommes sans doute refusé l'avantage qu'il y a toujours à suivre un écrivain depuis ses débuts jusqu'à sa maturité littéraire, et à constater par là, non-seulement la marche de son talent, mais celle de sa pensée. Que le lecteur nous

pardonne cette imperfection..... et beaucoup d'autres. Notre désir est moins de faire une critique en forme des ouvrages que nous annonçons, qu'un compte-rendu qui porte à les lire.

L'auteur des *Réalités de la vie domestique* est une femme. Ce n'est aujourd'hui un mystère pour personne, et j'ajouterais même que son nom, qu'elle persiste à cacher, est probablement connu du public. Convient-il de garder le voile de l'anonyme quand tous les regards l'ont percé? Je ne sais, mais il me semble que cette réserve, même excessive et dans un sens superflue, doit toujours être approuvée comme un hommage rendu aux principes dont une femme ne doit jamais se départir.

Quand une femme écrit des ouvrages religieux, quel genre doit-elle adopter? Le sermon lui est interdit: la dissertation historique ou dogmatique n'est pas de son domaine. Il lui faut un genre plus approprié à ses facultés dominantes: le sentiment, l'imagination, l'esprit d'analyse. Ces facultés précieuses trouveront, je le sais, leur application la plus naturelle et la plus légitime dans la littérature de l'enfance. Appelée à la première éducation de l'homme, la femme est admirablement qualifiée pour écrire sur ce sujet, soit un ouvrage sérieux et de longue haleine comme l'*Education progressive* de Mme Necker de Saussure, soit d'humbles récits adressés à l'enfance elle-même. Mais ne sera-t-il permis à la femme que d'écrire pour les enfants? Chacun conviendra qu'elle peut aussi s'adresser aux grandes personnes. Eh bien!

ses facultés la porteront alors vers le genre des romans religieux.

Les romans religieux! Ce mot sonne mal à une oreille chrétienne: il semble qu'il y ait ici une confusion du sacré et du profane, une association de Christ et de Bélial. Un peu de réflexion lèvera promptement ce scandale. Il est clair que des romans comme la plupart de ceux que notre siècle a enfantés, avec une fécondité déplorable, ne sont rien moins qu'édifiants. Qu'y trouvons-nous en effet le plus souvent? Ici, des peintures licencieuses, des pages qui font monter la rougeur au front; là, des critiques souvent fort justes des mœurs et de la vie, mais qui, dévoilant avec habileté le mal sans révéler le remède, mènent au découragement et à cette tristesse qui produit la mort, le plus souvent des tableaux d'un monde idéal, des peintures de sentiments exaltés, d'illusions brillantes, qui jettent l'âme dans cette atmosphère de rêverie si fatale au développement moral, et qui ont pour inévitable effet de faire paraître froids, ternes et ennuyeux, les devoirs positifs et sacrés imposés à tout homme ici-bas. Mais si un roman ne présente aucun de ces abus, s'il ne dévoile le mal que pour le combattre, s'il ne montre les mauvais penchants du cœur de l'homme que pour les redresser au nom de l'Évangile, s'il déroule à nos yeux, non pas des tableaux imaginaires, mais des tableaux réels, si sous le voile d'une ingénieuse, mais innocente fiction, il présente le christianisme comme réformant les mœurs, ennoblissant les caractères, sanctifiant tous

Tout-Puissant parle à tous et se révèle à tous dans sa sainteté parfaite et son amour éternel, la Bible, en un mot, le plus grand, le véritable trésor de l'homme.

Supposez un moment que Dieu n'ait pas parlé à l'homme après sa chute, qu'Adam n'ait plus entendu la voix du Seigneur, et pensez à ce qu'il deviendra, lui et sa postérité, dans le désespoir où le plonge la conscience du péché. — Représentez-vous les premiers âges du monde sans ces enfants de Seth chez qui la connaissance du vrai Dieu se transmet de génération en génération, sans un Hénoch qui déclare les jugements de Dieu, sans un Noé *prédicateur de la justice*, et attendez-vous à voir mille ans plus tôt la corruption générale, les eaux du déluge et la fin de toute chair. Enlevez à Israël sa loi et ses prophètes, et le peuple élu ne sera pas plus moral, ne sera pas autrement que ces peuples abominables qui l'environnent et dont l'idolâtrie et la licence effrénée n'excitent que trop sa convoitise. Laissez aux nations les plus intelligentes et les plus civilisées de l'Occident, laissez aux Grecs et aux Romains, si féconds en savants et en philosophes, le soin d'éclairer notre partie du monde, de lui donner une religion et des mœurs, et contemplez le spectacle que vous offrira l'Europe, privée de cette Révélation, seule capable de vaincre les vainqueurs du monde et de subjugué les barbares indomptables. Êtes-vous désireux de savoir ce que vaut, en effet, la religion naturelle, de connaître sa tendance et l'influence qu'elle exerce? Ne vous adressez pas à vos sages du siècle, ces disciples ingrats de la Révélation, dont les froides et stériles théories sont autant de plagiats faits à l'Évangile qu'ils repoussent; mais allez la contempler, allez la voir mettre en pratique chez le fanatique Indien, le Chinois athée ou le Hottentot abruti; ou, si vous voulez, attendez pour la juger la nouvelle ère de

barbarie dont elle menace ces peuples de l'Europe chrétienne qui, maintenant émancipés, se sentent au-dessus de l'humble position qu'assigne à l'homme une religion révélée. — Si ces peuples abusés hésitent encore sur le bord de l'abîme, s'ils ne s'y précipitent pas au gré des conducteurs furieux qui l'ont creusé devant eux, c'est que l'influence bénie de la Révélation divine pénètre plus avant, se fait sentir plus longtemps qu'on ne croit; c'est qu'il faut des siècles pour effacer la trace du Livre des siècles. La Parole de Dieu ne peut être jugée superflue que là où, quoique mal jugée et niée même, elle est cependant connue, où elle est en effet la base de toute connaissance et ne se trouve supprimée que par un acte volontaire de la pensée. — Celui-là seul qui la possède peut songer à s'en passer, parce que, tout en la repoussant, il en garde, malgré lui-même, une impression qui l'empêche de se sentir aussi misérable, aussi ignorant, aussi complètement dénué d'espoir, que se sentirait le sauvage, privé de toute révélation, qui aurait conscience de son état. Heureux l'homme qui reconnaît le privilège qui lui a été accordé et se sent heureux que le Dieu du ciel soit venu au-devant de lui pour ramener sa raison errante, calmer sa conscience inquiète et guider ses pas incertains par la lumière de sa Parole. Heureux l'homme qui, tout en comprenant le langage éloquent des œuvres de la création, *raconant la gloire du Dieu fort*, sait apprécier la perfection de sa loi et la certitude de son témoignage; qui se réjouit de ses commandements et de ses promesses, et dans le cœur duquel s'élève cette prière: *Dessille mes yeux pour que je regarde aux merveilles de ta loi.*

Les merveilles de ta loi: en effet, le Livre divin est plein de profondeurs; ce sont des mystères qu'il nous révèle, *des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point ouïes*

et qui ne sont point montées au cœur de l'homme. Celui qui le consulte vient se placer aux pieds d'un Maître dont les pensées ne sont point comme ses pensées, ni ses voies comme ses voies. Ce Maître, à la vérité, s'abaisse jusqu'à son élève et se met à la portée de son intelligence par la forme et le ton de ses leçons; mais l'enseignement même embrasse les choses les plus élevées et les plus profondes, le ciel et la terre, et les choses révélées ne cessent pas d'être divines pour se trouver exprimées en langage humain. Tout le cercle de vérités où nous fait entrer la Parole de Dieu est d'un ordre surnaturel, c'est un monde nouveau et merveilleux, inaccessible à l'homme livré à lui-même. La plus simple des vérités que nous enseigne cette Parole est de sa nature miraculeuse dans toute la force du terme, c'est le sceau de son origine divine, le gage de sa force et de son influence consolante. Et cependant ce merveilleux, cette profondeur sans obscurité, l'élevation de ces pensées exprimées si clairement, parfois même avec une simplicité naïve et dépassant néanmoins toutes les pensées de l'homme, tout cela est pour la plupart des hommes un obstacle, une pierre d'achoppement. Ils désirent (*à qui comparerait-on cette génération?*), ils désirent juste le contraire de ce qui leur a été donné. Il faudrait pour leur plaire une révélation dont la forme fût divine et le fond purement humain; leur orgueilleuse raison se trouverait satisfaite d'entendre proclamer du haut du ciel, en langage céleste, ses propres idées et les théories de son invention, et de se voir élevée jusqu'à ce Dieu qui maintenant daigne s'abaisser vers elle. Mais que gagnerait l'humanité à cette satisfaction de son amour-propre? Quelle conception se fait-on d'un Dieu dont on ose exiger une semblable condescendance. En vérité, toute saine notion d'une révélation divine se perd, quand on ne veut y trouver qu'une appro-

les sentiments vrais et toutes les relations de la vie, qui pourra le condamner? « La morale chrétienne, dit M. de Félice dans son *Appel aux gens de lettres*, condamne beaucoup de romans, non parce que ce sont des romans, mais parce qu'ils sont mauvais. Elle accepte les bons sans aucune difficulté. Est-il un homme pieux qui ait jamais condamné le roman de Télémaque? Soyez disciples de Christ d'abord, et puis vous pourrez essayer de faire des romans! Vous aurez alors un flambeau pour vous guider dans le labyrinthe des joies et des peines de la famille. Vous aurez une règle sûre pour séparer le bien du mal; vous frapperez le vice d'une énergique réprobation, quelque déguisement qu'il prenne pour vous échapper; vous nous raconterez les mécomptes et les remords du méchant, les consolations du juste, les bienfaits de la Providence, et le siècle apprendra en vous lisant à devenir meilleur... » Au témoignage de M. de Félice, nous pouvons joindre celui de M. Vinet, qui, dans le premier volume de ses *Études sur la littérature française* accepte, sans se prononcer d'une manière absolue, plus par scrupuleuse humilité que par incécision, accepte, dis-je, les romans qui, selon son expression spirituelle, ne sont pas *romanesques*. C'est précisément notre opinion, et nous pouvons ajouter: Cette nouvelle forme, sous laquelle se produira la vérité religieuse, ne la rendra-t-elle pas plus attrayante? N'en facilitera-t-elle pas l'accès auprès de tant de gens du monde qui n'ouvriraient pas un livre de sermons et qui ouvriront un roman religieux? Quant au chrétien

lui-même, n'y aura-t-il pas pour lui avantage et délassément à retrouver, mêlées à un récit qui le captive, les leçons de la Sagesse éternelle?

Ces réflexions sur les romans religieux, que nous aurions faites *à priori*, la lecture des *Réalités de la vie domestique* les a pleinement justifiées.

Ce livre, que l'on pourrait plutôt intituler *Les Réalités de la vie conjugale*, est un recueil d'observations et de conseils adressés aux jeunes femmes sur les devoirs, les difficultés, les joies et les mécomptes du mariage. La fiction est infiniment simple, elle n'est que le cadre des pensées. Il n'y a point ici de péripéties étonnantes, de laborieux dénouements. L'auteur nous fait suivre pendant quelques années la destinée de quatre jeunes femmes unies par un lien de parenté, habitant la même ville, mais présentant chacune un type distinct à sa délicate analyse. Laure, la femme incomprise, trouvant dans son époux un caractère froid et phlegmatique, qui lui refuse cette sympathie expansive que son cœur a rêvée, portée par cette difficulté à se créer une vie intime, indépendante de celui qui est pourtant *chair de sa chair et os de ses os*, et entraînée sur cette dangereuse pente jusqu'au bord de l'infidélité. Eglé, sentimentale et enfantine, qui ne voit dans le mariage que le bonheur d'aimer et d'être aimée. Juliette, la femme mondaine, appréciant plus une corbeille de noces que l'affection d'un époux, plus heureuse de se produire dans les salons que de répandre du charme sous le toit conjugal, et devenant, au sein d'une atmosphère de frivolité, épouse

indifférente et mère sans cœur: le christianisme n'a point de prise sur cette âme desséchée, tandis qu'il transforme salutairement celle de ses deux cousines. Eglé, recevant les impressions de la grâce par l'influence de l'époux qu'elle aime et qui lui-même a été amené à Christ par l'épreuve, comprend graduellement qu'il y a dans la vie conjugale des devoirs et non seulement des joies. Laure, d'une nature plus significative et plus énergique, passe par de douloureux combats, mais, guidée par les conseils de deux femmes avancées dans l'expérience chrétienne, elle voit l'abîme vers lequel elle glissait, elle sort d'une réveuse mélancolie pour entrer dans la vie active, elle reconnaît que *la femme incomprise* est plutôt, comme le dit si bien l'auteur, *la femme qui n'a pas compris*, elle s'efforce d'amener la sympathie dont son cœur a besoin en entrant dans les vues de son mari plutôt qu'en le forçant à entrer dans les siennes. Dieu bénit sa fidélité en amenant M. Liénard aux sentiments religieux qui l'animent elle-même; mais, pour qu'elle ne trouve pas dans cette conversion la part de son égoïsme, il l'exerce jusqu'à la fin au renoncement, en permettant que le christianisme, tout en changeant le cœur de son époux, laisse subsister les traits essentiels de son caractère.

À ces tableaux vient se mêler, dès le milieu du livre, celui d'une union dans laquelle l'auteur a visiblement réuni les traits qui constituent à ses yeux un mariage chrétien. Avant le mariage, cette communauté de sentiments religieux qui unit deux âmes d'un lien éter-

bation de la sagesse humaine, qu'un écho de ses propres idées et de ses sentiments naturels. C'est ce qu'ont fort bien compris les divers fondateurs de religions mensongères, et voilà pourquoi ils ont constamment tâché de couvrir la pauvreté et la bassesse de leurs conceptions matérialistes par la splendeur d'un culte imposant ou les nuages d'un vain mystère, et de satisfaire ainsi à la double exigence que la folie des hommes voudrait imposer aux communications divines.

Quels bienfaits peut-on attendre d'une révélation qui ne nous ouvre aucune source nouvelle de consolation, qui n'élève nos espérances que jusqu'au point où l'imagination la devance, et l'intelligence la suit sans peine. Si l'expérience m'a prouvé que je suis malheureux par le péché, et incapable de me délivrer par moi-même du corps de cette mort, dois-je m'offenser de ce que le salut m'est offert dans une voie que ma raison n'aurait jamais soupçonnée, et contre laquelle elle n'a d'autre objection que précisément cette humiliation qu'y rencontre son orgueil ?

La science humaine, si heureuse dans ses recherches et dans l'application qu'elle a faite de ses découvertes aux besoins des hommes, est de tout temps venue échouer sur l'écueil du péché. Quand ses tentatives ont été dirigées vers la réforme du cœur, l'épuration des mœurs, par conséquent vers la promotion d'un bonheur qui serait mieux qu'une jouissance matérielle, son impuissance totale a chaque fois paru d'autant plus clairement, que ses promesses avaient été plus positives et ses efforts plus grands et plus consciencieux. Les peuples les plus éclairés de l'univers ont été détruits par l'immoralité au fort de leur philosophie. De quel droit pourrait-on donc attendre de meilleurs effets d'une révélation qui, privée de tout ce qui constitue le caractère divin, obtiendrait l'approbation de cette

même sagesse humaine qu'elle n'humilierait en aucune façon. En vérité, ici plus que jamais, cette sagesse se montre folie complète par l'absurdité de ses prétentions. On veut une révélation qui ne contienne rien que de naturel ; mais la nature de Dieu n'est pas naturelle pour nous ! On veut ce qui est naturel, quand l'insuffisance de toute religion naturelle a mille fois paru. On veut ce qui est naturel, tandis que l'histoire est là pour en prouver le néant.

Non, non, ce qui vient de Dieu a droit d'être divin ; ce qui est destiné à consoler, à relever l'homme, doit venir d'en-haut ; ce qui produit des miracles, ne peut être que surnaturel. Si la religion révélée a su se faire écouter des peuples les plus rebelles, et pénétrer jusqu'aux cœurs endurcis des enfants des hommes ; si elle a marqué la place du peuple juif dans l'ancien monde et fondé les églises de Christ, et par elles tout un monde nouveau ; si elle a pu consoler des milliers d'affligés, et régénérer des milliers de cœurs dépravés ; si elle doit enfin usir un jour toutes les nations du monde et remplir les demeures du ciel d'âmes bienheureuses : tous ces merveilleux effets sont produits, non par ce qu'elle a de naturel, de conforme aux vœux, à la raison de l'homme, mais précisément par ce qu'elle contient de supérieur à cette raison. Ce qui lui donne cette puissance, ce n'est pas ce qu'elle a de commun avec la religion naturelle, ce n'est pas ce qu'une orgueilleuse philosophie, reniant la lumière après s'en être servie, prétend avoir découvert ou pu découvrir sans son secours ; ce n'est pas ce qu'on enlève à sa superficie pour tâcher de calmer des souffrances dont on méconnaît l'étendue et la cause, ni ce qui en reste quand on a rejeté, comme inutile ou dangereuse, tout ce qui ne pouvait passer par le tamis de la raison humaine ; mais ce sont, ce furent, ce seront toujours les merveilles de la loi. C'est la Révélation de

Dieu proprement dite, dans son caractère surnaturel, divin, dans sa force consolante et vivifiante ; c'est précisément dans cette révélation tout ce qui se trouve de surhumain, de divin ; ce sont « ces choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point ouïes et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, » et qui ne pouvaient être révélées que de Dieu seul, qui seul pouvait les créer. — Ce n'est point, ce ne peut être votre doctrine si raisonnable, et cependant si pauvre d'un Être suprême, de vertus à pratiquer, d'une vie future à attendre, mais celle qui remue le cœur en déclarant les jugements d'un Dieu très-saint en même temps qu'elle annonce l'Évangile de sa grâce, la merveilleuse prédication de la réconciliation par la croix de Christ, et de la nouvelle naissance par le Saint-Esprit. Ce qu'il faut à l'homme, afin que la religion soit autre chose qu'un vain mot pour lui, ce n'est pas une révélation conforme à ses idées préconçues et qu'il puisse apercevoir à la lumière qu'il possède déjà, mais une nouvelle lumière qui vienne d'en-haut l'éclairer et le mettre en état de voir, de connaître à salut les vérités qui, d'une sphère plus élevée, viennent à lui revêtues du sceau divin pleines de force et de consolations divines. *Dessille mes yeux, afin que je regarde aux merveilles de ta loi.*

Dessille mes yeux. Oui, pour voir les merveilles de la loi, pour comprendre à salut la révélation du conseil de Dieu, il faut avoir les yeux de l'entendement dessillés. Voilà ce qui manque à l'homme pécheur. Quoi qu'il puisse prétendre, il a l'entendement obscurci par les ténèbres du péché. Il n'a pas le sens qu'il faut pour comprendre les choses de Dieu, il a besoin que ce sens lui soit donné et soit fortifié en lui. Quelqu'étude jointe à un bon jugement suffit pour faire d'un homme un docteur de la loi ; mais combien de ces docteurs, dont les

nel, et cette sympathie des cœurs, préférence consciencieuse, motivée, durable, que l'auteur distingue d'un sentiment passionné, qui n'est que le délire de l'imagination ou l'enivrement des sens. Ainsi préparée, l'union s'accomplit, non point au milieu d'un tourbillon de distractions, cortège obligé des noces mondaines, mais au sein des émotions pleines de recueillement et de prières d'une fête de famille.

Confiés désormais l'un à l'autre, les deux époux sont livrés à eux-mêmes sans qu'aucune intervention, même très-légitime, vienne, dans les premiers temps surtout, troubler leur intimité. L'époux remplit le rôle d'éducateur de sa femme, et celle-ci la mission plus humble de s'associer, mais en restant dans sa position de femme, aux intérêts et aux travaux divers qui constituent la vie de l'homme auquel elle est unie.

Elle ne comprend pas d'abord, dans l'ardeur un peu égoïste de son affection, cette restriction à l'intimité, et elle est amenée, par un froissement pénible, à reconnaître que c'est par le cœur que les époux doivent se toucher et se confondre, plus que par une égalité intellectuelle et une entière pénétration de la part de la femme de ces secrets qu'un époux, par sa vie publique, est appelé à recevoir. Disons à ce propos qu'il y a quelque exagération dans le froissement éprouvé par Amélie, comme il y en a aussi dans la mondanité par trop desséchante de Juliette, comme il y en a encore dans les traits trop prononcés d'insignifiance et de froideur qui peignent le caractère de l'époux de Laure : par contre, le type d'Eglé est trop vaguement es-

quissé. — Si les *Réalités de la vie domestique* sont, avant tout, des portraits de jeunes femmes, le célibat trouve aussi son représentant dans la pieuse Claire, qui, avec ou sans intention, est certainement l'individualité la plus pure et la plus intéressante du roman. Claire rappelle ce type de la bonne tante, présenté avec tant de charme dans le second sermon sur la Femme, de M. Adolphe Monod. Fille et sœur dévouée, elle sait être aussi mère adoptive de ces enfants que leur mère véritable néglige, et conseillère infatigable de tous ceux qui l'entourent. S'associant avec la sympathie la plus chrétienne et la plus désintéressée à des destinées plus heureuses que la sienne, elle ne manifeste jamais le moindre sentiment d'envie : seulement, quelques passagers mouvements de mélancolie viennent relever son dévouement en prouvant qu'il ne s'accomplit pas sans souffrance.

Après ce compte-rendu des *Réalités de la vie domestique*, je formulerai mon appréciation personnelle, en disant à la fois, comme éloge et comme critique, que l'ouvrage répond exactement à son titre. Oui, ce sont bien là les réalités de la vie, ce sont bien des sentiments vrais, des situations naturelles, c'est bien la nature prise sur le fait. Quelle justesse d'observation, quelle finesse d'analyse, quelle profonde connaissance du cœur humain ne dénotent pas ces peintures si fidèles, si parlantes des événements et des caractères ! Et c'est bien un christianisme réel que l'auteur propose comme guide, comme consolation, comme puissance régénératrice au milieu des réalités de la vie :

christianisme courageux qui ne s'exile pas dans les hauteurs stériles de la contemplation, qui ne s'enferme pas dans les limites égoïstes d'une dévotion personnelle ; mais qui entre dans l'action, qui se mêle à tous les détails de la vie, et qui fournit une carrière incessante de renoncement et de sacrifice. Voilà pour le fond. Et quant à la forme, elle porte aussi de la manière la plus sensible le cachet de la réalité. L'auteur ne pose pas, ne déclame pas un seul instant : il parle, il cause... et il nous semblait, en lisant ces pages, retrouver de précieuses soirées où nous pouvions l'entendre dans l'abandon de l'intimité. — Mais, ainsi que je l'ai dit, ici la critique et l'éloge se confondent. Le livre a le défaut de ses qualités. Il manque d'idéal, il présente quelquefois des détails vulgaires, des situations par trop bourgeoises. Ce reproche est surtout applicable au style, qui manque souvent de noblesse, d'élévation, et qui présente quelques négligences. Sans déroger à la simplicité et à l'absence complète de prétentions, on peut ennoblir le fond et la forme de ses écrits. La publicité oblige à un certain apprêt qui n'est nullement de la recherche, mais de la convenance. Nous voudrions voir l'auteur s'en préoccuper davantage, et cela d'autant plus que sa pensée n'est pas le moins du monde vulgaire, et que son style révèle des ressources d'aisance et de goût qui lui permettent d'aspérer à toutes les qualités désirables.

Ernest DROMBES, pasteur.

(La suite prochainement.)

yeux ne s'ouvrirent jamais aux merveilles de cette loi qu'ils enseignaient ! *Jusqu'à aujourd'hui, quand on lit Moïse, le voile demeure sur le cœur d'Israël*, et les empêche de reconnaître, à travers les ombres de l'ancienne alliance, la grâce et la vérité venues par Jésus-Christ ; et ce même voile dérobe encore la splendeur des saintes et précieuses vérités de l'Évangile à l'intelligence la plus vaste et à la science la plus étendue, et cache aux sages et aux intelligents, ces choses révélées aux petits enfants. De là, la guerre déclarée aux merveilles de la loi par la sagesse du siècle ; on se scandalise des choses qu'on ne comprend pas ; on blasphème ce qu'on ne connaît pas. Qui peut enlever le voile ? qui peut dessiller ces yeux ? Celui-là qui a dit que *la lumière respandit des ténèbres*, et qui peut aussi dissiper l'obscurité qui environne l'homme pécheur. Qui peut donner la vue des merveilles de la loi, la connaissance à salut de la vérité qui sauve ? Celui qui l'a révélée pour le salut des pécheurs. Et à qui l'accorde-t-il ? A tous ceux qui, reconnaissant leur aveuglement, désirent de bonne foi la lumière et se tournent du seul côté d'où elle peut leur arriver ; mais non à ceux qui disent *nous voyons*, et dont l'aveuglement volontaire, suite du péché, est un péché de plus ; non à ceux qui préfèrent une pâle lueur aux rayons étincelants du soleil, et fuient la lumière de peur que leurs œuvres ne soient censurées ; non à ceux qui se plaignent et se scandalisent des merveilles de la loi, mais n'ont jamais songé à prier humblement : *Dessille mes yeux* ; non à ceux qui, plutôt que de demander la lumière d'en-haut, veulent aplanir les hauteurs et combler les profondeurs de la Révélation divine, pour n'avoir plus qu'une surface unie qu'ils puissent parcourir sans peine de leurs yeux charnels.

Bienheureux celui dont les yeux sont dessillés, pour qui le voile est enlevé, le nuage dissipé, qui contemple d'un œil purifié ces choses que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment, ces merveilles de la grâce, ce conseil du salut, cette voie de réconciliation. Quelle différence entre son état actuel et celui d'autrefois, lorsqu'il croyait avoir toujours vu ! Quel bonheur lui a donné la connaissance de son aveuglement, le besoin d'une clarté nouvelle, la prière pour l'obtenir ! Et cette prière il la répète sans cesse, parce qu'il sent le besoin de voir, de distinguer toujours plus clairement. Loin de s'irriter contre ceux qui sont encore plongés dans l'aveuglement, il n'éprouve pour eux qu'une sincère compassion, et, leur tendant une main secourable, il cherche à les guider au moins vers cette lumière à laquelle Dieu seul peut ouvrir leurs yeux (1). BEETS.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Intolérance. — Quelques pasteurs de l'Église libre d'Écosse, prenant au sérieux les déclarations de tolérance faites à plusieurs reprises

(1) Ce morceau, traduit du hollandais par un cher ami, est publié ici avec l'autorisation de l'auteur.

par quelques dignitaires de l'Église romaine, ont tenté de fonder à Rome une église de leur communion, mais l'opposition qu'ils ont rencontrée les a bientôt forcés à renoncer à ce projet. (Record.)

— Le 17 août dernier, à sept heures et demie du soir, la maison du nommé Gramser Madiai, demeurant piazza Santa-Maria-Novella, n° 4378, à Florence, fut envahie par la police et fouillée de la cave au premier. Le résultat fut la saisie de deux Bibles, et l'emprisonnement de Madiai, de sa femme et de trois personnes, un Anglais et deux Florentins qui se trouvaient chez eux. L'Anglais, sur les représentations du consul de sa nation, fut relâché le lendemain ; on donna, sans jugement, aux visiteurs florentins le choix entre un emprisonnement ou un bannissement indéfini. Ils ont choisi le bannissement. Madiai et sa femme sont renvoyés devant un tribunal supérieur, pour y être jugés comme *impies*, sans qu'on puisse leur imputer d'autre crime que d'avoir lu la Bible et de s'être déclarés protestants.

(Christian Times, 21 nov.)

— Le commandant militaire autrichien à Milan a défendu aux protestants de célébrer leur culte dans cette ville. (Record, 13 nov.)

Liberté des cultes. — Au mois de février dernier, un ministre du saint Évangile, M. Jules Lenoir, Suisse d'origine, fut arrêté pour avoir, quoique étranger, célébré le culte protestant dans une commune du département de la Haute-Vienne. Condamné pour ce fait par le tribunal de première instance de Bellac, M. Lenoir se pourvut par-devant la cour d'appel de Limoges ; mais ce tribunal confirma la sentence des premiers juges. M. Lenoir, avec une persistance dont nous le remercions, ne se tint pas pour vaincu par cet arrêt ; il porta l'affaire en cour de cassation, et l'entier succès de son pourvoi est l'heureuse nouvelle que nous avons la joie d'enregistrer. Dans un arrêt, rendu le 13 août, la cour a, sur les conclusions de notre habile et dévoué coreligionnaire, M. Jules Delaborde, et contre les conclusions de M. l'avocat-général, cassé l'arrêt de la cour de Limoges, et consacré dans le sens le plus large, nous dit-on, les vrais principes de la liberté religieuse. Voici l'énoncé de cette pièce importante, inséré au *Moniteur universel* du 14 novembre :

« L'étranger résidant en France y jouit, comme les Français, du droit de professer son culte.

» Des réunions publiques consacrées à l'exercice d'un culte et précédées d'ailleurs des formalités voulues par la loi, ne cessent pas d'être légales par cela seul que le ministre du culte qui les préside est étranger.

» L'arrêté préfectoral qui prohibe, dans une circonscription électorale déterminée, les clubs et autres réunions publiques, ne s'applique pas aux réunions ci-dessus mentionnées, et, à supposer qu'il s'y applique, cet arrêté ne peut être envisagé, par l'autorité judiciaire, comme régulièrement intervenu dans les termes de l'art. 471, n° 15, du Code pénal.

» La prohibition d'exercer des fonctions pastorales en France, prononcée par la loi de germinal an X, contre des étrangers, n'est pas applicable aux ministres des cultes non-salariés par l'État. » (L'Espérance.)

Missions en Russie. — On sait que le gouvernement russe avait, il y a quelques années, envoyé une armée de missionnaires sur le littoral de la Baltique, pour convertir à l'Église grecque les populations protestantes qui le peuplent. Cette entreprise, interrompue par les troubles d'Allemagne, vient d'être reprise. Jusqu'ici, les offres et les menaces des missionnaires grecs n'ont pas eu un grand succès sur ceux de nos frères qui appartiennent à une classe éclairée. Toutefois, on dit que plusieurs des grossiers paysans de la Finlande se sont laissé séduire par des offres engageantes.

Evidemment, l'autocrate tient à établir l'unité de foi dans ses vastes états, fallût-il renouveler les persécutions qu'il n'a pas craint d'employer il y a trois ou quatre ans. Mais ce qui déjouera sûrement ses desseins, c'est le fait même de la formation de plusieurs sectes énergiques qui surgissent au sein même de l'Église grecque. On peut retarder, mais jamais supprimer la marche des consciences humaines.

La Bible en Italie. — Dans une assemblée, à Londres, M. Tonna a raconté que des douaniers italiens qui avaient saisi six Bibles, se mirent à les lire. Ils furent tellement édifiés de cette lecture, qu'ils vinrent auprès de leurs prisonniers et s'exprimèrent ainsi : « Si vous voulez nous laisser ces Bibles et n'en dire mot à personne, nous vous donnerons la liberté. »

Mort du maréchal Soult. — D'après une lettre, insérée dans *l'Écho de la Réforme*, le maréchal Soult a terminé sa longue et illustre carrière entouré de sa femme, qui est protestante, de son fils et de quelques amis intimes. Dans sa courte maladie, comme dans le moment suprême, il ne s'est exclusivement appuyé que sur le Dieu Sauveur pour mourir en paix !

— La Société de la paix de Londres et l'Association anglaise pour la protection des races indigènes, dont nous avons parlé précédemment dans une de nos lettres du Nord, viennent, dans une réunion publique, de protester contre la guerre des Anglais contre les Caffres.

Pour toutes les nouvelles non-signées,
Em. FROSSARD.

CORRESPONDANCE.

Nous avons reçu des communications et envois de M. L. F. de Saint-Martin (Antilles) ; M. B. de Mulhouse ; M^{me} L. de Pau ; M. L. de Bordeaux (votre abonnement est valable pour toute l'année 1852) ; M. L. de Paris ; M^{me} D. de Paris ; M^{me} V^o B. d'Agen ; M. K. de Bordeaux ; M. R. de Troyes (laissez-nous la joie de continuer) ; M. G. de Montréjeau ; M^{me} de M. de Pau ; M. de G. de Bagnères.

Reçu de Bruxelles un nouvel ouvrage intitulé : *La veuve du Missionnaire*, ou premier livre sur les missions à l'usage de la jeunesse ; traduit de l'anglais par L. Durand, ministre de l'Évangile.

Spécimen de vente au
ca de *Stethelby* *1.7.20*

ARCHIVES ÉVANGÉLIQUES,

JOURNAL DE RÉFORME RELIGIEUSE ET D'ÉVANGÉLISATION.

Ce journal paraît deux fois par mois. On s'abonne pour l'année courante en adressant franco un mandat de CINQ FRANCS, sur la poste, au directeur, M. E. FROSSARD, pasteur à Bagnères-de-Bigorre. En Angleterre, on peut adresser le montant de l'abonnement qui, vu les frais de correspondance, est de 5 schellings, au rév. John-R. TRYE, vicar, vicarage, near Gloucester.

LA PUISSANCE DE LA VÉRITÉ.

Quand les principaux sacrificateurs et les pharisiens eurent entendu les similitudes, ils connurent qu'il parlait d'eux. Et ils cherchaient à se saisir de lui; mais ils craignaient les troupes, parce qu'on le tenait pour un prophète. (S. Matthieu, ch. XXI, v. 45, 46.)

Que ce Prophète de Nazareth, que nous adorons comme le Sauveur du monde, ait toujours trouvé des auditeurs pendant qu'il allait de lieu en lieu enseignant et faisant le bien, et que les récits évangéliques nous le montrent constamment suivi d'une grande multitude, voilà ce qui probablement n'a jamais étonné personne. Jamais aucun des scribes, jamais aucun homme n'avait parlé comme cet homme; tous ses discours révélaient une autorité divine, une charité toute-puissante. Mais ce qui au premier abord semble étrange, c'est qu'au nombre de ces persévérants auditeurs se trouvent aussi ses ennemis acharnés, et cela tandis qu'il ne les ménage en aucune façon, qu'il leur fait entendre les plus dures vérités sans aucun adoucissement, leur prodigue les exhortations sévères et les rudes menaces, et les dévoile à leurs propres yeux, comme à ceux des hommes, avec une inflexible sévérité. Rien de plus offensant pour ces hommes que les discours qu'il leur adresse, et cependant ils les écoutent; chaque fois qu'ils l'entendent semble devoir être la dernière, et pourtant ils reviennent encore à lui. Dès le début de sa prédication, ils ont l'air de le mépriser profondément, et après cela nous les voyons, pendant trois années consécutives, témoigner à cette prédication un intérêt involontaire. Sans se lasser, ils cherchent, par tous les moyens en leur pouvoir, à détacher de lui la multitude, et, sans se lasser aussi, ils se trouvent sur son passage pour l'interroger, l'exciter à parler, et lui arracher des déclarations toujours plus explicites et qui doivent d'autant plus les blesser. Le Prophète sorti de cette Galilée d'où nul prophète n'a été suscité, de ce Nazareth d'où rien de bon ne peut venir, semble exercer sur tous ces puissants personnages, ces seigneurs de Judée et de Jérusalem, une force d'attraction toujours nouvelle. Ou bien serait-ce qu'ils vont l'entendre seulement pour savoir jusqu'où osera aller ce séducteur du peuple, ou pour le surprendre en paroles? Mais que leur importe, si cet homme est en effet aussi insignifiant, aussi méprisable qu'ils cherchent à le faire paraître? Ils veulent lui faire éprouver leur

pouvoir d'une manière sensible; ils délibèrent, ils décident de s'emparer de lui, et pendant ce temps, ils subissent eux-mêmes l'influence qu'ils combattent en vain; ils sont comme enchaînés par ses paroles; et déjà, comme prophète, Jésus vérifie cette prédiction relative au Fils de l'Homme: « Domine au milieu de tes ennemis. »

Ce fait, bien digne de remarque, ne doit cependant pas nous étonner. C'est un effet naturel, ressortant de la nature même de la vérité. C'est ainsi qu'elle manifeste sa puissance et son origine divine. Elle domine même sur ceux qui ne se soumettent pas à elle; elle fait valoir ses droits à la victoire là même où ses droits sont niés et où le triomphe lui est refusé. — Qui de nous ne l'a pas éprouvé? Dans nos relations de famille ou de société, ceux qui ne craignent pas de nous dire la vérité ne sont peut-être pas ceux qui nous plaisent le plus, mais ils ne manquent jamais de nous inspirer un intérêt et une considération plus ou moins gênants. Jamais le prédicateur d'une vérité quelconque n'a passé inaperçu; il a pu être haï, outragé, diffamé, lapidé, mais on n'est pas resté indifférent à son égard, et on ne l'oublie jamais. La vérité divine, quelque désagréable qu'elle soit à l'homme, de sa nature ennemi de Dieu, a toujours eu des auditeurs, même parmi les rebelles, et dans les temps de la plus grande corruption, alors que le triomphe du mensonge et de l'erreur semblait assuré. Noé, Elie, Jean-Baptiste, ont eu chacun leurs auditeurs; Christ en a trouvé jusqu'au jour de sa mort; et certes moins que tout autre celui-là pouvait manquer d'en avoir qui était lui-même la vérité, et dont, comme de sa source, elle jaillissait dans toute sa force et toute sa pureté. Mais observez aussi la marche de la Parole de Dieu à travers ce monde de péché, et voyez quel a été le sort de ce livre. Assaillie en tous temps, de tous les côtés et avec toutes les armes possibles, cette Parole a toujours continué ses progrès, subjuguant des milliers d'hommes, mais s'imposant à tous, et accablant de son poids quiconque ne la prend pas pour soutien. Celui qui l'a une fois entendue ne peut plus s'en libérer; il a beau en détourner la vue, elle s'attache à sa pensée, se montrant constamment plus forte que lui, et ce n'est que parce qu'il en est de même du péché qui le tient asservi qu'il continue à regimber contre les aiguillons. — Bien des fois et de bien

des manières les vérités de la Révélation divine ont été déplorablement mutilées et falsifiées; et par qui? Toujours par un homme ami du péché, à l'usage d'autres hommes également amis du péché. Ne semble-t-il pas que des enseignements si conformes aux désirs, si propres à flatter le goût de ces hommes pécheurs, auraient dû produire sur eux l'effet d'une liqueur enivrante, leur faire totalement oublier ce qu'ils désiraient tant oublier, ou du moins leur rendre facile le dédain pour les rudes paroles d'une sainte doctrine? — Eh bien! malgré tout cela, ils ne parvenaient, ni à les oublier, ni à les mépriser; toujours ces vérités les aiguillonnaient et leur causaient une certaine gêne. Ils sentaient un besoin incessant de s'en occuper, d'en parler (ne fût-ce que pour les insulter, les combattre ou les tourner en ridicule); un besoin enfin d'avoir avec elles des rapports quelconques. — Non, la force de la vérité ne permet à personne de se détourner d'elle pour s'envelopper du manteau d'une indifférence prétendue; il faut qu'on s'intéresse à elle, soit comme ami, soit comme ennemi, et qu'on prenne place ou dans ses rangs ou dans ceux de ses adversaires.

Ce sont donc de mauvais conseillers que ces gens qui, plus sages que Dieu, croient devoir venir en aide à sa vérité et la protéger de leur prudence humaine dans un monde où elle sait bien se frayer une route sans leur secours. C'est de là que nous viennent ces doucereux avis: « Il faut agir avec précaution par rapport à la vérité; il ne faut pas la proclamer trop haut, l'énoncer trop clairement ni la soutenir avec trop de vigueur; vous risqueriez par là d'indisposer, d'éloigner ceux qui l'entendent, et, par suite, de rétrécir son cercle d'action et d'affaiblir son influence salutaire. » Non, mais voici ce qu'il convient de conseiller: « Annoncer simplement la vérité comme vérité, non comme votre propre sagesse. Annoncez-la sans exagération et sans emportement, de façon que ce soit sa force et non le tranchant de votre esprit qui se fasse sentir; son poids, non celui de vos arguments humains, qui pèse dans la balance. Et après cela abandonnez-la à elle-même, ou plutôt à la garde de Dieu dont elle émane. »

Grâces soient rendues à Dieu de cette puissance incontestable qu'il a donnée à la vérité, même sur les cœurs inconvertis et rebelles.

Bénie soit cette miséricordieuse dispensation par laquelle l'homme, bien que sa volonté soit corrompue par le péché, et qu'il ne puisse, à moins d'un renouvellement total, fruit d'une influence d'en-haut, accepter les vérités révélées, conserve cependant une certaine susceptibilité qui permet à la vérité d'agir et de faire impression sur lui. Mais, où se trouve dans l'homme le siège de cette faculté? Ce n'est pas dans son entendement perverti qu'il faut la chercher; ce n'est pas non plus dans ce qu'on appelle communément le cœur, c'est dans la conscience seule qu'elle réside. Il en est de nous tous comme des ennemis de Jésus. Quand notre Seigneur, s'adressant aux principaux sacrificateurs et aux pharisiens, leur proposait la similitude de l'homme qui avait deux fils, et cette autre encore, plus directe et plus accusatoire, du maître de la vigne et des méchants vigneron, et qu'il terminait son discours par une troisième parabole prise dans ces Écritures qu'ils connaissaient si bien, celle de la pierre rejetée par ceux qui bâtissent, et que Dieu a faite la maîtresse pierre du coin, alors ces principaux sacrificateurs et ces pharisiens « connaissaient, » c'est-à-dire, comprenaient qu'il parlait d'eux, et la même cause faisait qu'à chaque nouvelle occasion, ces hommes, tout corrompus qu'ils fussent de cœur, et quoique issus du démon qui est menteur et le père du mensonge, comprenaient assez les paroles de sagesse divine et de profonde vérité que Jésus leur faisait entendre, pour en apprécier le poids et la valeur. Voilà donc pourquoi ils se sentent contraints d'écouter ses discours, quoique animés contre lui d'une haine violente, et désireux de pouvoir l'accabler de leur mépris; voilà ce qui nous explique ce fait inexplicable sans cela, qu'ils l'ont écouté jusqu'au bout en cette occasion particulière, et qu'ils continueront à l'écouter jusqu'à ce qu'ils en viennent, soit à se soumettre à la puissance de la vérité, soit à ce dernier degré de la méchanceté et de l'endurcissement volontaire, où ils accompliront le crime qui doit venger leurs cœurs du pouvoir que la vérité leur a fait ressentir.

N'en est-il pas toujours ainsi? La conscience entend et approuve la vérité de Dieu. Elle est attirée par cette vérité comme l'aiguille aimantée par le pôle, et tout en frémissant de colère ou d'effroi, elle cède à l'influence naturelle et légitime que cette vérité exerce sur elle; et cet état de choses ne cesse que quand la conscience elle-même cesse de mériter ce nom; c'est-à-dire, quand elle a définitivement succombé sous le poids du péché, cause unique de chaque faute et même de la plus légère déviation de cette boussole de l'âme. Notre cœur rusé voudrait se dérober pour toujours à l'aspect de la vérité, mais toujours la conscience la fait luire à nos yeux comme un glaive flamboyant. Quand ce cœur désespérément malin voudrait lui dire: « Tu es trop profonde, trop mystérieuse pour moi, je n'entends pas ton langage; » la conscience répond aussitôt: « Je ne l'entends que trop bien. » Dites, n'en est-il pas ainsi? Quand Jésus nous

propose, à nous, les similitudes d'un fils qui dit: *Seigneur, je vais*, et qui ne va pas; de serviteurs qui refusent à leur maître les fruits de sa propre vigne, qui méprisent ses messages, lapident ses envoyés, et n'ont même pas de respect pour son fils; alors nous comprenons fort bien, trop bien même pour notre repos, quoique, hélas! peut-être pas assez bien encore pour le salut de notre âme. Quand sa Parole nous expose la profonde corruption de nos cœurs, notre honteuse servitude sous le joug du péché, notre réprobation devant la sainte face de Dieu, la nécessité de la conversion et du renoncement au monde et à ses convoitises, nous comprenons parfaitement que c'est de nous-mêmes qu'il s'agit, que c'est à nous que tout cela s'adresse; nous tendons l'oreille pour mieux entendre ces avertissements, mais trop souvent aussi les ressorts de notre esprit pour les combattre et les repousser. Quand cette même Parole nous déclare la sainteté et la justice de Dieu et ses jugements sur ceux « qui ne connaissent point Dieu et n'obéissent point à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, » nous comprenons encore fort bien, et le témoignage de notre conscience vient appuyer ces déclarations. Que celui qui vient au nom du Seigneur nous proposer ces vérités sans parvenir à nous les faire accepter, ne se reproche donc pas trop vivement ce manque de succès comme lui étant uniquement attribuable, et tenant seulement à son défaut d'éloquence, à un mauvais choix de raisons et d'arguments, ou peut-être à la faiblesse de sa foi; s'il a la conviction qu'il nous a dit la vérité, rien que la vérité, et la vérité tout entière, cet homme est net de notre sang, et c'est notre conscience qui l'absout. Le serviteur de Dieu fidèle, et zélé pour la gloire de son Maître, annonçant parmi les hommes l'Évangile de sa grâce, n'a pas besoin, pour confondre les pécheurs rebelles, de rechercher avec tant d'anxiété de belles phrases, des preuves nouvelles ou des arguments subtils. Pour leur fermer la bouche à tous, voici tout ce qu'il a à leur dire: « J'en appelle à votre conscience; elle comprend et confirme mes paroles. Dieu qui sonde les cœurs sait que votre conscience témoigne en faveur de mes discours, et il sait aussi combien vous êtes de mauvaise foi à l'égard de ce témoignage. C'est pourquoi jusqu'ici vous ne possédez que cette faible lumière, et celle qui vient d'en-haut n'éclaire pas encore votre âme. L'Esprit qui guide en toute vérité se tient éloigné de vous; car encore ici cette parole est véritable: « Si vous n'êtes pas fidèles en très-peu de choses, qui vous confiera les vraies richesses? » et vous devez sentir la justesse de cette autre parole de notre Seigneur: « Pourquoi n'entendez-vous point mon langage? C'est parce que vous ne pouvez pas écouter ma parole. »

La même phrase qui nous apprend que les principaux sacrificateurs et les pharisiens comprenaient que les similitudes de Jésus (et nous savons quelles similitudes) se rapportaient à eux, nous montre ces hommes cherchant à se

saisir de lui. Là où l'influence de la vérité sur la conscience a été longtemps et obstinément combattue, la haine que cette vérité inspire au cœur corrompu de l'homme parvient enfin à son dernier développement.

Dès que les principaux sacrificateurs et les pharisiens ne prennent pas le chemin qui mène à la repentance, c'est sur celui de l'endurcissement qu'ils s'avancent; car il n'existe pas de troisième chemin. « Connaissant que c'est d'eux qu'il parle, » et ne se rendant pas à sa parole, ils doivent « chercher à se saisir de lui, » que dis-je? à faire mourir un homme « qui leur dit la vérité! » trop emportés qu'ils sont par leur fureur, pour penser à cette autre mort dont, suivant leur propre décision, le maître de la vigne d'Israël devra punir ce forfait; et bientôt nous les entendrons s'écrier: « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! » Voilà la pente sur laquelle se trouve tout homme qui « regimbe contre les aiguillons. » Tristes progrès de l'endurcissement. Les plaies d'abord saignantes se ferment à la longue et la cicatrice se durcit; à chaque impression de la vérité négligée ou repoussée, le mal s'aggrave, et le cœur devient moins sensible à l'impression suivante. La ruine de l'âme est le fruit de ce combat intérieur que l'homme pécheur, enchaîné au monde et à ses convoitises et retranché dans son orgueil, livre à la vérité, et pour lequel Satan, qui ne cherche qu'à dévorer, lui fournit toutes les armes nécessaires. Et cette guerre, bien des gens la soutiennent avec toutes les ressources de la ruse et de la violence et une obstination toujours croissante, et cela sous des dehors calmes, modestes, aimables, religieux même, qui servent à tromper les autres et eux-mêmes tous les premiers. La victoire ici, c'est la perte de l'âme, et l'on peut y parvenir de deux manières: comme Caïphe ou comme Hérode; chez le premier, c'est la haine et la fureur; chez le second, le froid mortel de l'indifférence. Caïphe n'a point de repos que le Prophète de Nazareth ne soit mis en croix. Hérode aussi avait cherché jadis à le faire mourir; mais ce moment de colère a passé, et il est devenu trop apathique, même pour prendre ombrage de lui et de sa doctrine. Malheur à celui qui poursuit la vérité de sa haine forcée! mais malheur aussi à l'homme pour qui elle n'est plus qu'une distraction, qu'un jeu; pour qui elle n'est plus rien! Malheur à celui qui, faisant violence à sa conscience, expose son âme à parvenir à l'un de ces deux états, et à être abandonnée à un esprit dépourvu de tout jugement (1)!

(Imité du hollandais de N. BEETS.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

France. — Du 25 avril au 5 mai, ont lieu les assemblées annuelles et publiques de nos diverses sociétés religieuses qui ont leur siège à Paris.

(1) Ce morceau, traduit du hollandais par un ami, est publié ici avec l'autorisation de son auteur.

Association protestante de Bienfaisance. — Cette institution, plus connue sous son ancien nom de *Société des Demoiselles protestantes*, poursuit avec persévérance le cours de ses charitables travaux. Elle vient d'en publier le compte-rendu pour 1851. Il en résulte qu'au moyen de la vente faite pour l'œuvre cette année, la Société a reçu 16,913 fr. 90 c., et qu'elle a dépensé 16,636 fr. 85 c. La maison de pauvres à loyers réduits, ouverte depuis cinq ou six ans dans la rue de Reuilly, continue à produire des résultats satisfaisants, et l'ouvrage est en progrès sous tous les rapports. On y compte actuellement vingt-trois jeunes filles, c'est-à-dire six de plus qu'au précédent exercice. (*L'Espérance.*)

Instruction publique. — D'un tableau statistique publié ces jours derniers par les feuilles catholiques, il résulte que, depuis la loi du 15 mars 1850, c'est-à-dire en moins de deux ans, le catholicisme a ouvert en France 254 collèges secondaires libres, répartis dans 65 départements. La Seine seule en a 27; le département de Seine-et-Oise, 41; celui du Nord, 41; les Bouches-du-Rhône, 40, etc.

Ainsi l'Eglise romaine se prévaut avec résolution des avantages que lui assure la nouvelle législation sur l'instruction publique. Nous ne l'en blâmons pas, bien au contraire. Mais en présence de tant d'activité, nous ne pouvons nous empêcher de ressentir de vives appréhensions au sujet de notre jeunesse protestante. Pouvons-nous, dans la même mesure, lui fournir des moyens d'instruction conformes à l'esprit du pur Évangile? Saurons-nous au moins multiplier le nombre de nos écoles primaires? Que tous les amis de notre foi y pensent de plus en plus sérieusement. Là est pour nos Eglises la grande question, la question de décadence ou de prospérité. (*L'Espérance.*)

Ban-de-la-Roche. — On lit dans le *Pays*: « La malheureuse position de la population des cinq communes qui composent le Ban-de-la-Roche, et parmi lesquelles se trouve celle de Waldersbach (Vosges), a été récemment mise sous les yeux de M. le Président de la République. Le Prince, touché de ce tableau, a ordonné qu'il fût prélevé sur ses fonds personnels une somme de 5,000 fr., destinée à soulager la misère de ces habitants. »

Liberté des cultes. — On nous adresse la communication suivante: « Nous savons de source certaine, que le préfet d'un de nos départements du nord a intimé au pasteur d'un des chefs-lieux de ce département, l'ordre de ne souffrir dans ses écoles aucun élève catholique, ni aucun auditeur catholique à ses prédications; et que le pasteur a péremptoirement déclaré: « Qu'il conservait et conserverait à cet égard toute sa liberté. » Nous applaudissons de tout notre cœur à la fermeté du pasteur, qui n'a fait que revendiquer les droits qui lui sont garantis par la Constitution, et nous espérons que son exemple sera imité par tous ceux qu'on chercherait à intimider de la même manière. »

(*Bulletin du Monde chrétien.*)

Résurrection des ordres monastiques. — Après

les merveilles de la charité, nous saluons encore comme une aurore de salut et de vie nouvelle, les efforts que l'on fait, depuis un certain nombre d'années, pour le rétablissement des institutions religieuses et monastiques. Déjà la compagnie de Jésus reflorissait au milieu de nous; les enfants de saint Benoît font revivre à Solesmes les glorieuses traditions des savantes congrégations, leurs devancières; l'ordre des frères Prêcheurs a reparu, entouré du prestige d'un homme qui joint les vertus du cénobite à un admirable talent oratoire; les frères Mineurs de l'ordre des Capucins répandent avec fruit la parole évangélique dans plusieurs provinces et dans la capitale. Voici maintenant que les Mineurs de l'Observance viennent replanter leur pauvre tente sur ce sol que couvraient autrefois leurs monastères.

(L'abbé A. Sissox, dans *l'Ami de la Religion.*)

Orphelines de Nérac. — L'asile des jeunes orphelines de Nérac (Lot-et-Garonne) comptait, au moment du dernier rapport qui vient de nous être adressé, 15 jeunes filles et on en attendait une seizième; le local qu'il occupe étant insuffisant et incommode, le Comité adresse un appel à ceux qui s'intéressent à cette œuvre chrétienne afin d'acheter une maison convenable. Nous serons heureux de recevoir et de transmettre au Comité les dons de nos lecteurs disposés à soutenir l'œuvre des jeunes orphelines.

Colloque de Genève. (1549). — Sous le N° 733, nous avons remarqué, au salon de 1852, un tableau de M. Labouchère, de Nantes. La composition en est fort sage, la peinture en est bonne et les physionomies vraisemblablement ressemblantes. Il représente Jean Calvin, Théodore de Bèze, Guillaume Farel, Pierre Viret, Jacques Spifane, Froment, Jean le Gagneux, Corault, Nicolas de La Fontaine et Germain Colladon, siégeant en colloque à Genève, en 1549. Les principaux personnages et l'événement lui-même intéressent assez le protestantisme français pour que nous exprimions le désir de voir populariser, par la gravure, cette belle page d'histoire.

Angleterre. — Six membres adultes de la race d'Israël ont été admis par le baptême dans l'église anglicane. Cette touchante cérémonie a eu lieu à Londres dans la chapelle de la Société d'Évangélisation parmi les Juifs, dimanche, 11 avril. (*Britannia.*)

— Le premier dimanche de février, cinq personnes ont abjuré les erreurs du catholicisme-romain dans l'église libre de la Canon-gate à Edimbourg.

— Lord Beaumont et sa sœur miss Stapleton ont récemment renoncé au catholicisme pour embrasser le culte anglican.

(*Morning-Advertiser.*)

— L'abbé G. Evison, ex-chapelain de la congrégation catholique de Portsea, a fait son abjuration le 29 février, dans l'église Saint-Paul-Bermondsey, à Londres. (*Bulletin-Echo.*)

Missions irlandaises. — Les conversions au protestantisme sont aussi nombreuses que par le passé; elles semblent même aller en aug-

mentant: on élève à cent mille le nombre de ceux qui abandonnent le catholicisme pour le protestantisme évangélique. Le succès de cette œuvre d'évangélisation lui attire journellement de nouveaux amis et de nouveaux dons. Le Rév. D. S. a prêché le 21 mars à la chapelle Marbeuf aux Champs-Élysées en faveur des missions protestantes en Irlande; la collecte, qui a eu lieu à l'issue de ce service, a produit 1,750 fr., à ce que nous apprend le *Témoin de la Vérité.*

Amérique. — La bibliothèque du docteur A. Néander, si riche en ouvrages théologiques, vient d'être achetée par le sénat de l'université de Rochester, dans l'état de New-York.

(*Express.*)

— Le célèbre commentateur, Moses Stewart, professeur à Andover (Massachusetts), États-Unis d'Amérique, est mort dans sa soixante-onzième année. (*La Sentinelle.*)

Esclavage. — Voici quelques articles de journaux publiés en Amérique et qui peuvent aider à décider la question, encore controversée par quelques-uns, si l'esclavage est ou non compatible avec l'esprit de l'Évangile:

« Vingt dollars de récompense. S'est sauvée une jeune négresse, appelée Molly, âgée de seize à dix-sept ans, de taille élancée, récemment marquée sur la joue gauche de la lettre R; un morceau coupé à l'oreille gauche, la même lettre marquée à l'intérieur de ses deux jambes. »

— « Dix dollars d'argent à qui prendra et me rendra mon nègre Moïse, qui s'est sauvé ce matin; ou bien cinq fois la somme à qui-conque donnera la preuve positive qu'il a été tué; et jamais on ne demandera qui a fait la chose. »

— « Chiens pour les nègres. Le soussigné ayant acheté une meute complète, entreprend la poursuite des nègres fugitifs. Les prix sont: 3 dollars par jour pour la chasse, et 15 dollars pour la prise. »

— « Cent dollars de récompense. S'est sauvé un esclave mulâtre appelé Sam. Cheveux blonds, yeux bleus. Est si blanc qu'il peut passer pour un blanc libre. »

— « S'est sauvée une femme nègre appelée Fanny; vingt ans, grande, sait lire et écrire et se fabrique des laissez-passer. Très-pieuse, prie beaucoup, et paraissait contente et heureuse. Aussi blanche que les femmes blanches, les cheveux blonds et droits et les yeux bleus, et peut se faire passer aisément pour blanche. Je donnerai 500 dollars à qui me la ramènera. Elle est très-intelligente. »

(*Tiré du Journal des Débats.*)

Prusse. — Trois hommes qui sont à la tête du mouvement orthodoxe en Prusse, le conseiller privé Stahl et les professeurs Twesten et Nitsch, viennent d'être nommés au conseil supérieur ecclésiastique; et nous apprenons d'autre part que les autorités ecclésiastiques publieront prochainement une déclaration portant qu'ils ont décidé à maintenir énergiquement l'union de l'Eglise et de l'Etat.

— Le gouvernement prussien s'occupe sérieusement de réprimer les nombreuses viola-

tions du repos du dimanche et a donné des ordres administratifs à ce sujet. Le ministre des travaux publics recommande aussi que le culte domestique, la prière en commun, se fassent chaque jour dans les mines.

— La *Buona Novella* nous annonce qu'un ordre a été donné à tous les fonctionnaires de Silésie de protéger les missions des Jésuites dans ce pays.

Persécution religieuse. — Nous lisons dans le *Christian Times* (26 mars) : « Le Rév. J.-G. Oncken, qui a été, pendant dix-huit ans, agent de la Société Biblique d'Edinburg, à Hambourg, vient d'être expulsé de force de Berlin, où il s'occupait de la dissémination de la Parole de Dieu. Le Comité de la Société a résolu d'employer tous les moyens de nature à lui faire obtenir justice de cet acte injustifiable de persécution. »

Conversion au protestantisme. — M. Djether, instituteur catholique à Horhausen, dans le cercle d'Altenkirchen (Prusse), vient d'entrer dans l'Eglise évangélique, et de faire connaître, dans un petit écrit, les motifs qui l'ont porté à quitter Rome. Dans cet ouvrage, il se place sur le terrain des Ecritures, et attaque surtout, et d'une manière claire et simple, les doctrines erronées du catholicisme-romain; en particulier de la tradition, l'invocation des saints, l'absolution, les indulgences, la transsubstantiation, la justification par les œuvres, etc. (*Le Chrétien Belge.*)

Suisse. — La Société pastorale suisse, qui se réunira dans le courant de l'été à Fraunfeld, s'occupera des questions suivantes :

1^o Quel est l'avenir de l'Eglise évangélique et quels sont, pour le présent, les meilleurs moyens de le préparer ?

2^o Quelle est, quant à l'instruction religieuse des enfants, l'organisation que, dans nos circonstances actuelles, nous devons chercher à réaliser, pour répondre aux besoins de l'Eglise évangélique ?

3^o Comment suppléer aux lacunes que l'éducation domestique peut laisser dans le développement religieux des enfants ?

Ces sujets seront traités préalablement dans chaque section cantonale. (*L'Avenir.*)

Autriche. — Nous avons annoncé l'expulsion des missionnaires protestants établis à Pesth. Le *Witness*, journal de l'Eglise libre d'Ecosse, contient à ce propos les détails suivants :

« Nos respectables missionnaires, MM. Wingate et Smith, ont reçu l'ordre de quitter Pesth immédiatement, et leur requête pour obtenir un délai, fondée sur la rigueur de la saison, n'a pas été écoutée. Le 15 janvier est le dernier jour qui leur a été accordé, avec défense de s'arrêter sur les terres autrichiennes ou de passer à Vienne. Leurs lettres doivent avoir été interceptées, car il n'en est arrivé aucune en Ecosse, et ces nouvelles nous sont parvenues par M. Schwartz, d'Amsterdam. Ils ont quitté la mission au moment où elle était pleine d'espérance; leurs écoles étaient suivies par 360 enfants (leur local n'en pouvant contenir davantage). Les demandes de Bibles s'accroissaient, et ils avaient quelques indices de con-

version par la prédication de la Parole. Le Seigneur n'abandonnera pas son œuvre. Celui qui a planté arrosera et donnera l'accroissement en son temps.

» M. Edward a aussi reçu l'ordre de quitter Lamberg dans l'espace d'un mois. Les missionnaires écossais s'étaient concilié l'estime de plusieurs des membres de la famille impériale d'Autriche. »

D'un autre côté, la *Presse* de Vienne a donné les explications qu'on va lire. Nous les citons, parce que, malgré tout ce qu'elles ont de vague, elles constatent bien que le seul méfait des missionnaires expulsés a été de répandre les saintes Ecritures.

« Depuis longtemps des Sociétés s'occupent de répandre dans divers pays de la couronne des Bibles protestantes en grand nombre. La plus grande partie de ces Bibles étaient venues de l'étranger. On leur avait donné, au moyen de quelques changements, la forme des Bibles autrichiennes, et quelques éditeurs y avaient prêté les mains. Le nombre des Bibles n'était évidemment pas en rapport avec les besoins des populations. Ceux qui les vendaient se contentaient d'un prix très-modique, ce qui devait faire supposer que la vente masquait une donation. Est-il étonnant que le gouvernement ait pris des mesures pour mettre un terme à un pareil abus ? Ne devait-il pas supposer aux Sociétés bibliques d'autres vues ? La circonstance que des Sociétés bibliques d'Angleterre activaient ces distributions et employaient à cet effet des sujets britanniques, ne pouvait arrêter le gouvernement, car il s'attachait au fait et non aux personnes qui y figuraient. » (*L'Espérance.*)

Il paraît que l'empereur d'Autriche a fait fermer toutes les imprimeries et tous les dépôts de la Société Biblique Britannique et étrangère qui se trouvaient dans ses états et mettre sous le séquestre les volumes qu'ils contenaient, s'élevant à une valeur de 400,000 fr.

(*Le Témoin de la Vérité.*)

Inauguration de l'Eglise protestante de Laybach. — Le 6 janvier 1852, la nouvelle église protestante de Laybach a été consacrée par M. Franz, surintendant de l'église protestante de Vienne, qui a installé M. Th. Elze en qualité de pasteur de cette église à laquelle des droits paroissiaux ont été accordés.

(*Bulletin du Monde chrétien.*)

Piémont. — Dans l'une des séances du sénat piémontais, en décembre dernier, le sénateur Di Castagnetto, appuyé de ses collègues le maréchal Della Torre et le comte Di Collegno, et faisant écho aux protestations des évêques de Turin, Gènes, Chambéry et Vercelli, attaquèrent le ministre de l'intérieur, signor Galvagno, au sujet de l'érection du temple vaudois à Turin, l'accusant d'avoir, en tolérant une telle construction, foulé aux pieds le *statuto* (la constitution), qui déclare la religion catholique romaine religion de l'Etat. Voici quelques passages de la réponse du ministre de Victor Emmanuel :

« Le *statuto* a proclamé la tolérance en même temps que la liberté individuelle et

l'égalité de tous les citoyens devant la loi...

» La tolérance est proclamée pour tout le royaume. Maintenant, messieurs, que signifie tolérance de culte ? Si cette tolérance ne contient pas en soi l'idée de l'exercice du culte, je ne sais ce qu'elle peut signifier. Or, l'exercice du culte suppose l'existence des temples.

» Ou tolérer ou ne pas tolérer. Si on tolère le culte, il faut en tolérer l'exercice, et si vous en tolérez l'exercice, vous devez permettre l'emploi des moyens par lesquels cet exercice a lieu. »

Le sénateur Castagnetto avait demandé au ministre s'il avait pris les précautions nécessaires pour garantir l'exercice *exclusif* de la religion catholique romaine.

A cela, le ministre répondit :

« Pardonnez-moi, mais là où les cultes sont libres, l'exercice de la religion catholique ne peut plus être *exclusif*.

» L'*exclusivité* (l'exclusivité) d'une religion empêcherait absolument la tolérance de l'autre, d'où il résulte qu'un ministre se trouve, en face du *statuto*, dans la plus parfaite impossibilité de rendre la religion catholique exclusive.

» Le ministre de l'intérieur n'a pas pris de mesures spéciales contre un culte qui ne donna jamais d'ennuis (*fastidi*) au gouvernement, dans les vallées où il est exercé par des citoyens fidèles à la couronne et au *statuto*, un culte qui, finalement, ne se produit même pas au dehors, les Vaudois ne faisant, ni processions, ni rien de semblable à ce que font les citoyens de la religion catholique romaine, religion de l'Etat. »

Le ministre ayant annoncé, pour la prochaine session (qui est actuellement ouverte depuis le 4 de ce mois), la présentation d'un projet de loi sur la tolérance des cultes, le sénateur Giulio proposa un ordre du jour qui fut voté, motivé sur ce que ce projet de loi donnera au parlement l'occasion de résoudre la question relative à ce très-grave objet (*gravissimo argomento*). (*Archives du Christianisme.*)

— Voici ce que nous lisons dans la *Bonne Nouvelle* du 6 février : « On assure que le professeur Nuyts va passer de la chaire de droit canonique à celle de droit romain, laissée vacante par la nomination du titulaire, M. Tonbol, à la charge de conseiller d'Etat. »

Excommunication. — L'évêque de Mondovi a récemment « excommunié tous les vendeurs, détenteurs et lecteurs de la *Bonne Nouvelle*. » Le rédacteur de ce journal ajoute que « ce fait » lui donne l'espoir d'avoir bientôt bon nombre d'abonnés dans ce diocèse où il en comptait très-peu. Tel est, de nos jours, l'effet » des excommunications que, dans la seule » ville de Turin, il s'est vendu dernièrement » sept cents exemplaires de notre journal, » sans compter les abonnements dont le nombre ne cesse de s'accroître. »

La *Bonne Nouvelle* a eu de plus l'avantage d'être mise à l'*Index* par le pape. (*Sentinelle.*)

Pour toutes les nouvelles non signées,
Ch.-L. FROSSARD.

Der Grasschaffer.

(Beilage zur Dorf-Chronik N. 2.)

N^o. 1 & 2.

Sild, Samstag, den 9. Januar

1858.

Inhalt: Das kurze Leben lang genug. — Wie aus einem Bauer ein Edelmann und aus einem Edelmann ein Bauer geworden. — Wie sieht es aus in der Welt. — In Indien? — In China? — Erb-
beben in Italien. — Das Befinden des Königs. — Planeten-Schwindel in der Grasschafft.

Das kurze Leben lang genug.

(Eine Stimme aus Holland von Nif. Beets.)

„Siehe, du machst eine Handbreit meine Tage, und meine Lebenszeit ist nichts vor dir. (Psalm 39, 6).“

„Eine Handbreit sind unsre Tage; unsere Lebenszeit ist wie Nichts, wie gar nichts sind doch alle Menschen, wie ein Schattenbild gehen sie dahin, oder wie ein anderer Psalm sagt: Wir bringen unsere Jahre zu wie ein Geschwäh. Jedermann erkennt die Wahrheit dieser Aussprüche; doch wie sehr wir sie auch erkennen, so lernen wir sie doch von Tag zu Tag erst, und immer besser fühlen; — auch anwenden und gebrauchen? Als wir Kinder waren, redeten wir wie Kinder, überlegten wie Kinder, berechneten wie Kinder; ein Jahr schien uns sehr lang, ein Menschenleben ein unabsehbarer Zeitraum zu sein. Seit wir erwachsen sind, hören wir nicht auf einander zuzusagen, daß die Zeit Flügel hat, daß jedes Jahr schneller dahin zu eilen scheint; und wie sehr wir auch davon überzeugt sind, so scheint es uns immer aufs Neue mehr zu verwundern. Es ist auch zu verwundern, in welcher steigendem Maße Das, was man in Bezug auf die Flüchtigkeit der Zeit fühlt, mit der Wirklichkeit streitet. Vergebens stellen wir uns vor, daß unser dreißigstes Lebensjahr eben so gewiß dreihundert fünf und sechzig wohlgezählte Tage mit sich brachte als unser zehntes; wir haben es kürzer gefunden, nicht bloß als dieses zehnte, sondern auch als das neun und zwanzigste. Sehr viel kürzer wird uns das sechzigste vorkommen. Auf diese Weise machen wir mehr und mehr die Lebensrechnung zu nichts, die des Kindes war; wohl uns, wenn wir auch die Lebensbetrachtung angenommen haben, welche den Erwachsenen, denen von Tag zu Tage mit eilender Flüchtigkeit ihr Ende zu Gemüth geführt wird, geziemt.“

Doch, das Leben ist nicht zu kurz. Es würde zu kurz sein, wenn es nicht lang genug wäre für seinen Zweck. Es kommt bloß darauf an, diesen Zweck recht zu kennen und recht zu würdigen, um sich zu überzeugen: Das kurze Leben ist lang genug, die Klage über seine Kürze muß aufhören. Du, o Gott, machst einer Handbreit meiner Tage.

Handelt es sich um Essen und Trinken, um Niedersitzen und Spielen? Handelt es sich darum früh aufzustehen, spät aufzubleiben, im Schweisse seines Angesichts zu arbeiten, damit man Brod habe, wovon man lebe, Brod für heute und morgen; Ueberfluß an Brod, immer feineres Brod? Handelt es sich darum zu leben von seinen Gütern; die kleinen Scheunen abzubauen und größere zu bauen? (Lucas 12, 15). Ist das wahre Leben eine beständige Anspannung zu Anspannungen, die man weislich abwechselnd mit etwas Ernterem, damit man den Geschmack daran etwas länger behalte? — Dann ist gewiß ein Leben zu kurz, das, auf diese Weise verfloßen, so doppelt schnell verfliehet. Dann ist es ein hartes Ding, daß der Tag so schleunig kommt, wo „die Hüter des Hauses zittern und sich krümmen

die Männer der Kraft und müßig stehen die Müllerinnen, weil ihrer so wenig worden ist, und finster werden, die durch die Fenster schauen.“ (Pred. Sal. 12, 3). Dann ist es ein schrecklicher Gedanke, daß mitten in dem eifrigsten Jagen nach dem Ziel eine Stimme an die Ohren dringt: „du Narr, diese Nacht wird der Herr deine Seele von dir fordern.“ Dann ist Grund da zur Klage, daß das Leben nur eine Handbreit, unsere größte Tugend ist, denn es ist hart „eitel zu schaffen und zusammen zu raffen und nicht zu wissen, wer es an sich nehmen wird;“ es ist hart aufzustehen von einem vollen Tische, von dessen köstlichen Gerichten man sich noch erst recht Sättigung und Erquickung versprochen hatte.

Doch es giebt feinere, höhere Genüsse, als die genannten. Sind diese der Zweck des Lebens? Lebt man für die Befriedigung des Ehrgeizes, der nie befriedigt wird, der Wißbegierde, die keine Grenzen kennt? Lebt man eigentlich nur für die Bedürfnisse des bürgerlichen, des geistlichen, des friedlichen häuslichen Lebens und für jene zarten Liebesbände, die einen so großen Theil des irdischen Glücks ausmachen? Ach, auch dann lebt man viel zu kurz, wenn man nämlich nicht zu lange lebt, und in Emporkommen, seine Seelenkräfte, seine Unentbehrlichkeit und die Gegenstände seiner Liebe überleben muß und damit allen Werth, alle Lust, alle Freude des Lebens sieht „schwinden wie Motten.“ (Ps. 39, 12). Wie Viele von denen man sagte, sie würden es weit bringen, werden in der Hälfte ihrer Tage dahingerafft; wie Viele von dem Felde ihrer edlen Bestrebungen hinweggerückt, als sie gerade eine Uebersicht davon zu bekommen anfingen, was zum Gebiet ihrer Wissenschaft gehörte; wie Mancher, der den Gipfel seiner innigsten Herzenswünsche erreicht zu haben schien, wurde von dieser entzückenden Höhe in die dunkle Grabesflucht niedergestürzt: wie Manchen forderte der Tod mitleidslos ab aus den Armen der Hausfrau seiner Jugend und führte ihn hinweg aus dem blühenden Kreise von Kindern, der alle Freude seines Lebens, der sein Leben selber war, wofür ganz, wofür er allein lebte. Man klagte über die Kürze des Lebens an seinem Grabe; man beklagte die zu früh Gestorbenen; und wohl mochte man sie beklagen, wohl mit einem Herzen, das von inniger Betrübniß gebeugt war, wenn auch sie, wie ihr Veklager, in diesen Genüssen den Zweck des Lebens gesehen, nach ihrer Einsicht erfüllt gesehen oder zu erreichen angefangen hatten.

Doch wozu noch länger dabei stillgestanden, wovon wir nur zu gut wissen, daß es der eigentliche Zweck des Lebens nicht ist; wissen wir es ja so gut, daß wir uns schämen, so oft wir diesen Zweck für die genannten Dinge übersehen. Wir wissen, was Gott, in dessen Hand unser Obem ist, und bei dem alle unsere Pfade sind, der unsere Tage eine Handbreit gemacht hat, und vor dem unser Leben ist als lauter Nichts, zum Zweck dieses Lebens gesetzt hat; sagen wir vielmehr: was er uns, die das Leben verwirkt hatten, noch als Zweck des Lebens vergönnt hat — damit es etwas, damit es unaussprechlich viel sei; ja so viel, daß wir es nicht nach Würdigkeit erfassen können. Dieses vergänglich, dieses kurze Leben hat seine Verlängerung bis in Ewigkeit. Der Zweck dieses kurzen Lebens ist, daß darin das ewige Leben d. h. eine glückliche Ewigkeit, eine solche, deren Genuß das wahrhaftige Leben sein wird; der Zweck dieses kurzen Lebens ist, daß darin das ewige Leben gesucht

und gefunden werde. Der Zweck dieses kurzen Lebens ist, daß man darin für das ewige Leben zubereitet werde. Der Zweck dieses kurzen Lebens ist, daß man darin einen Segen, einen Segen auch für die Ewigkeit, ringsum sich verbreite. Der Zweck dieses kurzen Lebens ist, daß man seinen Gott verherrliche; seinen Gott, der alle Geschöpfe und an der Spitze aller Geschöpfe den Menschen zur Verherrlichung seines Namens geschaffen hat. Siehe, das ist der Zweck des Lebens; ein Zweck, der des Menschen und seines Schöpfers würdig ist; unser Herz hat es erkannt, unser Betragen manchmal dem widersprochen; klagen wir über die Kürze des Lebens, so verkennen wir es, denn für diesen Zweck ist unser kurzes Leben lang genug."

Das ist ein Wort eines Mannes, von dem wir in Nr. 1 der Dorf-Chronik einige Verse (die Entdeckung — des rechten Mannes) gelesen haben. Es ist von dem holländischen Dichter Nikolaus Beets, Predigers zu Utrecht, der ein Werk unter dem Titel „Erbaugungsstunden“ *) herausgegeben hat, und das in Holland sich viele Freunde erworben hat.

Wie aus einem Bauer ein Edelmann und aus einem Edelmann ein Bauer geworden.

Das ist in Oestreich geschehen, in dem Theil von Italien, der Oestreich unterthan ist. — Da giebt's viele hohe alte adelige Häuser. Da ist nun die Geschichte geschehen, von der eine Zeitung aus Triest berichtet. Sie erzählt dies:

„Das Haupt dieser alten angesehenen adeligen Familie hatte seinen ältesten Sohn in sehr zartem Alter einer Bäuerin zur Pflege gegeben. Das Kind, noch ein Säugling, fiel bei seiner Pflegemutter unglücklicher Weise vom Tische auf die Erde und brach das Aermchen als eben die leibliche Mutter zum Besuch bei der Amme und dem Kinde angekündigt war. Die bestürzte Bäuerin wußte augenblicklich keinen anderen Rath, als ihren eigenen Sohn, den Milchbruder des Pfleglings und gleichen Alters mit diesem, als das gräßliche Kind auszugeben, und sie hatte nicht den Muth, die Kinderverwechslung einzugehen, als die gräßliche Mutter das ihr untergeschobene Bauernkind mit sich nach Hause nahm und behielt. Einen Berrug hatte die Bäuerin ursprünglich nicht beabsichtigt, sie wollte nur den Vorwürfen der Eltern sich entziehen und deshalb bloß vorübergehend und für den Augenblick ihr gesundes Kind für das Pflegekind ausgeben. So blieben die Dinge; die Bäuerin begrub in ihres Herzens Angst das Geheimniß in Schweigen, das untergeschobene Kind wuchs in der gräßlichen Familie heran und verehrte sich, das Grafenkind wurde Bauer und galt für den leiblichen Sohn seiner Pflegemutter, welche erst auf dem Todtenbette, von Gewissensbissen gequält, ihre That und deren unglückliche Folgen den Beteiligten entdeckte. — Sie werden den Namen der Familie sogleich errathen, wenn ich Ihnen die Andeutung mache, daß er einem der höchsten Veroneser Geschlechter angehört, das sich eben so sehr durch schriftstellerische Thätigkeit als durch Patriotismus (im guten Sinne des Wortes) vor vielen Gliedern des italienischen Adels vortheilhaft auszeichnet.“

Die Bischöfe von Münster und Paderborn und ihr Betverein.

Die katholischen Bischöfe von Paderborn und Münster in Westphalen und noch einige andere haben an alle katholische Kirchenfürsten in Deutschland ein Rundschreiben erlassen, worin sie den Vorschlag machen, Gebet-Vereine zu bilden und zwar

*) Diese Erbauungsstunden des holländischen Dichters und Predigers sind in einer Auswahl in deutscher Uebersetzung erschienen. Der Uebersetzer ist der Agent für innere Mission, Kandidat Meyerling. — Das Buch ist um billigen Preis in jeder Buchhandlung zu haben.

solche, die für Vereinigung der getrennten Kirchengemeinschaften beten sollen, nicht zwar zunächst für alle getrennten Kirchen und Kirchlein und Sekten, sondern allererst für die Vereinigung der orientalischen und occidentalischen Kirchen, des Morgenlandes und des Abendlandes, damit sich griechische und katholische Christen dem römischen Papste als dem alleinigen Oberhaupte der Christenheit unterwerfen. Daß solches geschehen möge, dazu fordern also die Bischöfe von Paderborn und Münster ihre Mit-Bischöfe in Deutschland auf und es soll ein Gebet-Verein gegründet und auch eine Zeitschrift herausgegeben werden, die die Streitfragen zwischen der abendländischen und morgenländischen Kirche besprechen und ausgleichen soll. — Nun, es ist recht, wenn sich die Bischöfe recht ans Beten machen. Beten hilft, so es im Namen des alleinigen Herrn und Meisters aller Christenheit geschieht. Und wenn die protestantischen Gebet-Vereine und die katholischen Gebet-Vereine recht inbrünstig beten, so soll wohl bald die Einigkeit im Geiste da sein. —

Welthandel und Tagesgeschichten.

Wie sieht es aus in der Welt? — Die englische Welt-Chronik soll antworten.

Sie sagt nun also allerneuest: „Alle vernünftigen und scharfsinnigen Leute haben es schon längst aufgegeben, dem menschlichen Aberwitz und Schwachsinne eine Gränze zu setzen.“ So die Allerwelts-Chronik. — Da muß es doch neben Schul- und Mutterwitz auch viel Aberwitz in der Welt geben, und dieser sich manchmal recht breit machen. Es ist das auch keine neue Weisheit der englischen Welt-Chronik, sondern man kann es schon und noch gründlicher dort lernen, wo wir von jenen „Kraft-Irrthümern“ belehrt werden, nach denen vielen Leuten immer die Ohren jucken. Das englische Blatt kommt auf diese Gedanken bei dem Bericht von den „Heiligen der Jetztzeit“, wie sich die Mormonen selber nennen, und sagt dabei: „Das Mormonenthum ist die widerwärtigste, ekelhafteste und dümmste Erscheinung unsrer Tage; es gehört zu den Dingen, die man, ehe sie da sind, für unmöglich erklärt. Das Tischrücken und Geisterklopfen, welches an einem Tage unglaublich klang, war schon am nächsten Tage eine ganz gewöhnliche Sache.“ — Und dann spricht dies Blatt noch von den „tollen Sprüngen“, welche der menschliche Geist zu machen fähig sei. Und es ist in der That so, es wird noch tolle Sprünge genug geben, und die Mormonen sind noch lange nicht diese Sorte „Jetzt-Heiligen“, da kommen erst noch jene falschen Propheten, von denen es heißt: „Sie werden Viele verführen.“ Und wie des falschen Prophetenthums tolle Springer schon auf dem Geldmarkt ihre Sprünge machen, davon erzählten wir ja schon etwas in letzter Nummer.

Wie sieht es in Indien aus? — Es bestätigt sich, was wir zuletzt sagten, die Engländer sind noch nicht am Ende. Die tapfern Truppen haben Luckno aufgegeben und stehen bei Cawnpur. Uebrigens kommen immer mehr Truppen aus England, und so werden die Engländer bald wieder Meister sein. — In England selbst spricht man viel von einem neuen Regiment in Indien, die alte Compagnie soll aufhören. Wer aber nun das Regiment führen soll, darüber ist viel Hin- und Herrede. Viele fürchten, daß sich die jetzige Herrscher-Familie in England ein Regiment in Indien begründen wolle und etliche Zeitungen treten schon mit Macht dagegen auf. Wer weiß aber, was im allerhöchsten Völker-Kabinet beschlossen ist?

Wie sieht es in China aus? — Die Engländer sind noch mit ihren 700 Kanonen am Schießen vor Kanton und da wird das neue Jahr 58 gehörig eingeschossen worden sein. Der Kaiser des himmlischen Reichs hat sein Herz in einer Proklamation an sein Volk ausgeschüttet und darin auch gefragt, warum ihn die Vorsehung nicht hinwegnehme, wenn er ihr nicht wohlgefällig sei. Er sagt wörtlich, „daß er sein Lager mit Thränen

Proet Twaaftel Leersidenen
1864. H. 1: In der Leeder geen plaats.
See p. 145.

PART III.

DECEMBER 1, 1865.

VOL. II.

THE

SUNDAY

EDITED
 BY
**THOMAS
 GUTHRIE**
 D.D.

MAGAZINE

CONTENTS

<p>No Room in the Inn. A Christmas Address. By <i>Rev. N. Beets</i>. Illustrated. 145</p> <p>Word of Life. 147</p> <p>A Sabbath in Elberfeld. By the <i>Rev. Wm. Arnot</i> 148</p> <p>To the Holy Spirit. By <i>Rev. C. Prichard</i> 152</p> <p>The Pest, Providence and Prayer. By the <i>Editor</i> 153</p> <p>The Brother's Trust. By the <i>Author of "Studies for Stories."</i> 158</p> <p>The Love of Christ 160</p> <p>Our Father's Business. II.—Our Object. By the <i>Editor</i> 161</p> <p>The Confessions of King Solomon. By the <i>Rev. R. H. Plumptre, M.A.</i> 164</p> <p>Written for a Sick Boy, by his Father. With an Illustration 168</p> <p>The Bible. By <i>A. K. H. B.</i> 169</p> <p>The Litany Paraphrased. By the <i>Rev. C. H. Bingham, M.A.</i> 173</p>	<p>In the Life of our Lord.—The Charge of Sabbath-breaking. By <i>W. Hanna, D.D.</i> 175</p> <p>More Pointed Words heard at King's Cross 179</p> <p>Sinai and Calvary. By <i>Benjamin Wilson</i>. 182</p> <p>Here and There in the East. With an illustration 183</p> <p>Trees: a Few Words spoken to Children. By the <i>Rev. Adolph Sapfir</i> 188</p> <p>A Character to be Avoided. By <i>Andrew Whitgvt</i> 190</p> <p>Under a Cottage Roof. Illustrated. 192</p> <p>Annals of a Quiet Neighbourhood. By the <i>Vicar</i>. VII, VIII. 193</p> <p>"The Black Camel." A Few Thoughts for Bereaved Parents 203</p> <p>The Best Way of Doing Business. By <i>A Business Man</i> 207</p> <p>The Shulamite Tells her Story 210</p> <p>Notes for Readers Out of the Way .. 211</p>
--	---

Edinburgh
35 HANOVER ST.

Strahan & Company
56, LUDGATE HILL,
LONDON.

Dublin
85 MIDDLE ABBEY ST.

"NO ROOM IN THE INN."

A CHRISTMAS ADDRESS.

THOUGH you know the Christmas story by heart, and hear it read again and again every year, yet it never ceases to strike you. No wonder; for it is not a second-hand tradition, under which your hearts can continue cold, or even begin to doubt. How inexhaustibly rich is it in matter for consolation, for instruction, for raising the spirit heavenward! How full of significance are all the features of the unparalleled picture! But let us, for the present, limit our attention to the last of these features. Mary lays her first-born Son, wrapped in swaddling-clothes, in a manger. This word is alone sufficient to tell us that that "holy thing which was born of her, and which was to be called the Son of God," saw the first rays of light in a stable. And why in a stable? "Because," the Evangelist writes, "there was no room for them in the inn."

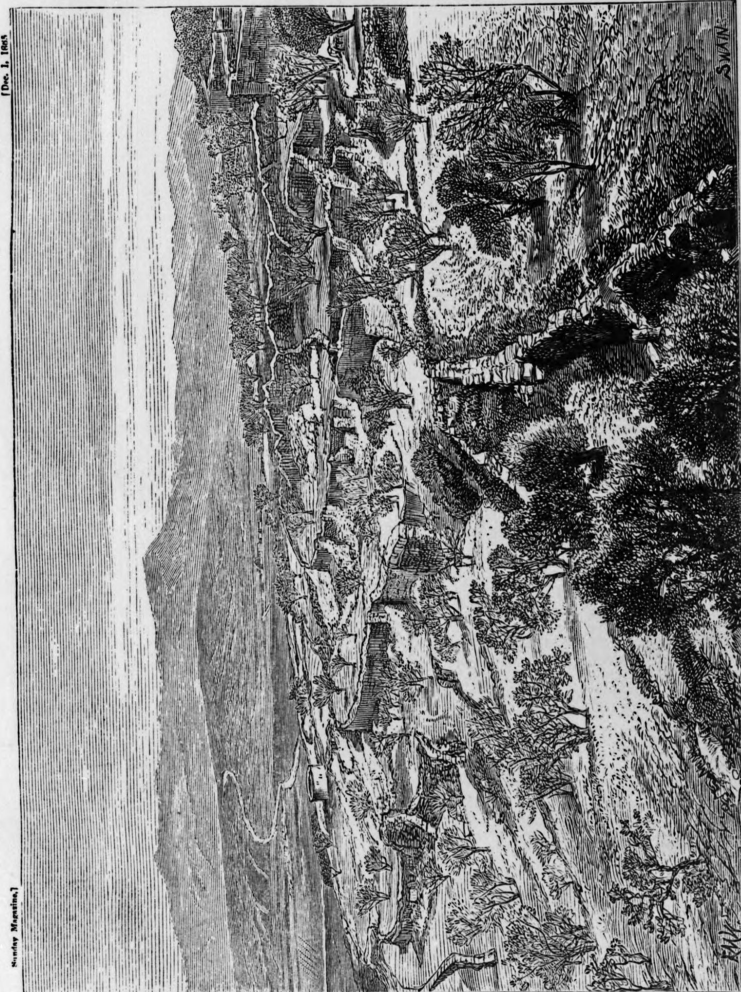
"Because there was no room for them in the inn!" Not for them, and consequently not for Christ, whom this woman carried under her heart. Here we stop. The Evangelist does not comment. Nor is comment necessary. The fact speaks for itself, and leads us to feel much, and to think more.

No room for them in the inn! Poor deplorable inn! What an honour it denies itself! What a blessing it sends past its door! It does this in ignorance, but not without guilt. The person who locked his door upon Mary and Joseph under the cover of such words as these:—"Good folks, there is no room for you here, nor anywhere else, I think, for every inch is occupied in these busy days of the taxing. I would advise you to try and get under any roof. Perhaps you may be able to find an empty stable or pen somewhere:"—that man certainly knew not what he was doing, nor who they were whom he was refusing. But he must, at all events, have noticed Joseph's honest face, and observed the condition in which Mary was. And they undoubtedly told him how long a way they had come, and how they, too, came to be taxed, because they were of the house and lineage of David. All the same! "No room here," was the answer.

Alas! we know all about it. A numerous company of travellers, who come with a large suite and much luggage, often find room where the simple pedestrian who carried his own knapsack was told, hours before, that the house was quite full. And full as the inn at Bethlehem was, yet, with a little exercise of kind feeling, a corner might doubtless have been found for this humble couple from Galilee, especially for a woman in Mary's condition. But this kind feeling seems to have been lacking, so that if there were persons who might have found accommodation, or for whom room might have been made, this much is certain, that Joseph and Mary were not of the number. "For them," St. Luke says, "there was no room." An Apostolic pen writes: "Be not forgetful to entertain strangers, for thereby some have entertained angels unawares." We add: "And by being II.—11.

forgetful, others have sent away the mother of the Lord, and with her the Lord himself."

What must not Mary's heart have felt when she, the "mother of the Lord," found the inn of the city of David shut upon her! Before this it must have been as if the salutation of the angel was still sounding in her ears: "Hail, thou that art highly favoured, the Lord is with thee: blessed art thou among women;" or the exultation of her cousin Elisabeth: "Blessed art thou among women, and blessed is the fruit of thy womb. And whence is this to me, that the mother of my Lord should come to me? . . . And blessed is she that believed: for there shall be a performance of those things which were told her from the Lord." Those words had strengthened her faith; and faith, thus strengthened, had found power and utterance for praising God: "My soul doth magnify the Lord, and my spirit hath rejoiced in God my Saviour. For he hath regarded the low estate of his handmaiden: for, behold, from henceforth all generations shall call me blessed. For he that is mighty hath done to me great things; and holy is his name." Nor had she failed to experience that He *continued* doing great things for her. That which it was not in her power to tell to her beloved Joseph, the Lord himself had made known to him by sending an angel in his dream; and the man who "had been minded to put her away privily," now doubled his tenderness and care for her, not knowing what to do to make up, through love and reverence, for the innocent suspicion with which he had saddened her heart. The decree of Cesar (God's way with her) had, in this her last month, called her to Bethlehem; to Bethlehem, that city which she of all the daughters of Israel, was the last to think of without being reminded of that word, "Thou Bethlehem Ephratah, though thou be little among the thousands of Judah, yet out of thee shall come forth unto me that is to be ruler in Israel, whose goings forth have been from old from everlasting." Far away in the south of Judah lay that city of David which was called Bethlehem. A long way it was from Nazareth in Galilee; a hard journey, across hills and valleys, for a woman in her state. But the Lord, to whom she had lifted up her eyes for help, had been her guide, "her keeper, her shade upon her right hand." "The sun had not smitten her by day, nor the moon by night," and with her Joseph she had reached the old royal city, their "own city," in safety. It is true, though it was their own city, yet they were perfect strangers in it; they had there neither a relative nor a friend, and they entirely lacked both the required outward appearance and the necessary recommendation to secure for themselves a good reception. But whenever, during their journey, anxiety rose in their minds, no doubt they said to one another in a voice of firm confidence, "The Lord will provide. In the mountain of the Lord it shall be seen!" But now—no provision was made. This, indeed, looked different



[Dec. 1, 1903]

[Bible Magazine]

Designed by J. Swain

Drawn by J. M. W. Rogers

THE SHEPHERD'S FIELD AT BETHLEHEM.

[From a Photograph]

from what Mary had described in her doxology, "He hath filled the hungry with good things; and the rich he hath sent empty away." Here the rich carried everything before them, while the needy one, though carrying the Salvation of the world under her heart, had to look on.

Such are the tests to which God puts the faith of his saints. But if those saints are Marys and Josephs, they neither complain nor marvel. In their humble-mindedness nothing can offend them. One moment they may receive a shock, and feel at a loss; in the next they take even the refusal of man as from the Lord. Very well, let the door of the inn remain closed against them; it will be all right with them when they are landed in the stable. They are sure to witness there as well as in the best inn, nay even more so, the realisation of that promise, "The Lord will provide. In the mountain of the Lord it shall be seen."

So it is. The words, "No room for you in the inn," remain to the account of the churlish unmercifulness which pronounced them, while to faith they are a cause of trial. But it is not long before the pious Galileans discover in all this a wise, holy, kind dealing of their Divine Guide. Here in this stable it is so quiet and peaceful; here they are alone with their God. No indiscreet eye spies them, and yet their discreet want finds what it desires. How happy do they deem themselves in this seclusion, when, soon after their arrival, the painful hour comes upon Mary, and the holy moment is there in which she is permitted to press "that Holy Thing which is born of her" to her bosom, to wrap it in swaddling-clothes, to lay it in the manger, prepared by her husband, with gratitude and veneration. And when by-and-by their solitude is broken and the low door is opened to let the shepherds in, whose honest, pious faces still reflect the heavenly glory which they beheld in the fields of Bethlehem; and when thereupon, with words never to be forgotten, they tell the words which were spoken to them, and the doxology which they heard from the lips of angels, surely this was not a scene for an inn! this was not a sight for profane eyes! Merely accidental, uncalled for witnesses, would here have been in the wrong place. The Holy One of Israel hid this scene from the proud, and from the light-minded. The God of the humble and the quiet had destined it for his elect, and therefore brought them together in this quiet place, in this humble stable, and "shut them in."

Thus He makes everything work together for good, and in the end causes his Wisdom to be justified of her children. Thus He keeps back that which is apparently good, to give that which is really better instead. Thus the unmercifulness of men may be the means of leading his people to the experience of his most special love and care. As under the hospitable roof of cousin Elisabeth, so in the quiet corner of this dark stable, which is far better than any inn, the joyful anthem continues to rise: "My soul doth magnify the Lord, and my spirit hath rejoiced in God my Saviour."

In another respect still the wise love of God, as

manifested in this dealing of his with Joseph and Mary, comes to light. Truly it would not have been good for them, nor would it have been proper, if such a tone as Elisabeth raised when exclaiming, "Whence is this to me, that the mother of my Lord should come to me?" had been protracted too long. That tone must give place to another. "No room for you in the inn," that was a more appropriate introduction to what now and henceforth was to be expected. Will it not be within a few weeks: "No room for this babe in Bethlehem. No safety in the whole land of Israel?" Oh, how rich in significance, how strikingly characteristic is this saying: "No room in the inn," for the history at the commencement of which it stands; for the whole history of the life, the sufferings, and the privations of the Prophet "without honour in his own country, without credit amongst his own kin;" of the Son of Man "who had not where to lay his head;" of the incarnate Word, who "came unto his own, but his own received him not;" of the Saviour of the world, who was not welcome to the world, whom Judea left to Galilee, whom Israel left to the heathen; whom the rich made over to the poor, the wise to the ignorant, the righteous to the publicans, the many to the few—just as the inn made Him over to the stable; but who takes that stable as his place, to fill with his presence and blessing, and make it resound with the hallelujahs of men and angels;—nay, who makes that obscure spot the starting-point of such wonderful works as only humble, suffering, self-denying love can perform, and of victories such as only that love can command.

If it is true that this was the first experience of Joseph and Mary, of the "highly favoured and blessed among women," who carried the Holy Thing of God under her heart, and that this experience was, as it were, symbolic and prophetic of what for his sake was in store for them; if it is true that refusal, repulse, dismissal, were the peculiar lot and share of Him, who never announced Himself save to bring blessing and honour, then do not marvel, O you who are his disciples and followers, that yours is often the same experience. You know the words which He, stretching forth his hand toward his disciples, pronounced: "Behold my mother and my brethren; for whosoever shall do the will of my Father which is in heaven, the same is my brother and sister and mother." But closely akin to Him as you are, yet as He could not spare those painful experiences to his mother after the flesh, so neither can He spare them to you. As long as the world is the world, and wherever it is emphatically so, these experiences will be yours. If ye were of the world, the world would in you love its own; but now ye are not of the world, as your Saviour was not of the world, therefore the world refuses you as it refused Him. You are highly favoured of God; you follow your calling; you do your duty; you give to Caesar the things which are Caesar's, and to God the things which are God's; moreover, you carry a blessing with you which you desire to communicate, to pour out and to spread, and which nobody can do without: but you lack worldly recommendations, and cannot divest your-

selves of that "unacceptable and alarming something" which characterises you in the eye of the world as it characterised the pedestrians of Galilee, especially the daughter of David, in the eye of the Bethlehem innkeeper, whose first thought was: "No room for you." Let the world alone. Pity the inns—I mean the circles, the families, the hearts in which there is no room for Jesus Christ, the Saviour of the world, the Redeemer of the soul! Alas! there are many such hearts, and manifold are the things that fill them. Here it is the care of the world, there the pride of life. With some it is their much learning; with some their great vanity; with some their numerous occupations—that unmanageable, indescribable thing which is called "business." Do pity them. Poor people they are, indeed. May they not be poor for ever! Do pray God that in due time, in his way, He may make room where there is no room as yet. But do not pity yourselves if you should try in vain to get their doors opened to Jesus. Depart with humility; depart in love; depart in faith. Be content where the Saviour is content, in a quiet humble corner, with the little ones in Israel, for whom, if it please God, even the stars in their courses will fight (Judges v. 20) to introduce a host of unexpected worshippers of Him for whom this world has no room.

But is it only hints and encouragements of this kind which I, as a servant of the Lord, have to administer while addressing a festival meeting from a Christmas text? Or is it not my duty also, with all the seriousness which love inspires, to put the question in the midst of this assembly:—How is it with you, my hearers, my fellow-professors of Christ, who with me celebrate this festival? Have you truly taken into your heart, into your house, into your life, Jesus Christ, the Saviour of the world, refused by so many? Have you let Him in with his Word and Spirit, with all his blessings, with all his virtues, as your Saviour, as your Regenerator, as your King and Lord, whom you thank, whom you serve? Have you Him, and do you keep hold of Him, with the hands and arms of faith and love? Have you made room for Him by removing everything that cannot be under the same roof with Him, and are you still, with a love which every day grows more attentive, occupied in removing one thing, and another, and another which you apprehend to be offensive and displeasing to Him? Or is the unhappy heart of any one of you still like the inn—the inn for all that comes and

goes—where, one after another, all the lusts, all the cares, all the vanities, all the concerns, and all the hallucinations of the world put up, but where Jesus knocks in vain, and where there is "no room" for anything that comes from Him? Oh, poor, deplorable heart! How great is thy loss! This Jesus would bring rest where now there is nothing but restlessness; quietness and order where now there is so much ado! O, believe me, where the door is opened to Him, where He comes in and stays, there is "none other but the house of God, and the gate of Heaven." If then at this festival He "stands at the door and knocks," if his servant knocks to secure room for Him, I beseech you, open the door unto Him!

The relations which the souls of the children of man occupy with regard to the Saviour are various and manifold; and there are thousand gradations between a full acceptance and an absolute refusal. Oh, certainly, all those workings and movements of the heart towards the Saviour which evince a want of Him, which show that a voice within whispers, You cannot do *without* Him, though you will not yet go *with* Him—all these ought to be appreciated, for they may be highly blessed. Nay, I will not even despise the phenomenon by which persons who all the year round do not care for a Christian church or a Christian sermon, come to our public assemblies on Christmas-day, as if afraid to allow themselves to become complete strangers to Christ; as if the manger of the Saviour of the world contained something which they cannot help hearing say to them, "Do not leave me altogether out of sight! I am needful to you!" But, my friends, let no one deceive himself by taking these more or less important evidences of inward strife and struggle for evidences of true Christian life. Not until you live with and for Christ, and feel that you live through Him, is that life yours. That life cannot manifest itself save where "Christ dwells in your heart, and you are rooted and grounded in love; so that you are able to comprehend with all saints what is the breadth and length, and depth and height, and to know the love of Christ, which passeth knowledge, that ye may be filled with all the fulness of God."

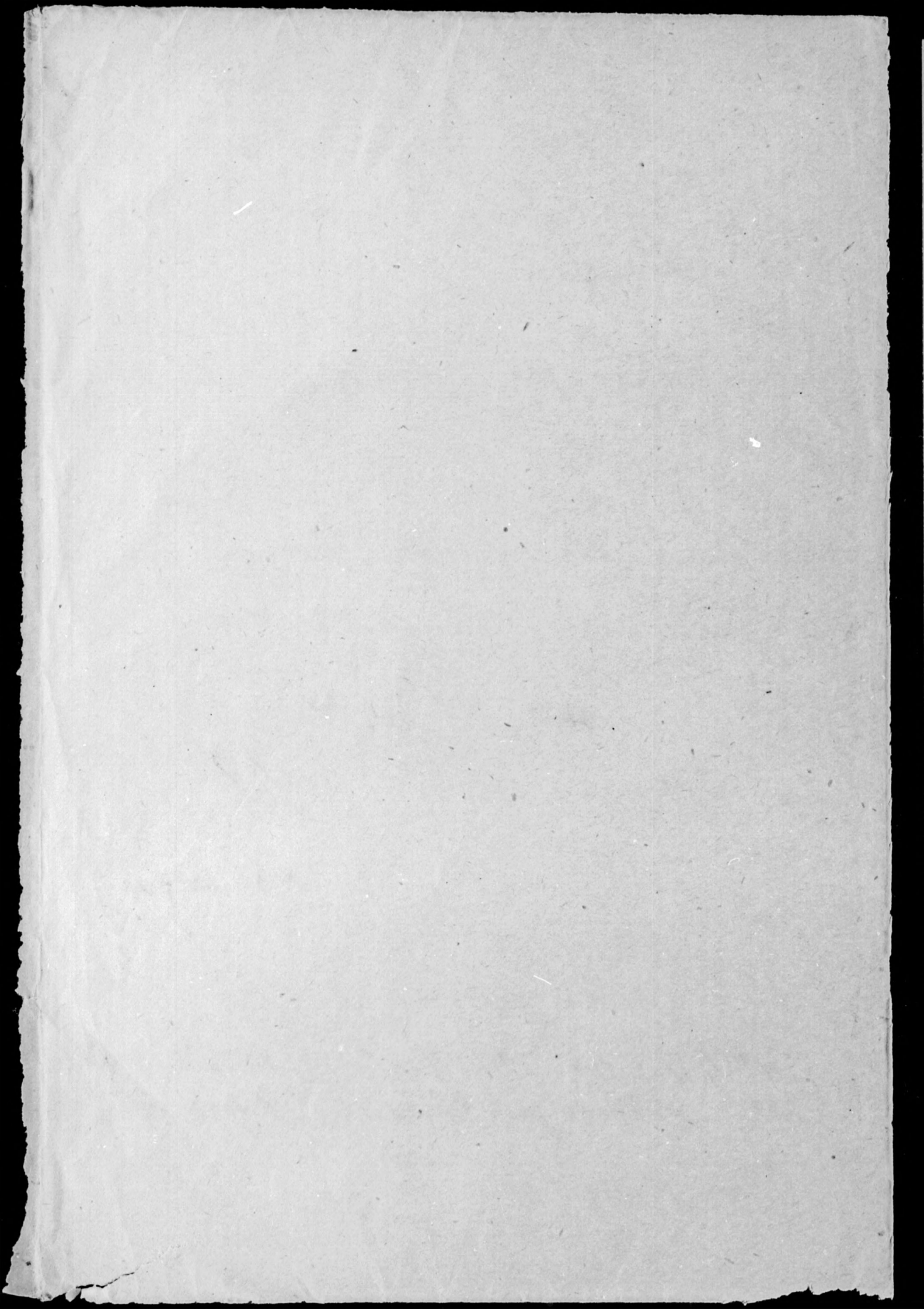
May "He that is able to do exceeding abundantly, above all that we ask or think, according to the power that worketh in us," bring all of us to this fulness in Christ through his power! And "unto Him be glory in the Church by Christ Jesus, throughout all ages, world without end!"

N. BEETS.

WORD OF LIFE.

Precious Volume, gift divine!
Love displayed in every line.
Book of truth, effulgent light!
Cheering day, dispelling night;
Sent the narrow path to show,
Sent to lead from sin and woe.
Source of comfort, choicest balm!
Yielding hope, inspiring calm.

Sacred medicine, bringing health!
Purest treasure, lasting wealth!
Sweetest manna, holy food!
Heavenly nectar, unmixed good!
Word of Life! to all made free;
Breath of Christ, we pant for thee!
Sunlike gospel, lamp of God!
Shed thy quickening rays abroad.



J. 198 etz 5/1

Der Säemann.

Eine Wochenschrift

für

Mission in der Heimath und häusliche Erbauung.

Der Säemann sät das Wort.
Marc. 4, 14.
Der Acker ist die Welt.
Matth. 13, 38.

Die Ernte ist groß, aber wenige sind der Arbeiter.
Darum bittet den Herrn der Ernte, daß er Arbeiter
in seine Ernte sende!
Matth. 9, 37. 38.

Zur Himmelfahrt.

(Mel.: Wie groß ist des Allmächt'gen Güte, oder Pf. 118.)

1.

Vollendet ist Dein Werk, vollendet,
O Welterlöser, unser Heil!
Uns liebet Gott, der Dich gesendet,
Und seine Huld wird uns zu Theil.
Verklärt erhebst Du Dich vom Staube,
Dir schwingt sich nach der Deinen Glaube,
O Sieger, in Dein himmlisch Licht.
Dich krönt nach Thränen und nach Leiden
Dein Gott mit seinen Gottesfreunden
Vor aller Himmel Angesicht.

2.

Dein Wagen kommt; die Wolken wallen
Herab voll Majestät und Licht.
Die Deinen seh'n sie, und sie fallen
Anbetend auf ihr Angesicht.
Noch segnest Du sie, die Geliebten,
Und senkest Trost auf die Betrübten,
Strömst süße Hoffnung in ihr Herz.
Sie seh'ns: Du bist von Gott gekommen,
Wirst im Triumph dort aufgenommen;
O, welche Wonne wird ihr Schmerz!

3.

Ich seh' empor zu Dir, Vertreter!
Dich bet' ich still mit Thränen an.
Ich weiß, daß auch ein schwacher Vetter
Im Staube Dir gefallen kann.
Zwar fallen vor Dir Engel nieder;
Doch auch der Engelchöre Lieder
Verdrängen nicht mein schwaches Lied.
Von meinen aufgehob'nen Händen
Wirst Du nicht weg Dein Antlitz wenden;
Du siehst den Dank, der in mir glüht.

4.

Gib meinem Glauben Muth und Leben,
Sich über Erde, Welt und Zeit
Mit starken Flügeln zu erheben
Zu Dir in Deine Herrlichkeit!
Du, meines künft'gen Lebens Sonne,
Der Erde und des Himmels Wonne,
Durch den sich Gott mit uns vereint;
Du, aller Welten Herr und Führer,
Der Geister ewiger Regierer,
Du bist mein Bruder, bist mein Freund!

Einst wirst Du herrlich wiederkommen;
 Erlöser, komm! Es seufzen hier
 Im Thränenthale Deine Frommen;
 Ihr Glaube seufzt nach Dir, nach Dir!
 Dann werden auf den Wolkenwagen
 Dich Millionen Engel tragen.
 Du wirst in Deiner Herrlichkeit,
 Herr, Allen, die jetzt zu Dir weinen,
 Vom Himmel als ihr Freund erscheinen,
 Und Jubel wird der Erde Leid.

Johann Caspar Lavater.

Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit.

(Hebr. 13, 8.)

Gewiß hat der Schreiber des Hebräer-Briefes, wie er das bei allem Wechsel der Zeiten und bei aller Veränderlichkeit der Personen so trostvolle Wort hinschrieb: „Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit,“ daran gedacht, daß der Sohn Gottes, „durch welchen Gott am letzten in diesen Tagen zu Seinem Volke gesprochen hat“ (R. 1, 1), als Solcher von Ewigkeit zu Ewigkeit ist, daß auch Sein Name dasselbe göttliche Siegel der Ewigkeit trägt, wie der allerheiligste Jehova-Name, — mit Einem Wort, daß Christus Der ist, „der da ist, und der da war, und der da kommt, der Erste und der Letzte, der Anfang und das Ende.“

Ganz durchdrungen ist er ja davon, daß zu dem Sohne nicht nur gesagt ist: „Gott, Dein Stuhl währet von Ewigkeit zu Ewigkeit,“ sondern auch: „Du, Herr, hast von Anfang die Erde gegründet, und die Himmel sind Deiner Hände Werke; dieselben werden vergehen, Du aber wirst bleiben.“ — Dennoch, wenn er an dieser Stelle vom „gestern“ bei Jesu Christo spricht, und Ihn mit diesem Namen nennt, weist er doch wohl nicht auf das Gestern der Ewigkeit hin, und scheint er seine Leser nicht so sehr auf eine unzweifelhafte Eigenschaft der göttlichen Natur ihres Heilandes aufmerksam machen zu wollen, als sie darauf hinzuweisen, daß der Jesus, in welchem auch sie den Christus (d. h. den verheißenen Messias) erkannt haben, — der Jesus, welcher, „nachdem Er durch sich selbst die Reinigung unsrer Sünden vollbracht hat, nun sich gesetzt zu der Rechten der Majestät in der Höhe“, noch derselbe ist in Liebe, Weisheit, Heiligkeit und Macht, wie Er sich in den Tagen Seines Fleisches gezeigt hat, — noch derselbe in Wort und Willen, wie Er einst durch's Land ging, Gutes thugend, und daß in allen diesen Hinsichten bei Ihm niemals eine Veränderung, noch ein Wechsel des Lichts und der Finsterniß zu befürchten ist; so daß die Gemeinde und die Seelen, die Ihn suchen und Ihn wollen

kennen lernen, alle Tage bis an das Welt Ende nichts bedürfen, als die Vergangenheit zu befragen, um mit Sicherheit zu wissen, was Er für sie sein will und was Er von ihnen fordert.

Daß Jesus Christus in die Welt gekommen ist, die Sünder selig zu machen, ist ihm deßwegen „gewißlich wahr und ein theuer werthes Wort“; weil Jesus Christus heute kein Anderer ist wie gestern, sondern derselbe; der Prophet, dessen Wort, der Hohenpriester, dessen Fürbitte, der König, dessen Schutz kein Schwanken noch Wanken kennt.

Alle, die das theuer werthe Wort angenommen haben, haben Ihn, von dem es zeugt, stets Seinem Worte getreu und sich selber gleich befunden; von sich selbst dagegen kann Keiner sich dies Zeugniß geben. In der Gemeinde hat Alles schon geschwankt, der Glaube, die Liebe, die Hoffnung, die Erkenntniß der Wahrheit, die Freimüthigkeit des Bekenntnisses, die Heiligung des Lebens; — fremde Lehren haben manches Herz umgetrieben. Schlechte Beispiele haben Viele vom rechten Wege hinweggebracht. Wer kann behaupten, er sei niemals in seinem Muthematt geworden, und habe nie abgelaßen? Auch ist manche irdische Stütze hingefallen; mancher Lehrer und Vorgänger, der das Wort Gottes gesprochen und erfahren hat, ist weggenommen. Ein Stephanus ist gesteinigt; ein Jakobus, Bruder des Johannes, durch das Schwert getödtet. Aber Der, zu dem Stephanus und Jakobus im Leben und im Tode emporgesehen haben, ist noch da, ist noch derselbe; — derselbe, um im Leben und im Tode zu trösten und zu stärken. — Und wie Er bis jetzt mit den Schwächen, Fehlritten und Abweichungen der Seinen Geduld hat gehabt, die Lassen ermutigt, die Matten aufgerichtet hat, so wird er es auch thun heut und morgen und zu allen Zeiten. Das ist der Reichthum des Trostes, welchen das Wort „Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit“ enthält für Den, der es hingeschrieben hat.

Aber dürfen wir behaupten, daß dieses für ihn so trostreiche Wort auch für alle Menschen, zunächst für Alle, die sich Christen nennen, wirklich so viel Trost enthält? Auch für diejenigen, die nicht anders thun, als der Wahrheit dieses Wortes beistimmen? für diejenigen, die da sagen: „Ohne Zweifel, es ist nicht anders möglich: Wenn Jesus Christus Gottes Sohn ist, so muß Er ebenso unveränderlich als ewig sein,“ — ohne zu bedenken, was dieses für sie zu bedeuten hat, ohne in diesem ihrem Heute viel nach dem Gestern des Heilandes zu fragen!

Ah, leider! es könnte wohl sein, daß auch dieses so trostvolle Wort, wie so viele andere, für Manchen von uns bis jetzt ein höchst gleichgültiges Wort geblieben wäre.

Welche Freude sollte denn unser Herz erfüllen bei dem Wort, daß Jesus Christus noch heute derselbe ist, wenn wir Ihn, wie Er sich gestern geoffenbaret hat, nicht lieben? „Wer zu Mir kommt, den werde Ich nicht hinausstoßen. . . Kommt Alle zu Mir, die ihr mühselig und beladen seid! Ich will euch erquicken. . . Des Menschen Sohn ist gekommen, zu suchen und selig zu

machen was verloren ist.“ — So sprach Jesus Christus gestern; so sprach Er in den Tagen seines Fleisches. Und auch heute, heute ist die Liebe, welche ihn so sprechen ließ, noch dieselbe. Aber von welcher Bedeutung ist das für mich, wenn ich nicht zu ihm kommen will, wenn ich im Gegentheil verlange, von ihm weg zu bleiben und auf meinem sündigen Lebenswege so wenig wie möglich ernstlich von ihm zu hören? Was heißt es für mich, wenn ich mich keineswegs mühselig und beladen fühle, und mich auch nach keiner anderen Ruhe sehne als nach der, welche ich mir durch die Erfüllung meiner irdischen Wünsche, durch einen bedeutenden Antheil an den Freuden dieser Welt verspreche? Was heißt es für mich, wenn ich mich gar nicht verloren achte und nicht einsehe, warum ich gerade bedarf, gesucht zu werden und erlöst vom Verderben?

„Sei getroßt, mein Sohn! deine Sünden sind dir vergeben! . . . Ich will's thun; sei gereinigt!“ „Wer an mich glaubet, der kommt nicht in's Gericht. . . Habe ich dir nicht gesagt, so du an mich glaubetest, würdest du die Herrlichkeit Gottes sehen?“

„Wer an mich glaubet, der ist schon aus dem Tode zum Leben hindurchgedrungen.“ — Er lebt jetzt in der Herrlichkeit, Er, der in den Tagen seines Fleisches Macht hatte, diese Worte zu sprechen und zu erfüllen, und fürwahr, sein Arm ist nicht verkürzt! Noch ist Er der Mächtige; noch kann, noch will Er es Dir bezeugen, o Sünder, wer Du auch sein mögest. Aber was geht Dich das an, wenn Du Dir nicht so vieler Sünden bewußt bist, oder sie Dir selbst vergiebst? wenn Du von keinem tödtlichen Verderben hören willst und das Gericht nicht fürchtest, aber bis jetzt das Geschöpf weit mehr ehrest, als den Schöpfer, und im Grunde Deines Herzens kein anderes Leben verlangst, als das Leben, welches Du bis heute lebst oder leben würdest, wenn Du für Zeit und Ewigkeit Dein Leben regeln dürftest nach eigenem Willen und Begehren?

„Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit.“ Ach, meine Geliebten, es könnte wohl sein, daß dieses wahrhaftige Wort für Einen, ja für Manchen von uns, im Grunde noch etwas schlimmeres wäre, als ein bloß gleichgültiges Wort. Das Herz, welches keine Ruhe hat in Christus, wie er gestern war, kann keine Ruhe haben bei dem Gedanken, daß Er heute, ja, daß Er in Ewigkeit kein Anderer sein wird. Es verlangt in Wirklichkeit einen Anderen; einen Anderen als Den, der da gesagt hat: „Es sei denn eure Gerechtigkeit besser, denn die der Schriftgelehrten und Pharisäer, so werdet ihr nicht in das Himmelreich kommen. . . Liebet eure Feinde; segnet, die euch fluchen; thut wohl denen, die euch hassen; bittet für die, so euch beleidigen und verfolgen! Darum sollt ihr vollkommen sein, gleichwie euer Vater im Himmel vollkommen ist.“ — Das Herz verlangt einen Andern, als Den, der bezeugt hat: „Ihr könnet nicht Gott dienen und dem Mammon. . . Die Pforte ist enge, und der Weg ist schmal, der zum Leben führet. . . Will mir Jemand nachfolgen, der verleugne sich selbst, und

nehme sein Kreuz auf sich und folge mir!“ Einen Anderen verlangt die verderbte Natur als Den, welcher mit dem heiligsten Ernst erklärt hat: „Es sei denn, daß Jemand von Neuem geboren werde, kann er das Reich Gottes nicht sehen.“ (Joh. 3, 3.)

(Fortsetzung folgt.)

Mitarbeiter.

Alle, welche im Dienste Gottes arbeiten, sind untereinander Gehülften, und „Gottes Mitarbeiter“. Es besteht ein unsichtbares Band der Gemeinschaft unter den Kindern Gottes in ihrer Arbeit. Der Mann, welcher durch die Predigt eines Paulus erweckt worden war, wird vielleicht bekehrt durch den Unterricht eines Barnabas, erbaut und weiter gefördert durch die Arbeit eines Apollos, angeleitet zum thätigen Dienst durch Kephas, getröstet in Nöthen und in der Sterbestunde durch die heiligen Psalmen Davids und so sicher eingeführt in die Herrlichkeit von dem Herrn Jesu Christo, der das A und O ist in dem ganzen Gnadenwerk. Alle sind Mitarbeiter, und Gott ist es, der das Gedeihen gibt. Niemand hat ausschließliche Rechte oder Ansprüche an diesem Werk; denn Einer ist, wie der Andre, nur ein Werkzeug in Gottes Hand, — Arbeiter in Seinem Weinberge. Bauleute sind sie an Seinem Tempel; Er stellt sie an und gebraucht sie, wie und wann Er will, bei dem Unternehmen, das Sein Werk ist. Jeder hat sein Theil, seine besondere Aufgabe, welche das große Resultat herbeiführen hilft; — Jeder eine Arbeit, die kein anderer für ihn thun kann. — Du kannst Jemanden erreichen und beeinflussen, den ich nicht sehe, und nicht kenne. Du lebst in einem Kreise, von dem ich ausgeschlossen bin; Du kannst Jemanden ein Wort sagen, das ihm Niemand anders so passend sagen könnte. Du hast in Bezug auf Diesen oder Jenen eine Verantwortlichkeit, wie Niemand anders sie hat, und am letzten Tage mußt Du für Dich selbst Rechenschaft geben von Deinem Denken, Reden und Thun; von Pflichten die Du erfüllt, oder Gelegenheiten, die Du veräußt hast. —

Ein Anderer als Du, ist im Stande zu predigen; aber Du kannst das Mittel sein, eine arme Seele hinzuführen, daß sie die Botschaft höre; — ein Anderer hat die Gabe zu schreiben, und Du kannst das Buch oder den Traktat Jemandem geben, dem sie nützlich sind. Ein Anderer überreicht die Bibel oder läßt sie drucken, und an Dir ist es, sie Denen zu geben oder zu schicken, die sonst nichts davon wissen würden. Ein Anderer ist berufen, auszugehen, um das Evangelium zu verkündigen und Du kannst Dein Geld und Dein Brot mit ihm theilen, oder seine Familie versorgen, während er die Botschaft der Gnade in die Ferne trägt. So kannst Du in Deiner eigenen Sphäre bleibend, und bei treuer Erfüllung Deiner rechtmäßigen häuslichen Pflichten, ein Mitarbeiter sein an dem größten Werk, das Menschen und Engel beschäftigen kann: die Rettung verlorener Sünder von Sünde, Tod und Verderben. —

Der Säemann.

Eine Wochenschrift

für

Mission in der Heimath und häusliche Erbauung.

Der Säemann sät das Wort.
Marc. 4, 14.
Der Acker ist die Welt.
Matth. 13, 38.

Die Ernte ist groß, aber wenige sind der Arbeiter.
Darum bittet den Herrn der Ernte, daß er Arbeiter
in seine Ernte sende!
Matth. 9, 37. 38.

Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit.

(Fortsetzung.)

Gewiß, die zahllosen Aenderungen, die man immer in die Gebote und Aeußerungen Jesu Christi zu bringen wünscht, die vernünftelnden Wandelungen, welche man täglich in der Auffassung Seiner Aussprüche, auch wo diese ganz deutlich, nur zu deutlich sind, sie zeigen uns, daß lange noch nicht jedes Herz freudig klopft bei dem Gedanken: „Jesus Christus gestern und heute, und derselbe in Ewigkeit.“

Was wird denn hiezu erfordert? oder vielmehr: was setzt dieses voraus? Zwei Sachen: zuerst ein gewisses Maaß von Selbsterkenntniß, um in dem unwandelbaren Christus den Seligmacher zu erkennen, den man bedarf, so daß man bei Ihm nichts ändern möchte; — und zweitens: eine große Aenderung in uns selber, wodurch wir uns ohne Bedingung und williglich diesem Unwandelbaren unterwerfen.

Selbsterkenntniß ist — man möge sagen was man will — der meist, ja allgemein vernachlässigte Zweig am Baum der menschlichen Erkenntniß. Viele bringen es hierin nicht weiter als zu den ersten Anfängen; Einige bringen tiefer durch; doch nur Wenige kommen auf den Grund. Man muß auch zugeben, daß diese Erkenntniß ihre abschreckende Seite hat. Dennoch kann der Mensch ohne gründliche Selbsterkenntniß nicht sein wahrhaftes Glück kennen lernen. Dieses kann ja nicht erkannt werden, ohne daß man Gott kennt, und Der allein kann Gott kennen lernen, der sich selbst kennt; — sich selbst, nicht bloß in einzelnen Eigenthümlichkeiten von Persönlichkeit und Charakter, sondern im tiefsten Herzensgrunde, im unverhüllten, unbemäntelten sittlichen Zustande, an Gottes Wort und eigener ursprünglicher Bestimmung

erprobt; sich selbst in seinem tiefen Verderben, in der unaustilgbaren Schuld, traurigen Unfähigkeit und dringenden Noth, in der gleichzeitigen Unfähigkeit für und Sehnsucht nach Liebe, Wahrheit, Vollkommenheit, — der sich selbst erkennt in der unzweifelhaften Gewißheit seiner Verantwortlichkeit und Verwerflichkeit vor Gott, also seiner Unglückseligkeit ohne Gott.

Zu dieser Erkenntniß (welche auch für den Ungelehrtesten, wenn er nur aufrichtig ist, erreichbar ist) ist Gottes Offenbarung im Geseß der Schlüssel; ihrerseits aber ist diese Erkenntniß auch wieder der Schlüssel zu Gottes Offenbarung im Evangelium. Es ist das Evangelium, welches gegeben und berechnet ist für den Menschen, wie er ist, und deswegen nur verständlich für den Menschen, der überzeugt ist, daß er so ist, wie der Mensch überhaupt nach Gottes Wort beschaffen ist. Und was ist dieses Evangelium anders, als die Offenbarung der Liebe Gottes in der Person, in dem Worte, in dem Werke Christi zur Beruhigung von diesem Rechen-schaft-schuldigen, zur Wiederannahme dieses verwerflichen, zur Tröstung dieses elenden Menschen — zur Veröhnung dieses Sünders, zur Aufrichtung dieses tiefgesunkenen, zur Erhaltung und Wiederherstellung dieses entarteten und verdorbenen Menschen.

Fürwahr, nur für Den, der sich als einen Solchen erkennt, erscheint Jesus Christus im rechten Lichte, im gesegneten Lichte, „im Lichte“ mit Einem Worte. Denn nur einem Solchen sind die Augen zum Sehen geöffnet, Seine Liebe zu sehen und den Werth Seiner Offenbarung im Fleische und besonders Seines Leidens im Fleische, einzusehen. Er bedarf es nicht mehr, daß man ihm diesen Christus, der auch sein Heiland sein will, vorpredige und anpreise; er ruht nicht in einer halbgefühlten Nothwendigkeit, sich Christi Liebe für Sünder einigermassen und (so zu sagen) vorsichtshalber, aufzwingen zu lassen. Schon strebt er Ihm zu. Ja, seine Seele eilt Ihm entgegen mit dem vollen Bewußtsein, daß in Ihm die Befriedigung von alle dem, was sie bedarf, und die Genesung aller ihrer Wunden zu finden ist. Und bei der Erfahrung, daß Er derselbe Jesus ist, der in den Tagen seines Fleisches keinen der Sünder und Zöllner von sich stieß, der für Alle das Wort Seiner Liebe, den Athem Seines Lebens, das Blut Seines Opfers gab, wiederholt er zur Ehre seines Heilandes und zu seiner eigenen unaussprechlichen Seligkeit mit tiefgefühltem Danke das tröstende Wort: Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit.

Diese Freude würde aber nur von kurzer Dauer und nicht wirklich standhaltend sein, wenn die Erkenntniß Jesu Christi, als des Heilandes nicht verbunden wäre mit einer großen innerlichen Veränderung, wodurch der Mensch sich bedingungslos und willig dem Unwandelbaren unterwirft.

Ja, dem Unwandelbaren. Auch Sein Wille ist heute derselbe wie gestern, derselbe wie vor 18 Jahrhunderten: Gerechtigkeit, Reinheit, Barmherzigkeit, himmlische Gesinnung, eine entschiedene Wahl zwischen dem Dienste Gottes und dem Dienste der Welt, Selbstverleugnung und dann willige Aufnahme des Kreuzes um Seinetwillen.

Noch verlangt dieser Wille Liebe und Heiligkeit im ausgebehnlichsten und bestimmtesten Sinne; noch fordert er Gehorsam in allen Geboten, Geduld in jeder Führung, Nachahmung des gegebenen Beispiels.

Und gegen diesen Willen widerstreben menschliche Herzen, widerstrebt das Herz jedes Menschen noch jetzt eben so gewiß als vor 18 Jahrhunderten, in den Tagen, wo Jesus den ganzen Tag zu einem ungehorsamen Volk seine Hände ausreckte, wo er dieses Wort aussprach: „Ihr wollet nicht zu mir kommen, daß ihr das Leben haben möget.“

Fürwahr, wo sich das Herz mit diesem Willen vereinigt hat, bedingungslos und willig, wo es sich in diesem Willen und in dessen Unveränderlichkeit freuen kann, wo es auch bei dem Gedanken an diesen göttlichen Willen jauchzen kann: „Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit!“ — da muß noch mehr sein als jene Selbsterkenntniß, die eine unveränderliche Liebe bedarf und sich daran erfreut; da muß, in Folge der unwandelbaren Heiligkeit, eine Aenderung des Unheiligen stattgefunden haben; da muß die unwandelbare Wahrheit des Wortes erfahren sein: „Wahrlich, wahrlich, ich sage dir: es sei denn, daß Jemand von Neuem geboren werde, kann er das Reich Gottes nicht sehen.“ Ja, da muß man ihr zugestimmt, sie durchlebt und innerlich erfaßt haben; da muß in Wahrheit bei dem erquickenden Lichte und der belebenden Wärme einer göttlichen Liebe im toten Herzen ein neues Leben erwacht, und in dem Menschen, der in Sünden empfangen und geboren ist und dessen Neigungen alle sündig sind, ein neuer, ein anderer Mensch aufgestanden sein, der an die Stelle des alten trat, um den unwandelbaren Retter mit unwandelbarer Ergebung zu lieben und Ihm zu gehorchen, und so auch, wie Moses, Seine Schmach für größern Reichthum zu halten, denn die Schätze Aegyptens.

Heil uns, Geliebte, wenn, was auch gestern noch gewesen sein möge, unser heutiger Zustand so ist! Wenn wir uns deswegen an einem unwandelbaren Heiland freuen, weil wir es inne werden, daß wir bei keinem Anderen als bei Diesem Befriedigung für unser Herzensbedürfniß finden können, und weil es bei Dir und mir zu der Umwandlung gekommen ist, durch welche allein wir von den Geboten des Unwandelbaren sagen können: „sie sind nicht schwer!“ Heil uns, wenn wir es demüthig und dankbar erkennen, daß wir gerade solch einer Liebe bedurften, die sich niederbeugte zu dem Verlorenen, die sich für Todes-schuldige bis in den Tod erniedrigte, wir eben so gut als jene Sünder und Zöllner vor 1800 Jahren, und daß wir bei ihr allein Trost finden konnten für unser Herz, wenn es, von Sünde überzeugt, das gerechte Urtheil Gottes befürchtend, und sich sein eigenes Unvermögen eingestehend, einstimmt in Pauli Seufzer: „Ich elender Mensch! wer wird mich erlösen von dem Leibe dieses Todes?“ — wo es aber doch bei dem sich Besinnen auf Jesu Liebe zu dem freudigen Ausruf kam: „Ich danke Gott durch Jesum Christum, meinem Herrn!“ Heil uns, wenn wir in der Geschichte unseres inneren Lebens ein Gestern kennen, wovon das Heute

nicht ist die Fortsetzung oder die Entwicklung, sondern vielmehr der Gegensatz; ein Gestern, womit wir gebrochen haben, weil die Liebe Christi es durchbrach, als Er ein neues Leben, ein Leben voll von Liebe und Dank zu Ihm, entkeimen ließ; ein Leben, wovon wir jetzt zeugen: „Ich lebe, aber nicht mehr ich, sondern Christus lebt in mir.“ (Schluß folgt.)

Ein Glaubenswerk in Bulgarien.

Anna D. Mumford (aus deren Erlebnissen wir das Folgende nach einem Bericht der Frau Afa Mahan mittheilen) ist die Tochter eines Engländers aus der Familie des Grafen von Dartmouth. Ihr Vater, welcher durch die Schuld Anderer sein Vermögen verloren hatte, wanderte aus nach den Vereinigten Staaten von Amerika, und dort, in der Nähe von Rochester (im Staat New-York), wurde Anna geboren. Als sie 7 Jahr alt war, starb ihre Mutter, und da der Vater sich in dürftigen Umständen befand, so wurde die Kleine von einem edelmüthigen Ehepaare Namens Crampton an Kindes statt angenommen und erhielt eine gute christliche Erziehung. Im dreizehnten Jahre gab sie sich von Herzen ihrem Herrn und Heilande zu eigen, als seine Jüngerin. Sie hatte ein stilles, in sich gefehrtes Wesen, zeichnete sich aber durch Gewissenhaftigkeit, Pflichttreue und Fleiß im Lernen so aus, daß man schon damals große Hoffnungen hegte in Bezug auf ihre künftige Brauchbarkeit. Bald nach ihrer Bekehrung zogen ihre Adoptiv-Eltern nach dem Staate Michigan, und dort blieb sie, bis sie erwachsen war. Später machte sie einen Besuch bei ihrem Vater, der sich in Pennsylvanien aufhielt, und nahm dort die Stelle einer Lehrerin an, bis zu ihrer Heirath mit dem Obersten Mumford, im Jahre 1858.

Drei Jahre später brach der amerikanische Empörungskrieg aus; Oberst Mumford wurde bei Bull-Run schwer verwundet und ins Hospital gebracht. Hier, während der langen, ermüdenden Tage und Nächte, wo er auf seinem Schmerzenslager von der zärtlich liebenden Gattin mit größter Sorgfalt gepflegt wurde, erhielt diese ihre erste Uebung in Behandlung der Kranken und Verwundeten, was ihr später so trefflich zu statten kam. Als ihr Gemahl wieder anfangen sich zu erholen, war die heldenmüthige Frau im Stande, so oft sie sein Krankenbett verlassen konnte, sich den übrigen Leidenden des Hospitals zu widmen, so daß sie bald von allen als ein barmherziger Engel begrüßt und verehrt wurde. Sobald Oberst Mumford das Hospital verlassen konnte, brachte sie ihn in die Heimath zurück, und pflegte ihn dort, bis er im Stande war, seinen Posten in der Armee wieder anzutreten.

Im Jahre 1864 wurde ihnen ein Söhnchen geboren; aber zwei Monate später fiel Oberst Mumford in einem Gefecht bei Petersburg in Virginien, durch einen Scharfschützen tödtlich verwundet. Die Leiche wurde zur Beerdigung nach Pennsylvanien gebracht, und fast im selben Augenblicke, als sie im Wohnhause eintraf, starb auch der kleine Knabe in den Armen seiner Mutter. Die

Scene, die nun folgte, läßt sich nicht beschreiben. Die junge Frau hatte mit Einem Schläge Mann und Kind verloren und würde ihrem Schmerz erliegen sein, wenn nicht der Herr sie aufrecht erhalten hätte. Lange Zeit hindurch wünschte sie sich nur den Tod, um ihrem großen Kummer zu entgehen. Aber der Herr gewährte diesen Wunsch nicht, sondern bereitete sie im Stillen sich zu für die künftige Arbeit in seinem Weinberge.

Nach Verlauf von etwa zwei Jahren, während welcher sie verschiedene Studien betrieb, kam sie nach Michigan, um Frau Crampton, ihre Pflegemutter, zu besuchen, deren Mann mittlerweile gestorben war. Hier lernten wir sie kennen und luden sie in unsre Wohnung ein, wo sie zwei Monate zubrachte und uns so lieb wurde wie eine eigne Tochter. Obgleich sie seit Jahren den Herrn gekannt hatte, so schien es doch, als hätten die Leiden, die Er ihr geschickt, noch verfehlt, ihr den rechten Segen zu bringen. Sie fühlte wohl, daß Gott sie zur Arbeit in seinen Weinberg berufe, hielt aber noch an dem Gedanken fest, daß Er hart mit ihr verfahren, indem Er sie ihrer Geliebten beraubt habe. Dies Gefühl schien ein unübersteigliches Hinderniß zu bilden in der weiteren Entwicklung ihres inneren Lebens, besonders in Bezug auf die Erlangung der vollen Freiheit der Kinder Gottes, wonach sie sich sehnte, indem sie sich in Gedanken schon viel damit beschäftigte. Endlich strebte sie aber mit ganzem Ernst dahin, ihren innern Zustand klar zu erkennen, also zu wissen, was der Wille Gottes an ihr sei und so den vollen Segen zu erlangen, den Er ihr zugebacht habe. Nach kurzem Kampfe ergab sie sich dann völlig diesem Willen Gottes, und es folgte darauf eine „Taufe mit dem heiligen Geiste“, bei der sie mehr empfing als sie je geahnt oder erbeten hatte. Nie haben wir in Jemanden eine größere Veränderung wahrgenommen. In Bezug auf ihre frühern schweren Verluste zeigte sie nun eine sanfte und völlige Ergebung. Ihr Herz war voll Freude im Herrn und einzig bewegt von der Frage: „Was kann ich thun im Dienste und zur Ehre meines Erlösers?“

Um sich noch vollständiger vorzubereiten für irgend eine Thätigkeit, zu der sie berufen werden möchte, trat sie in die sogenannte „Oberlin-Anstalt“ ein, wo sie 1871 ihr Diplom erhielt. Während ihres Aufenthalts dort wurde ihr ein noch größeres Maas der Geistesstaufe zu Theil, und „ihr Licht leuchtete“ so hell vor den Jünglingen der Anstalt und vor der ganzen Gemeinde, daß man sie der amerikanischen Gesellschaft für ausländische Missionen aufs angelegentlichste empfahl als Missionarin. Sie wurde in Folge davon angenommen und nach Bulgarien geschickt, wo sie 5 Jahre lang mit großem Erfolg arbeitete. Zur Zeit einer Erweckung in ihrer Schule zu Samakow z. B. wurden alle ihre Jünglinge, wie man hoffte, zum Herrn bekehrt.

Um ihre erschöpfte Kraft ein wenig wieder anzufrischen, kehrte sie darauf zu einer achtmonatlichen Ausspannung nach Amerika zurück. Aber das Bild der leidenden Frauen und Mädchen von Bulgarien kam ihr während der Zeit keinen Augenblick aus dem Sinn. Das dringende Bedürfniß derselben nach

Der Säemann.

Eine Wochenschrift

für

Mission in der Heimath und häusliche Erbauung.

Der Säemann sät das Wort.
Marc. 4, 14.
Der Acker ist die Welt.
Matth. 13, 38.

Die Ernte ist groß, aber wenige sind der Arbeiter.
Darum bittet den Herrn der Ernte, daß er Arbeiter
in seine Ernte sende!
Matth. 9, 37. 38.

Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit.

(Schluß.)

Aber lieben wir etwa uns selbst noch immer so verkehrt, so sehr zu unserm Schaden, daß wir zu unsrer Seligkeit eine andere Liebe, als die Seine, wünschen, und diese, da sie unsre Eigenliebe kränkt, abweisen? Sind wir noch die unveränderten und auch für den Augenblick unveränderlichen Sünder, die, um den Sünder-Heiland zu lieben und Ihm zu folgen, wünschten, daß Er sich mehr oder weniger als ein Sünden-Diener (Gal. 2, 17) stellte, sich veränderte in einen Herrn, der, nachdem er uns unser Leben lang mit einer unwandelbaren Liebe sein Evangelium hat predigen lassen, sich endlich entschließen würde, uns mit unserem verdorbenen Herzen zu retten, und uns selig zu machen, ohne uns zu heiligen? Ach, wenn Du bis jetzt noch ein Solcher gewesen wärest, daß dann doch jetzt, — die Zeit drängt, — eine Aenderung stattfinden möchte! Noch kann sie stattfinden. Noch heißt es heute. Noch spricht die unwandelbare Liebe, — wir können sie noch hören, noch ihr antworten und uns ihr übergeben und anheimstellen.

Wehe uns, wenn das Heute der Gnade vorbei ist! Wehe uns, wenn die kalte Hand des Todes das harte Siegel der Unveränderlichkeit auf unser Herz drückt. Was würde es sein, wenn am Tage des Gerichts das unveränderliche Urtheil des unwandelbar Heiligen uns in die Ohren schallen müßte? Wenn aus der Ferne ein Lied uns entgegenhallte, zur Ehre des Retters ihrer Seelen angestimmt durch die Neugeborenen unter den Menschen von allen Zeiten und Jahrhunderten: „Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit!“ — und wir es nicht mitsingen könnten, sondern in unsern Herzen sagen müßten: „Wir glauben es auch und — zittern.“ . . .

Wenn es aber anders ist und anders sein soll, wenn wir mit einem Herzen, das Ihn nicht anders wünscht, und worin es um Seinetwillen ganz anders geworden ist, uns freuen in dem schönen und trostvollen Worte: „Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit,“ welche Früchte soll dann diese Freude hervorbringen? Kann etwas, das Wurzel hat, ohne Frucht bleiben?

Zwei Worte drücken hier Alles aus; sie sind „Vertrauen“ und „Treue“. Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit, hat heute und morgen und unser ganzes Leben lang ein Recht auf dasselbe Maß des nämlichen Vertrauens, das gestern in Ihn gestellt, und das — nicht wahr? — niemals durch Ihn zu Schanden gemacht wurde; auf dasselbe Vertrauen, welches wir auf Ihn stellten da, wo Er uns rief aus der Tiefe unseres Glends, unserer Trauer, unserer Gewissensbisse, da, wo es uns klar wurde, daß Er sich über uns erbarmte als über verlorne Schafe, da, wo uns die Fülle Seiner Liebe, Seiner Gnade entgegenstrahlte, die Gewißheit unsrer Erlösung und ewigen Seligkeit durch Ihn uns im Glauben klar und zur Kraft unseres Lebens wurde.

Wenn Jesus Christus der Unwandelbare ist, so hat Er Recht auf dasselbe Vertrauen unsrerseits wie es durch Andere auf Ihn gestellt wurde, durch alle die Streiter und Dulder, die Helden und Märtyrer, die in der Jugendzeit der Kirche im Vertrauen auf Ihn die Kraft gefunden haben, jedes Kreuz zu tragen, jeden Kampf zu kämpfen, jeden Tod zu sterben, und lebend oder sterbend Ihn mit freudigem Herzen zu bekennen und zu verherrlichen.

Wenn man die Evangelien, die Apostelgeschichte, das Sterben der Märtyrer, die Geschichte der Kirche Christi in ihren wichtigsten Momenten liest, den Wandel der ausgezeichnetsten Vorgänger betrachtet, die zu verschiedenen Zeiten Gottes Wort verkündet haben, so sind wir geneigt, den starken Glauben, durch welchen sie ihren Heiland verherrlicht haben, — ich weiß nicht welchem Einfluß der Zeiten oder einer besonderen Auszeichnung der Personen zuzuschreiben. „Es waren eben,“ so sagt man, „andere Zeiten als die unsrigen, andere Menschen als wir,“ — und man vergißt, daß nicht darin das Geheimniß des starken Glaubens liegt, sondern darin, daß Jesus Christus gestern und heute derselbe ist und auch in Ewigkeit.

Daß wir dies künftighin nicht vergessen möchten! Es nicht vergessen, daß Seine Gnade zu allen Zeiten dieselbe ist und zu allen Zeiten die Fülle hat, daß Seine Kraft in allen Schwachen mächtig sein kann, — es nicht vergessen, daß ebenso wie an einem jeglichen seiner Kinder in früheren Zeiten, Er auch an uns um eine Liebe, die für uns das Kreuz getragen und die Schande verachtet hat, das vollkommene, unwandelbare, feste Vertrauen unserer Herzen verdient hat.

O, daß wir es uns doch nicht so leicht verzeihen möchten, wenn wir durch Andere im Vertrauen auf den Unwandelbaren übertroffen werden!

Daß wir es doch fühlten, wie sehr das Mißtrauen, ja, wie sehr schon der Kleinglaube unserer so reichlich gesegneten Herzen Ihn beleidigen und betrüben muß!

Laßt uns wachen gegen alles Selbstvertrauen, gegen alles Ruhen auf dem, was wandelbar ist, was verschwindet und früher oder später durch Ihn weggenommen wird! Die Halbheit des Herzens benimmt die Freimüthigkeit, jenes „Vertrauen, welches eine große Belohnung hat“, und welches, wie es die Ruhe unserer Seelen ist, so auch vor Allem die Ehre unsres Retters vergrößert. Mit Vertrauen auf den Herrn muß aber auch Treue zum Herrn verbunden sein. Sie ist der nothwendige Beweis des Vertrauens, und dieser Beweis wird um so nachhaltender sein, je fester das Vertrauen ist.

Treue um Treue! Wenn wir es nicht nur wissen, sondern auch in unsern Herzen erfahren haben, daß Jesus Christus der unwandelbar Treue ist, — wenn wir dieses erfahren haben auf den mancherlei Wegen, worauf und wodurch Er uns geführt hat, unter wiederholtem Straucheln, Ermatten, Untreue und bleibender Schwäche unsrerseits, wenn wir überzeugt sind, daß, möge sich verändern was da wolle, und obgleich wir selbst schwanken, Er doch unwandelbar Derselbe bleibt und für uns bleiben wird in alle Zeiten auf allen Wegen bis an und über das Grab, — wie sollte unsere Treue sich dann darthun im Gehorsam an Sein Wort und Seinen Willen, in Nachfolge Seines Beispiels, in Beständigkeit im Zeugen, in gleichmäßigem Dienstleifer, in williger Selbstverleugnung, im brennenden Eifern für Seine Ehre, Seine Wahrheit und Sein Reich, gegenüber aller Mannigfaltigkeit von fremden Lehren, unter den Versuchungen einer Ihn verkennenden Welt, trotz alles Aberglaubens und Unglaubens, die gegenseitig sich die Herrschaft bestreiten, und trotz jenes Geistes des Abfalls, welcher das charakteristische Gepräge ist unserer auf traurige Weise von unverschämtem Materialismus beeinflussten Zeit. Wie geduldig sollten wir sein unter dem Kreuze, welches Er, der Getreue, uns auflegt! Jesus Christus gestern und heute, und derselbe auch in Ewigkeit! Er will, daß durch alle Jahrhunderte hindurch Seine Jünger von Einem Geiste befeelt seien, daß dieselbe Kraft, derselbe Muth, dieselbe Geduld, dasselbe Leben, in Einem Worte, sich in Allen offenbare.

Hat die Macht Seiner Liebe da, wo Du der Welt und der Eitelkeit dieneest, (wie Deine fleischliche Gesinnung „Feindschaft war wider Gott“) Dich umgewandelt zu Seinem Jünger, Dich von einem verlorenen Sohn, wie Du warest, zu einem geliebten und liebhabenden Kinde Gottes gemacht, — so will Er jetzt, daß Du derselbe bleibest. . . „Derselbe?“ — Nein! Es ist allein die Eigenschaft des Vollkommenen, Derselbe zu sein. Aber Deine Aufgabe ist es, kraft eines unwandelbaren Princip und einer Wahl, die Niemand gereut, stets in Verwirklichung von dem, was dieses Princip und diese Wahl in sich begreift, zuzunehmen. Auf dem Wege dieser Entwicklung, — der Vollkommenheit entgegen — segnet Jesus Christus, indem Er Gnade um Gnade verleiht. Die Zeiten erfüllen ihren Lauf, — auch die Deinige

ist bald zu Ende. Das Heute wird gestern; das letzte Heute mündet in die Ewigkeit; und Derjenige, der mit Dir war und ist, wird kommen, um, als Derjelbe in Ewigkeit, alle Thaten Seiner unwandelbaren Liebe zu krönen und bis auf's Letzte wahr zu machen. — Amen.

(Nach dem Holländischen des Prof. Nic. Veets.)

Ein Glaubenswerk in Bulgarien.

(Fortsetzung.)

2. Bericht von Frau Mumsford über ihren Aufenthalt in Bulgarien vom Juli 1877 bis Juli 1879.

Da wir von Gott berufen und verordnet waren zur Missionsarbeit in der Türkei und 5 Jahre dort zugebracht hatten, kehrten wir nach achtmontlichem Aufenthalt in Amerika aufs Neue ans Werk zurück, in der Hoffnung, daß Er uns die Mittel schenken würde, dasselbe fortzusetzen. — Bei unserer Ankunft in Philippopol, um Mitte Juni 1877, fanden wir die gemischte Bevölkerung von Bulgaren, Griechen, Türken und Juden in einem Zustande großer Aufregung. Die Türken fürchteten einen Aufstand der Bulgaren, sobald die Russen, von deren schnellem Vorrücken täglich berichtet wurde, nahe genug sein würden, um sie zu ermuthigen. Hunderte von Bulgaren, die man wegen aufrührerischer Neigungen in Verdacht hatte, wurden ins Gefängniß geworfen. Ein paar Auszüge aus unserm Tagebuch werden die Erlebnisse jener Tage anschaulicher machen, als wir sie beschreiben könnten.

Den 18. Juli 1877: Man berichtet, daß die Russen die Eisenbahn bei Jent-Zagra abgeschnitten haben. Es herrscht große Unruhe in der Stadt. Die Waarenlager und Kaufläden sind geschlossen; die türkischen Bewohner versuchen zu fliehen und drohen, die Stadt in Brand zu stecken, ehe sie dieselbe verlassen. Bei unserer Morgenandacht wurde uns Jer. 1, V. 11—19 gegeben; wir haben nichts zu fürchten, wenn Gott mit uns ist.

Den 25. Juli: Der Stadtrath hat bekannt gemacht, daß die Stadt niedergebrannt werden solle, um nicht den Russen in die Hände zu fallen; — viele Leute sind beschäftigt, ihren Hausrath in Sicherheit zu bringen.

Den 27. Juli: Heute hörten wir, daß Eski-Zagra, eine Stadt von 25000 Einwohnern, zerstört sei. Neun Bulgaren sind diesen Morgen in unserer Straße gehängt worden, und man sagt, daß zahlreiche Christen-Dörfer im ganzen Lande in Brand gesteckt, und die Bewohner ermordet worden seien.

Den 31. Juli: Die Eisenbahnzüge gehen noch Einmal täglich, und die Briefpost kommt wöchentlich Einmal; aber beides wird bald aufhören. Wir haben nur noch 10 M. im Besitz, und wüßten keinen Menschen, an den wir uns um Hilfe wenden könnten. Unser Vertrauen aber steht auf Gott. — Das Blutbad von Eski-Zagra wird bestätigt durch Tausende verwundeter Frauen und Kinder, welche täglich in unsere Stadt hineinströmen; man sagt,

daß schon ungefähr 8000 auf diese Weise angetommen sind. Die Regierung trifft keinerlei Vorkehrungen zu ihrer Aufnahme; aber die verschiedenen Consuln haben die Sache in die Hand genommen, mit dem Gelde, das für Wohlthätigkeits-Zwecke bestimmt ist, aber längst nicht ausreicht.

Den 1. August: Wir haben einen sehr gütigen Brief aus Constantinopel erhalten, mit dem Rathe, dorthin zu kommen, ehe die Eisenbahn zerstört sei und Philippopol dasselbe Schicksal habe wie Eski-Zagra. Unsere Antwort ist, daß, obgleich wir von Herzen dankbar sind für die freundliche Fürsorge, es uns doch richtiger scheine, an unserm Posten zu bleiben, so lange wir durch unser Hiersein die armen, erschreckten Flüchtlinge von Eski-Zagra trösten und ihnen Hilfe leisten können. — Die Unglücklichen! Es ist entsetzlich, wie sie leiden! Wir schreien zu Gott um Hilfe, und arbeiten aus allen Kräften Tag für Tag. Auf die Bitte des Stadt-Arzt's haben wir die Sorge für ein Lokal übernommen, wo die schlimmsten Verwundeten versammelt werden, und außerdem haben wir noch fünf oder sechs andre Orte täglich zu besuchen, um Rath und Arznei zu geben. Was wir in Amerika gelernt bei der Pflege eines verwundeten Generals im Hospital, kommt uns hier zu statten, wo so wenige wissen, wie Schußwunden und Säbelhiebe zu behandeln sind. Jetzt sehen wir es klar, wie die früher gemachten Erfahrungen als Vorbereitung dienen mußten für das Leben hier, wo alles Gelehrte seinen Platz und Nutzen findet. Wenn wir jetzt das Verbinden der Wunden beaufsichtigen, so wissen wir, ob es in richtiger Weise geschieht oder nicht. Und doch, — wie wenig verstanden wir noch die Absicht des Herrn bei dem damaligen Dienst im Hospital von Virginien vor 15 Jahren! —

Den 28. August: Fast alle Tage werden Bulgaren hingerichtet, — heute sind wieder neun gehängt worden. — Einige Hülfsmittel für die Verwundeten sind von Constantinopel gekommen, und der Herr hat uns auch Geld gesandt für unseren persönlichen Bedarf. —

Den 6. September: Die Arbeit in unsern Flüchtlings-Hospitalern ist sehr anstrengend; denn im Traum sieht man die schrecklichen Scenen des vergangenen Tages wieder vor sich und durchlebt sie zum zweiten Male. Eine Frau, der die Türken den Kopf zu spalten suchten, und deren rechte Hand sie abgehauen haben, wurde gestern Abend von einem todten Kinde entbunden. — Die Nächte werden kälter, und der Herr hat uns in Gnaden etwas warme Bedeckung gesandt für die Verwundeten, die bisher auf dem nackten Boden gelegen haben, in derselben Kleidung, worin sie verwundet worden. Ausdünstung und Ungeziefer machten den Ort fast unerträglich. In einem der Hospitäler fanden wir zwei Schwestern, sechs und neun Jahr alt, die wir suchen wollen in unser Haus aufzunehmen.

Den 1. Januar 1878: Weihnachten und Neujahr bringen keine Freudenfeste hier auf diesem Blutacker. Wir haben seit langer Zeit nichts in unser Tagebuch eingetragen; denn, wenn Abends die Dunkelheit unser Arbeit ein Ende machte, waren wir zu müde und auch zu sehr niedergedrückt

Der Säemann.

Eine Wochenschrift

für

Mission in der Heimath und häusliche Erbauung.

Der Säemann sät das Wort.
Marc. 4, 14.
Der Acker ist die Welt.
Matth. 13, 38.

Die Ernte ist groß, aber wenige sind der Arbeiter.
Darum bittet den Herrn der Ernte, daß er Arbeiter
in seine Ernte sende!
Matth. 9, 37. 38.

Das Auge des Glaubens.

„Lasset uns gen Bethlehem gehen, die Geschichte zu sehen!“ sagten die Hirten, und hernach heißt es von ihnen: „Da sie es aber gesehen hatten, breiteten sie das Wort aus.“ Ein Sehen bloß mit den Augen des Leibes war dies nicht. Denn gesehen mit den leiblichen Augen haben ja hernach Tausende den Mann, der als Kind in Bethlehem geboren ward, und haben nicht nur seine menschliche Gestalt, sondern den Widerschein seiner göttlichen Herrlichkeit in den Wundern seiner Gnade und in dem Wort seiner Wahrheit gesehen, — und sind dennoch ohne Glauben, ohne Segen an Ihm vorübergegangen. Die Hirten aber haben damals von dem Allen noch nichts mit Augen gesehen, und was sie wirklich sahen, blieb weit zurück hinter der hohen Offenbarung, die ihnen auf dem Felde geworden war. Denn dort war es der Glanz und die Klarheit des Himmels, die sie unleuchtete, und sie hörten die Botschaft des Engels von dem Heiland, der da ist „Christus, der Herr in der Stadt Davids;“ — hier sehen sie nichts von Königthum und Königsherrlichkeit, sondern — unser Evangelium merkt es ausdrücklich an — ein Kind in der Krippe, in Windeln, im Stall, also in der allerärmlichsten und dürftigsten Lage; weiter sehen sie nichts. Aber sie sehen's mit geistlichen Augen; sie sehen in der Krippe und in den Windeln eben die Zeichen, die ihnen der Engel des Herrn gestellt hat; sie erkennen daran die Wahrzeichen, die ihnen das Wort des Herrn genannt hat. An dieses Wort, nicht an die Gedanken ihres eigenen Herzens, auch nicht an den äußeren Anschein der Dinge, sondern an das Wort des Herrn halten sie sich mit einfältigem Glauben. Im Lichte dieses Wortes sehen sie die irdischen, sichtbaren Zeichen, und so gelangen sie zu der frohen, seligen Gewißheit, daß hier die Verheißung erfüllt, daß in diesem Kinde der Heiland der Welt und der König Israels geboren

Ihm stellen, erlöset und bewahrt sind, wie die Schrift es bezeugt, worauf der Geist in ihrem Herzen das Amen spricht.

Im Herrn sterben, das ist: das Gefühl einer Todesnacht, die sich auf das leibliche Auge hinabsenkt, nur so zu haben, daß dabei vor dem Auge der Seele das Licht der Ewigkeit aufgeht. Wie Jakob sagt man dann: „Herr, ich warte auf Dein Heil.“ Mit Paulus ruft man aus: „abzuscheiden und mit Christo zu sein, das ist viel besser.“ Wie Stephanus sieht das Glaubens-Auge den Himmel geöffnet, und den Sohn des Menschen zur Rechten Gottes stehend, um den Geist, der Ihm anempfohlen wird, aufzunehmen und uns im Himmel zu empfangen. Das heißt „in dem Herrn sterben“; das ist: sterben, um zu ruhen, sterben, um ewig zu leben.

Solches Sterben triumphirt über die körperlichen Schmerzen und über die Trauer der Trennung. Solches Sterben ist wünschenswerth. Und Alle würden gewiß sich darauf vorbereiten, wenn ihnen nicht zuvor noch so vieles Andere wünschenswerth erschiene. O leider! muß Vielen erst Alles entfallen: jede körperliche Gabe, Schönheit, Gesundheit, Kraft, kurz, die Fähigkeit, dieses kurze Leben zu genießen, und damit auch jede irdische Größe, Ehre, Besitz, Lust, Hoffnung, bis zu jener zähesten von Allem, der Hoffnung auf ein langes Leben; dann erst wollen sie ernster an's Sterben denken, welches doch, wenn es kein Sterben im Herrn ist, nur ein elendes Sterben sein wird. Mancher scheint wirklich, sterbend, und durch den nahenden Tod seiner letzten Stütze beraubt, auf die empfindlichste Weise von seinen letzten Illusionen und Vorspiegelungen befreit werden zu müssen, bevor er zu der Ueberzeugung kommt, daß er ohne Christus wirklich nur arm und elend ist, blind und bloß. Der Todesengel muß ihn erst gleichsam mit Häuten schlagen, damit er emporsiehe nach Dem, dessen Gnade allgenussam, aber in diesem wichtigsten Augenblicke auch unentbehrlich ist. Er bedarf es, noch mit schon halb gebrochenem Auge zu dem sicheren Bewußtsein zu kommen, daß die Welt ihn verläßt, um als ein Verlorener zu Dem Zuflucht zu nehmen, der auch dann noch ruft: „Komm her zu Mir!“ Aber mancher Sterbende ist auch dann nicht zu Ihm gekommen, und ist in seiner Sünde gestorben.

Leider! selten wol stirbt Einer in dem Herrn, wenn er erwartet hatte, daß das Sterbebette ihn dieses lehren würde. Das Sterbebett ist für den Sterbenden eine schlechte Schule. Was man früher gelernt hat, was man nun weiß, und wozu man jetzt befördert werden soll, das kann auch mit brechendem Auge und erstarrender Lippe wohl noch bezeugt werden; — selten aber geht es noch an, mit den dahinschwindenden Geistesgaben das zu fassen, was man sich lebenslänglich geübt hat, vom Herzen und von seiner Ueberzeugung nur abzuwehren. Selig Der, den sein Heiland, der ja gekommen ist, zu suchen und selig zu machen, was verloren ist, dann noch findet, auf seinem Sterbebette noch findet. Aber seliger Der, der auf seinem Sterbebette in Ihm gefunden wird. So steht es bei Dem, der weiß, was es heißt „im Herrn zu leben“, d. h. beständig zu stehen, zu handeln und zu wandeln in den Ueberzeugungen

Derer, die in dem Herrn sterben. Das Leben ist Sterben; „wir sterben alle Tage,“ sagt der Apostel. Zum Leben und zum Sterben — soll anders Beides Friede sein — brauchen wir dieselbe Kraft, dieselbe Weisheit, denselben Glauben, denselben Heiland. Ist Er unser Theil, und werden wir dann etwa einmal, ohne ein Kranken- und ohne Sterbebett, plötzlich abberufen, so werden wir nicht auf schreckliche Weise durch den Tod überrascht; vielmehr der Herr hat uns eine schöne Ueberraschung bereitet.

(Aus dem Holländischen des Professor Beets.)

Einladung des evangel. Bundes zur 1. Gebetswoche.

(2. bis 9. Januar 1881.)

Durch nachfolgendes Schreiben ladet wiederum das Comité des evangel. Bundes alle Christen auf der ganzen Erde ein, welcher Kirchenpartei sie auch angehören mögen, eingedenk des apostolischen Wortes: „wir sind Ein Leib in Christo“ (Eph. 4, 1—16; Röm. 12, 1—12), sich während der ersten Woche im neuen Jahre (2. bis 9. Januar 1881) im Gebet zu vereinigen.

Beliebte Brüder in Christo!

Wir freuen uns, Euch wiederum zu jener geheiligten Vereinigung vor dem Gnadenthron einladen zu dürfen, in der wir nicht nur unsere gemeinsamen Dankfagungen und Bitten darbringen, sondern auch jener erhabenen Einheit der Gemeine Christi Ausdruck geben, welche, wenn auch jetzt durch unsere vielfachen Schwachheiten verbunkelt, bald vor aller Welt offenbart und verklärt werden wird.

So köstlich auch solche Versammlungen uns oft schon gewesen sind, so ist es doch vielleicht nicht unnöthig, daß wir auf unserer Hut sind, damit sie nicht etwa durch ihre regelmäßige Wiederkehr und andere Umstände in irgend einer Weise zu einer bloßen Form ausarten. Selbst die große Vereinigung von Tausenden wahrer Bekenner Christi während einer Reihe von Tagen über die ganze Erde hin, hat in sich selbst noch keine Kraft, Segnungen aus der Höhe herabzuziehen. Wir wissen es ja wohl, daß nur, so weit jeder Gläubige in wirklicher geistlicher Gemeinschaft mit Christo steht, er wahrhaft und im Geiste beten kann, und daß nur in dem Maße, in welchem alle Anwesenden Seine Gegenwart im Glauben würdigen und die Gnade Seines Geistes erfahren, ihre Gebetsopfer als ein süßer Wohlgeruch zum Thron Gottes emporsteigen.

Lasset uns den Vater des Lichtes loben und preisen für die vielen Segnungen, die Er in allen Welttheilen auf die Arbeit Seiner Gemeine hat herabfließen lassen! Da aber alle durch Gnade erfochtenen Siege die elenden Zustände unserer Zeit und den Jammer der Welt nur um so völliger aufgedeckt haben und zugleich die Unmöglichkeit darlegen, denselben abzuwehren, außer durch das Evangelium von der Gnade Gottes, so werden wir uns wol

J. 31. Heft 5/5

Der Säemann.

Eine Wochenschrift

für

Mission in der Heimath und häusliche Erbauung.

Der Säemann sät das Wort.
Marc. 4, 14.
Der Acker ist die Welt.
Matth. 13, 38.

Die Ernte ist groß, aber wenige sind der Arbeiter.
Darum bittet den Herrn der Ernte, daß er Arbeiter
in seine Ernte sende!
Matth. 9, 37. 38.

Wie denkt der Glaube über schwere göttliche Führungen?

(Schluß.)

Woran kann man nun sehen, daß diese Ergebung aus lebendigem und kräftigem Glauben herfließt? So fragen wir noch zum Schluß. Denn der Apostel macht ja (wie wir schon hörten) den Glauben zum Grunde dieser seligen Gesinnung, wenn er sagt: „Durch den Glauben haben Weiber ihre Todten wieder gewonnen.“ (Hebr. 11, 35.) Dieses wird uns deutlicher werden, wenn wir folgende vier Punkte erwägen.

1. Der Glaube hilft uns, auf das Unsichtbare zu schauen. Das eben unterstützt und erquickt den Christen in dunkeln Führungen, „daß er nicht sieht auf das Sichtbare, sondern auf das Unsichtbare; denn was sichtbar ist, das ist zeitlich; was aber unsichtbar ist, das ist ewig.“ (2 Kor. 4, 8.) Gottes ewige Liebe und sicherer Bund, — Christus, als der Mittler und Bürge des Bundes, — die Weisheit, Macht und Treue des Bundesgottes und das erkaufte Erbe der Ewigkeit — das ist des Glaubens Ziel. Der Christ weiß: diese Welt ist eine Welt der Prüfung. Er erwartet und nimmt auf sich sein täglich Kreuz; aber über demselben sieht er etwas Besseres: Alles wird gut sein, wann er in den Himmel kommt; ja, er hat jetzt schon so viel Erquickung und Seligkeit des Himmels, als auf dem Wege dahin möglich ist. Darum schaut er auf das Ewige, sucht Herz und Auge auf die selige Stätte zu richten, wo sein Schatz ist; „sein Leben ist verborgen mit Christo in Gott“. So geht seine Neigung auf das, was droben ist, und dies belebt seine Geduld, wenn die Prüfung schwer und lange auf ihm liegt; es vertreibt die Bitterkeit in dem Kelche der Trübsal; es gleicht dem Holze, welches in das Wasser zu Marah geworfen wurde, um es süß und gesund zu machen. Davon lesen wir so lieblich: „Und sie

Thatkraft des Mannes. Dieselbe Thatkraft war es, die seine mährischen Brüder beseele, als sie etwa 50 Jahre nach seinem Tode (1671) die liebe Heimath verließen, um ihre Kirche aus Grab und Tod wieder heraufzuarbeiten, unter tausend Nöthen und Verfolgungen, aber stark durch den Geist aus Gott. (1721.) Dieselben Männer, welche sich in ihrer Jugend auf den Fluren Mährens tummelten, legten als müde Streiter Christi ihr Haupt zum Sterben nieder in Nord- und Süd-Amerika, in Asien und Afrika. Sie haben uns auch unsere Missionen gegründet. Das thaten sie; — was thun wir? (B. Becker im Herrnhuter Brüderboten.)

Reich in Gott.

Reich in Gott sein, ist etwas ganz Anderes als reich zu sein an Seinen Gaben, reich zu sein durch Ihn. Reich in Gott sein ist viel mehr als was irdische Gaben von Haus und Hof, Weib und Kind u. dgl. uns zubringen können; es ist reich sein durch den Besitz des Gebers selbst, so daß Er unser Gott, unser Theil, unser Eigenthum ist, und wir die Seinigen. So kann's geschehen, daß, wenn gleich Leib und Seele verschmachtet, wenn Alles und Alle uns entfallen, die Seele dennoch sich rühmen kann in einem bleibenden Gut, in einem ewigen Theil, wovon sie sich in Ihm wohl bewußt und völlig gewiß ist. Reich sein in Gott, das heißt reich sein in seiner Gnade, in seiner Liebe, in seiner Gemeinschaft, und dadurch in der ganzen Fülle der ewigen Segnungen, wovon Er ist der Mittelpunkt, die Quelle, der einzige Geber und der einzige Erhalter.

Wie wird man aber so reich in Gott? Ist der etwa in Gott reich geworden, der sich Gott gegenüber reich fühlt? — der da sagt: „Ich danke Dir, Gott, daß ich nicht bin wie andere Leute, Räuber, Ungerechte, Ehebrecher, reiche Geizhälse, oder auch wie diejenigen, die sich so niedrig stellen, als ob im Menschen nichts Gutes wäre“? Ist Der in Gott reich geworden, der in seinen eigenen Augen reich ist an allerlei Vorzügen, Tugenden, Gaben, Liebenswürdigkeiten und Ruhm vor Menschen? — Der sich vor Gott seiner Achtung bei seinen Mitmenschen rühmt, und sich nicht beunruhigt über die Verdammniß, die seine Sünden hervorrufen? — Ach, leider! solch Einer meint wohl, er sei reich und habe gar satt, und bedürfe nichts; aber er ist „elend und jämmerlich, arm, blind und bloß,“ — es ist ihm zu rathen, daß er erst noch kaufe, was ihn in Gott reich machen kann. — Der ist es vielmehr, der in sich selbst arm ist und sich auch vor Gott arm fühlt und es Ihm bekennet, — der zu Ihm gekommen ist mit der Beichte: „Heiliger Gott! ich habe nichts, das ich Dir anbieten könnte, nichts, das ich Dir zeigen könnte, was in Deinen Augen gut und göltig wäre. Mache Du mich reich durch die Vergebung meiner Sünden, durch die Erneuerung meines Herzens, durch die Gemeinschaft mit Dir, in Jesu Christo, Deinem Sohn, durch die Gewißheit, daß mir, der Dich liebet, Alles zum Besten dienen, ja, alle Dinge zum ewigen Heil mitwirken müssen.“

(Aus dem Holländischen des Professor Dr. Nic. Beets.)

Der Säemann.

Eine Wochenschrift

für

Mission in der Heimath und häusliche Erbauung.

Der Säemann sät das Wort.
Marc. 4, 14.
Der Acker ist die Welt.
Matth. 13, 38.

Die Ernte ist groß, aber wenige sind der Arbeiter.
Darum bittet den Herrn der Ernte, daß er Arbeiter
in seine Ernte sende!
Matth. 9, 37, 38.

Herbstlied.

Des Jahres schönster Schmuck entweicht,
Die Flur wird kahl, der Wald erbleicht,
Der Vöglein Lieder schweigen.
Ihr Gotteskinder, schweiget nicht,
Und laßt hinauf zum ew'gen Licht
Des Herzens Opfer steigen!

Gott läßt der Erde Frucht gedeihn,
Wir greifen zu, wir holen ein,
Wir sammeln seinen Segen.
Herr Jesu, laß uns gleichen Fleiß
An Deiner Liebe Ruhm und Preis
Mit Herzensfreude legen!

Der Weinstock gibt die süße Kost,
Aus voller Kelter fließt der Most,
Die Herzen zu erfreuen.
Du rechter Weinstock, höchstes Gut,
Laß Deine Reben durch Dein Blut
Sich freudiglich erneuen!

Was Gottes Hand für uns gemacht,
Das ist nun alles heimgebracht,
Hat Dach und Raum gefunden.
So sammle dir zur Gnadenzeit,
O Seele, was dein Herr dir beut
Für deine Kreuzesstunden!

Denn, wie die Felder öde stehn,
Die Nebel kalt vorüberwehn
Und Reif entfärbt die Matten,
So endet alle Lust der Welt,
Des Lebens Glanz und Kraft zerfällt,
Schnell wachsen seine Schatten.

Es braust der Sturm, der Wald erkracht,
Der Wand'rer eilt, um noch vor Nacht
Zu flüchten aus den Wettern.
O, Jesu, sei uns Dach und Thurm,
Wenn nun des Lebens rauher Sturm
Uns will zu Boden schmettern!

Es fällt der höchsten Bäume Laub
Und mischt sich wieder mit dem Staub,
Von dannen es gekommen.
Ach, Mensch, sei noch so froh und werth,
Du mußt hinunter in die Erd',
Davon Du bist genommen!

Doch, wie der Landmann seine Saat
Ausstreueth, eh' der Winter naht,
Um künftig Frucht zu sehen:
So, treuer Vater, deckest Du,
Auch unsern Leib mit Erde zu,
Daß er soll auferstehen.

Indeß, wie über Land und Meer
Der Störche Zug, der Schwalben Heer
Der Sonn' entgegenstreben:
So laß zu Dir die Seele flieh'n,
Zu Deinem Paradiese zieh'n,
An Deiner Sonne leben!

(Victor von Strauß.)

Die große Entscheidungswahl.

Da trat Elia zu allem Volk und sprach: „Wie lange hinket ihr auf beide Seiten? Ist der Herr Gott, so wandelt Ihm nach; ist es aber Baal, so wandelt ihm nach!“ Und das Volk antwortete ihm nicht ein Wort. (1 Kön. 18, 21.)

Wer kennt nicht den Ahab, jenen König Israels, der durch seine Gottlosigkeit so traurig vor allen andern berühmt geworden? Wem graut es nicht bei dem Namen von Ahab's Gemahlin, der grundverdorbenen Isebel, die ja nicht darum allein noch verwerflicher war als ihr Gemahl, weil sie in ihrem Sidonischen Vaterlande eine Erziehung gehabt hatte, die nur mit der gräulichsten Abgötterei vereint sein konnte. Ach! wie schwer mußten König und Volk diese von Gott verbotene Heirath büßen! Bald diente der König dem Abgott der Königin und beugte sich vor dem scheußlichen Baal der Sidonier; ja, er baute ihm einen Tempel für seinen vollstigen Kultus mitten in seiner Residenz, errichtete ihm einen öffentlichen Altar und machte einen Greuel-Hain dabei, so daß Ahab „mehr that, den Herrn, den Gott Israels, zu erzürnen, denn alle Könige Israels, die vor ihm gewesen waren“. (1 Kön. 16, 32.) Und das unglückselige Volk war nur zu sehr geneigt, den Fußstapfen seines Königs zu folgen. Es war deswegen, daß Elia, der Thisbiter, aus den Bürgern Gileads zu Ahab geschickt wurde, ihm anzujagen: „So wahr der Herr, der Gott Israels, lebet, vor dem ich stehe: es soll diese Jahre weder Thau noch Regen kommen, ich sage es denn.“ Es war deswegen, daß der Fluch des Gesezes, die Folge des Abfalls von Gott, während dreier Jahre und sechs Monate auf Israel lasten mußte: „Dein Himmel, der über deinem Haupt ist, wird ehern sein, und die Erde unter dir eisern.“ (5 Mos. 28, 23.)

Die Strafe ist getragen und währet noch; aber sie hat weder den König vom Dienste Baals abgezogen, noch sein Volk zum Dienste Jehova's geführt. Allerdings gibt es hie und da Einige — und deren sind mehr an der Zahl, als wie Elia solches ahnet —, die sich niemals vor dem Abgott gebeugt haben; aber von der Menge des Volkes kann mit Wahrheit gesagt werden, daß sie Gottes Bund verlassen hat. Vielleicht hatten nur Wenige öffentlich Jehovah abgeschworen, und suchte bei weitem die Mehrzahl, den Dienst des Abgottes, der dem Fleische zusagte, mit dem des wahren Gottes, der dem Gewissen unentbehrlich war, zu vereinen. So scheint der allgemeine Zustand beschaffen gewesen zu sein in dem Augenblick, worin der Prophet des Herrn

den König und das Volk, so wie auch die Propheten Baals, zusammengerufen hat auf dem Berge Karmel, und er seine Stimme erhebt gegen die abgefallenen Kinder jener Väter, die einst in Sichem so bestimmt erklärt hatten: „Das sei ferne von uns, daß wir den Herrn verlassen und andern Göttern dienen!“ Da sprach Elia des Herrn Wort aus: „Wie lange hinket ihr auf beide Seiten?*) Ist der Herr Gott, so wandelt Ihm nach! Ist es aber Baal, so wandelt ihm nach!“ Und dieses Wort wurde von Israel nicht anders als durch das Stillschweigen der inneren Verlegenheit beantwortet.

Nun, dieses Wort des Propheten Elia, so manchmal seitdem wiederholt, würde es nicht auch noch in unsern Tagen seine Anwendung finden? Uns steht allerdings nicht die Wahl bevor zwischen dem Baal der Sidonier und dem lebendigen Gott; — der große Abgott aber, den wir „Welt“ nennen, und dem überall gebient wird, wo sinnlicher Genuß, vergänglich Gut und eitle Ehre die Seelen verführen, streitet um die Herrschaft. Wir brauchen nicht zu untersuchen, ob dieser Abgott in unsren Tagen mehr Tempel, mehr Priester, mehr Nachfolger hat und einen größeren und mehr auffallenden Einfluß ausübt als in vorigen Zeiten; aber so viel steht fest, daß, wenn auch in unsrer Zeit gewiß viele Tausende da sind (und gewiß mehr, als irgend ein Prophet vermuthet), die sich nicht gebeugt haben vor dem Baal, es doch keine Seele gibt, die seiner Verführung nicht ausgefetzt ist, und daß die Zahl Derer außerordentlich groß ist, deren Leben nichts anders ist als ein anhaltender Versuch, wie bei Israel in den Tagen Ahabs, den Dienst dieses Abgotts mit dem des wahren Gottes zu vereinigen.

„Wie lange hinket ihr auf beide Seiten?“ Ach, ohne Zweifel, bejammernswerth groß ist die Zahl Derer, auf welche mitten in einer christlich sich nennenden Gesellschaft dieses Wort seine Anwendung findet. Und dies ist kein Wunder. Dem wahren Gott in Wahrheit zu folgen, besagt gar viel. Es ist nicht genug, daß wir Ihn als den wahren Gott erkennen, sondern es muß ein persönliches Verhältniß dasein, so daß Er unser Gott ist, und wir uns als Sein Eigenthum ansehen. Dieses geschieht nicht anders als durch eine bewusste, begründete und entschiedene Wahl unseres Herzens: durch die freie That unseres, durch Seine Liebe gewonnenen, Willens.

Zu dieser Wahl, dieser Geistesthat, kommt man nicht leicht. Sie setzt voraus Selbsterkenntniß, und man findet Verblendung; statt Selbstverurtheilung herrscht in der gefallenen Natur Hochmuth; statt Selbstverleugnung Selbstsucht. Vieles, was bis jetzt die Lust und das Leben des Herzens war, soll verabscheut, abgebrochen und verworfen werden; — falsche Scham, lange Gewohnheit und alle die Neigungen der sündlichen Natur streben dem entgegen. Es wird

*) Eigentlich: „wie lange (seid ihr) Hinkende auf die beiden Seiten zu?“ d. h. wie lange soll dies Schwanken von einer zur andern Partei noch fort dauern? Erstet doch einmal eine Entscheidung! Nur so ist das Hebräische zu verstehen, von dem unsicheren Schwanken und Wanken zwischen den zwei durchaus unverständlichen Gegenätzen (Theilen, Parteien), nicht als ob von den beiden Seiten des menschlichen Körpers die Rede wäre.

die Wahl, die That sein eines durch Gottes Liebe bereits gewonnenen Herzens; aber die Liebe zur Welt und Dem, was in der Welt ist, streitet noch mit Gott um das Herz, welches allen Grund hat, sich wegen Seiner Heiligkeit zu fürchten.

Das menschliche Herz gehört von Natur der Welt an; ihr dient, ihr folgt es, so lange es nicht bestimmt und entschieden das bessere Theil gewählt und sich entschlossen hat, Gott zu folgen und Ihm anzugehören. Aber wie folgt es der Welt? auf welche Weise? Ist es in Kraft eines Entschlusses? Auch dieses kann sogar in der Christenheit stattfinden, und es findet statt. Jedoch bin ich überzeugt, daß die Fälle selten sind, wo es unzweideutig und öffentlich heißt: „Ich und mein Haus, wir wollen der Welt dienen!“ Nein; man dient der Welt, aber man wählt sie nicht; man folgt der Welt, aber man hat sich nie dazu entschlossen. Auch zu solch einer Wahl gehört so viel! Dieser Entschluß setzt vollständige Gottlosigkeit voraus — und es gibt doch einen Gott: — einen Höhepunkt falscher Sicherheit, und es gibt doch ein Gewissen. Er schließt eine gänzliche Verwerfung des Wortes Gottes, des Evangeliums von Jesu Christo, in sich ein, und es gibt doch Eindrücke, es gibt Erinnerungen, es gibt Beispiele, es gibt eine ganze Christenheit, die alle dieses verhindern. So hinkt man; so hinken Viele; ach, leider! so hinken wol die Meisten unsrer Zeitgenossen nach zwei Seiten hin. Nicht rucklos genug, um zu dem bestimmten Entschluß zu kommen, der Welt zu dienen, und nicht gottesfürchtig und muthig genug, um sich zu entschließen, Gott sich zu ergeben, folgen sie der Welt, aber nicht ohne ein innerliches Mahnen und ein beständiges Bewußtsein davon, daß sie Gott dienen sollten. So kommen sie nicht weiter als zu einem Nicht-zugeben, daß sie der Welt dienen und in einem Compromiß (Abkommen) mit ihr leben. Und bei Vielen geht dies so weit und dauert der Zustand so lange und wird durch Vieler Wort und Beispiel so sehr befürwortet, daß sie sogar das Bewußtsein davon zu verlieren scheinen, daß ihr doppelherziges Betragen unlauter ist und daß eine entscheidende Wahl doch einmal getroffen werden muß. — Möchten doch Diejenigen, die hier ihren Zustand gezeichnet sehen, alle Diejenigen, die noch nicht zur Entscheidungswahl zwischen Gott und der Welt gekommen sind, von der Unvernunft ihres bisherigen Lebens überführt werden!

(Schluß folgt.)

Gottes Wort ist lebendig und kräftig.

Von jener Sammlung weiser und tiefsinniger Sprüche, welche in der heiligen Schrift unter dem Namen „der Prediger Salomo“ enthalten ist, heißt es am Schluß dieses Buches (Cap. 12, 11): „Diese Worte der Weisen sind Spieße und Nägel, geschrieben durch die Meister der Versammlungen, aber von Einem Hirten (d. i. dem heiligen Geiste) eingegeben.“ Ein Spieß, von starker Hand geschleudert, trifft jählings aus der Ferne, dringt scharf und tief ein und wirkt schmerzliche Wunden; ein Nagel aber, der mit festem

Der Säemann.

Eine Wochenschrift

für

Mission in der Heimath und häusliche Erbauung.

Der Säemann sät das Wort.
Marc. 4, 14.
Der Acker ist die Welt.
Matth. 13, 38.

Die Ernte ist groß, aber wenige sind der Arbeiter.
Darum bittet den Herrn der Ernte, daß er Arbeiter
in seine Ernte sende!
Matth. 9, 37, 38.

Die große Entscheidungswahl.

(Schluß.)

Gleichgültigkeit, Unentschiedenheit in ernstern Angelegenheiten ist immer eine traurige Erscheinung, und hier gilt es sogar die für ewig gültige Verfügung über Herz und Leben. Zu gleicher Zeit zwei Herren dienen, zwei einander ganz entgegengesetzte Ziele erreichen, zwei ganz verschiedene Wege betreten zu wollen, das ist auf jedem Gebiete eine Thorheit. Wo nun, so frage ich, sind die Gegensätze schroffer als wo es gilt: Gott — und die Welt, Fleischeslust und den Frieden der Seele, den breiten und den schmalen Weg? Wir rufen ihnen zu: Wenn der Herr, der Gott des alten und des neuen Bundes, wenn der Gott und Vater unseres Herrn Jesu Christi, wenn der Gott Deines Bekenntnisses und Deiner Anbetung Gott ist, d. h. wenn Er Dein Schöpfer ist, Dein Heiland sein will und Dein Richter sein wird, und wenn Dein Verstand und Dein Gewissen dieses bejahen, so folge Ihm nach, d. h. folge der Stimme Deines Gewissens, folge Deinem Verstande! Gib diesem Schöpfer, diesem Heilande, diesem Richter das Seine, gib Ihm Dein Herz, weihe Ihm Dein Leben, sei Sein Eigenthum! Aus Dankbarkeit zeige, daß Du Sein Eigenthum bist durch Gehorsam gegen Sein Wort! Du erkennst Sein Recht; halte es Ihm nicht vor! Du erkennst Seine Liebe; zeige das Ihm durch die Deinige! — Und wenn die Welt Gott ist, wenn Du für sie geschaffen bist, wenn sie Dich glücklich und auf die Dauer glücklich machen kann, — wenn Dein Herz Dir sagt, daß Alles, was ein sterblicher Mensch hoffen kann, bei ihr zu finden ist, daß für einen sündigen Menschen nichts zu fürchten ist, als nur allein ihre Ungunst, — wohlan! dann folge ihr nach! Sage es Dir aber dann auch frei heraus! Schäme Dich nicht! verbittere Dir den Genuß des Weltendienstes nicht durch Gewissensscrupel, die doch dann nur Vorurtheile sind!

Du zitterst, und dies freut uns; aber unsere Freude kann nicht vollkommen sein, bevor Du nicht den Verstand und den Muth hast, auch entschieden zu verwerfen, was Du nicht zu wählen wagst, und Dasjenige zu wählen, was Du nicht wagst zu verwerfen.

„Wie lange hinket Ihr auf beide Seiten?“ Hinken ist ermüdend: es ist peinlich; der Hinkende bleibt zurück und kommt zu spät. Schon so lange habet Ihr Gottesdienst und Weltdienst vereinigen wollen; Ihr seid schon so lange „gemäßigte“ Christen und „gemäßigte“ Weltbiener gewesen, und habt weder vom Gottesdienst noch vom Weltdienst reine unvermischte Freude genossen. Ihr folgtet der Welt; aber weil Ihr auch Gott folgen wolltet, nur ängstlich. Ihr waret darüber beschämt, mit erklärten Weltlingen auf demselben Pfade zu sein. Ihr habet es gethan; aber Ihr fühlte das Bedürfnis, Euren Wandel auf allerlei Weise, aus allerlei Gründen zu beschönigen und zu entschuldigen; — nicht ohne Hoffnung, einst einmal die Kraft, und noch immer eine gelegener Zeit zu finden, um mit der Welt zu brechen; — nicht ohne die Furcht (welche Ihr ohne Erfolg zu beschwichtigen suchtet), mitten aus diesem noch zu weltlichen Leben vor Euren Gott gefordert zu werden. . . . Ihr folgtet der Welt bis jetzt; aber im Kampf mit Euch selbst, im Kampf mit vielen Eurer Freunde, die sich schon entschlossen haben, Gott zu dienen; — die Erinnerungen gottseliger Eltern, die Euch in Gottesfurcht erzogen haben, — der Wandel von Kindern vielleicht, die eher wie Ihr die gute Wahl getroffen hatten, — die Bibel, der Kirchenbesuch, das Abendmahl, dem Ihr Euch nicht wollet entziehen; die ernste Predigt, die Euch wehe thut und zu der Ihr Euch dennoch angezogen fühlt, — dies Alles streitet in Euch! . . . Ach! welch eine Ermüdung und Seelenqualerei! Und wozu dies? Die Genüsse der Welt kamen und schwanden; sie gleichen der Ebbe und Fluth; sie schmeckten süß und verloren ihren Geschmack; aber diese Dual kehrte immer wieder zurück; diese Ermattung wurde stets schlimmer. Und sie ist fruchtlos; sie nützt Euch gar nichts; — es sei denn, daß sie Euch endlich zu dem Entschluß, zu der entscheidenden Wahl führe, Gott zu dienen, ganz, ungetheilt, wie Sein Wort, wie Euer Gewissen es Euch vorhält.

Denn der eiteln Hoffnung müßet Ihr den Abschied geben, daß die Gefinnung, Gott nicht ganz verworfen, und die Welt nicht ganz gewählt zu haben, Eure Missethat sühnen werde, — den Ungehorsam nämlich, daß Ihr in der That der Welt doch nicht abesagt, und Gott nicht gewählt habt. Ihr dürft Euch nicht mit der Meinung täuschen, daß das Verlangen, der hoffnungsvolle Voratz einer künftigen guten Wahl am Tage des Gerichtes durch eine „Barmherzigkeit, die sich wider das Gericht rühme“, für die gute Wahl werde angesehen werden. Das ist Gottes Barmherzigkeit, daß Er sich Euch, die Ihr durch die Verführung der Sünde Ihn nicht gekannt haben würdet, durch Sein Wort geoffenbart hat; daß Er sich, die Ihr wegen Eurer Sündenschuld keine Hoffnung haben konntet, getrübet hat durch das Evangelium Seines Sohnes; daß Er Euch, die Ihr wegen der Macht der Sünde in Euch

Ihm nicht dienen könnet, innerlich erneuern und stärken will durch die Wirkung Seines heiligen Geistes. Das ist die Barmherzigkeit Gottes, daß Er dem sündigen Menschen, der Ihn erwählt (Ihn allein und vollkommen), Sich ganz geben will, mit der ganzen Gnade, mit den Segnungen, den Bezeugungen und Verheißungen Seines Wortes, mit der Erfahrung und der ewigen Gemeinschaft Seiner Liebe. Dies ist Gottes Barmherzigkeit, daß Der, der Ihn wählt, das Leben wählt, das Leben der Seele, das ewige Leben. Wehe dem Menschen, bei dem es nicht zu dieser Wahl, wozu Gott ihn berufen hat, kommt!

In dem Vorgange auf dem Berge Karmel überzeugt Israel sich von Neuem, daß Baal kein Gott ist: aber auch ohne diese Probe wußte Israel es wohl. Und dennoch, sollte ihm gefolgt werden, so mußte er Gott sein. Im Gewissen jedes Israeliten regte sich die Frage: „Sollte Baal es würdig sein, an Jehovah's Stelle angebetet zu werden?“ Deswegen stand das Volk vor seinem Propheten mit dem Stillschweigen eines überführten, beschämten Gemüthes, als von dessen Lippen, statt scharfer Strafe, oder harter Bußreden, nichts vernommen wurde als das eine hochherzige, kühne, vernünftige Wort: „Wie lange hinket ihr auf beide Seiten? Ist der Herr Gott, so wandelt Ihm nach! Ist aber Baal Gott, so wandelt ihm nach!“ — Nein, das Volk antwortete ihm nichts. Wenn es nichts sagen wollte, sich selbst zu verurtheilen, so vermochte es auch nichts zu sagen, um sich zu rechtfertigen. Sein Stillschweigen sprach sein Urtheil aus. Innerlich ließ sich deutlich die Stimme hören: „Niemand ist Gott als der Herr! Den Herrn, Euren Gott, sollet Ihr anbeten und Ihm allein dienen!“

Und der auf beide Seiten hinkende Christ, der weltliche Christ in dieser „christlichen“ Welt weiß es auch nur zu gut, daß die Welt nicht Gott ist. Er hat Erfahrungen genug gemacht von Opfern, ihr hoffnungsvoll dargebracht, die nicht angenommen wurden, von sehnächtigen Seufzern, die ohne Antwort blieben und leer wiederkamen, so daß auch er keiner neuen Beweise bedarf. Er weiß es: die Welt vergehet mit ihrer Lust; und auch mit Allem, was sie hat und gibt, ist sie nicht im Stande, das Herz, welches ganz von ihr eingenommen ist, zu befriedigen, oder das Leben, dessen beste Kräfte (solange wie sie dauern) sie fordert, mit wahrhaftigem Glücke zu erfüllen. Und dieses sollte sie doch können, wenn man, zu einer Wahl geüthigt, ihr das Herz ganz geben soll, statt dem Gotte, der es kann. Denn auch davon ist man überzeugt, obgleich man bis jetzt durch das jämmerliche Hinken auf zwei Seiten sich nicht gegönnt hat, dieses zu erfahren. Welches menschliche Herz ist noch menschlich und hat nicht diese Ueberzeugung? Deswegen ist es möglich — ach, leider! ist es nur allzu sehr möglich —, daß es lange, daß es immer bei einem Hinken auf zwei Seiten bleibt; aber wenn es zu einer Wahl kommt, ist es nicht wahrscheinlich, ist es fast unmöglich, daß die Welt gewählt wird. Deswegen achten wir es zur Rettung unsterblicher Seelen für so sehr wichtig, daß die Unumgänglichkeit einer Wahl gefühlt werde, und

nichts scheint uns so gefährlich als eine Erziehung, eine Predigt, ein Einfluß, ein Umgang, geeignet diese Unumgänglichkeit nicht zu zeigen und sie dem Gewissen nicht nahe zu bringen. Das Hinken auf zwei Seiten würde so allgemein nicht sein und in vielen Fällen nicht so lange dauern, wenn beide Seiten, statt daß man sie blindlings vereinigt und abwechselnd ihnen folgt, jede für sich ernstlich betrachtet und ihre nothwendigen Folgen durchdacht würden. — Dieses ist es, wozu diese Zeilen den auf zwei Seiten hinkenden (wenn welche unsrer Leser solche sind) führen sollen. Dies, wovon wir christlichen Eltern, Erziehern und Führern das schwere Gewicht an's Herz legen möchten. Gott predigt deutlich genug, daß Er Gott ist, die Welt ver-räth es jämmerlich genug, daß sie es nicht ist. Darauf kommt es also an, deutlich einzusehen, daß der Welt Freundschaft Gottes Feindschaft ist, damit Mancher zu der gesegneten Ueberzeugung gelange, daß, wenn er sich nicht für gottlos genug hält, um verloren zu gehen, er dennoch nicht gottesfürchtig genug ist, um selig zu werden, und daß es kein Drittes gibt. Dann wird es mit Gottes Segen und nach dem Drange des erwachten Gewissens, dieser sittlichen Vernunft, zu dem gesegneten Entschlusse kommen: Es sei ferne von uns, daß wir den Herrn, unsern Gott, verlassen und der Welt dienen sollten. Dann steigt Gottes Geist hernieder und entzündet das Opfer des Herzens, welches durch diese Wahl dargebracht wird, und auf ganz neue Weise und in unvergleichlichem Maße wird es erfahren werden, daß der Herr Gott, und was für ein Gott der Herr ist.

(Nach dem Holländischen von Prof. Dr. N. Beets.)

Gottes Wort ist lebendig und kräftig.

(Schluß.)

Ja, das Wort Gottes ist lebendig und kräftig, und schärfer denn ein zweischneidig Schwert! Das muß wahr bleiben. Und daß dies in Amerika, wohin jener junge Mann sich begab, eben so wahr ist als in London, das soll uns die Geschichte des schwarzen Trompeters zeigen, die ich hier beifügen will.

Es war um's Jahr 1738, daß der berühmte Prediger Georg Whitefield, der Mitgründer der methodistischen Kirchengemeinschaft, zum zweiten Mal von England nach Amerika reis'te, um die dort gestifteten Gemeinden im Glauben zu stärken und dem Wort des Evangeliums neue Bahnen zu brechen. Die Gewalt seiner Predigten war so groß und der Zulauf dazu so gewaltig, daß keine Kirche geräumig genug war, um Alle zu fassen, die ihn hören wollten. Deshalb predigte er sehr häufig unter freiem Himmel, wobei sich oft mehr als zehntausend Menschen aus der Nähe und Ferne um ihn sammelten, Leute aus allen Ständen und Klassen der Gesellschaft. Dabei stand er gewöhnlich auf einer in der Eile errichteten Feldkanzel oder auch nur auf einem Tisch, und wußte dann nicht nur mit seiner gewaltigen Stimme fast die letzten

D^r Sigmond Sagg.

Vertaling in het Koninkr. sch.

van

„Een woord over Schrift
over Urnen & Byken.“

Staatelijke W. I. ~~XX~~ 1848.

Az Irás szava a gazdagokról és a szegényekről.

— Elmélkedés.¹ —

Irtá: *Beets* (olv. Bécz) *Miklós*, utrecht-i theol. prof.

Alapige: Péld. XXII. 2. A gazdag és szegény összetalálkoznak, mindkettőt pedig az Úr szerzi.

Bizonyára semmi sincs köznapibb, mint e fejtegetés fölé írt példabeszédnek első része és semmi sincs egyszerűbb, mint az az igazság, amelyre második része emlékeztet. Mégis napoként, mintegy újból és újból kapja meg figyelmünket az emberi társadalomban levő rang- és vagyonbeli nagy különbség. Kérdés azonban, vajjon ilyenkor elég mélyre hat-e gondolatunk egyfelől arra vonatkozólag, hogy „mind a kettőt az Úr szerzé“, másfelől pedig, hogy ugyancsak az Úr az, aki ezt a különbséget létrehozta és irányította. Különösen olyan korban, amelyben egyfelől nagy gazdagság, másfelől mély nyomorúság tárul fel szemeink előtt és amelyben — úgy látszik — a gazdagok és szegények találkozása mindinkább-inkább az összetűzés, a harc jellegét ölti magára: a legnagyobb érdeklünkben áll ezt az ügyet is a szentírás szempontjából szemlélni meg és megvizsgálni, mit tanít ez annak a jelenségnek a természetéről, az okáról és isteni célzatáról, amelytől olyan mondhatatlanul sok függ földi sorsunkat illetőleg, sőt amely örökké való jövőnkre nézve sincs vonatkozás és befolyás nélkül. Az ilyen vizsgálódás tanulság, intés és vigasztalás dolgában gazdagra és szegényre egyaránt gyümölcsöző lesz. És én úgy látom, hogy a bölcsek szava ebben nekünk alapul és vezérfonalul szolgálhat.

¹ *Sticktelijke Uren (Lelkiépítés órái.)* I. köt. XX. elmélkedés (1848.)

A gazdag és a szegény összetalálkoznak. Egyáltalán nem szándékunk meghatározható képeket rajzolni, amelyekhez anyagot mindenütt találni, de amelyek mégis ritkán vannak természet után festve, hanem többnyire egyik a másikról van másolva. Nem akarjuk ismétetni azt az ezerszer hallott ellentétet, hogy a gazdag fürdik a földi jólétben, míg a szegény síránkozó gyermekétől a száraz kenyérhajat is kénytelen megtagadni. Annyival kevésbé akarjuk ezt, mert az a példabeszéd amely előttünk áll, egyáltalán nem az ilyen végletek találkozására céloz. Nem a bőség és szükség éles ellentéte, amely meghatározott egyéniségeknél szemünkbe szökik, hanem az az általános jelenség, hogy az emberi társadalomban, úgy, ahogy az be van rendezkedve, *a föld javai és az élet terhei egyenlőtlenül vannak elosztva*: ez az, amire a bölcs figyelmünket rászzegezi és tüstént megjegyezzük ennek a jelenségnek a természetét illetőleg, hogy az *egyetemes és állandó*.

Az a példabeszéd, amelyet elmélkedésünk alapjául felvettünk, *Salamontól* való. A Salamon kora pedig *a régi jó időkből* való. Akkor még nem volt panasz se *munkahiányról*, se *túlnépességről*. „*Juda és Izráel fiai sokan valának, mint a tengernek fővénye, evén, iván és vigadozván*“. Salamon korában olyan nagy bőségben volt az arany, hogy az ezüstnek nem volt becsülete. „*Megbővíté a király Jeruzsálemben az ezüstöt, mint a követ*“. (I. Kir. 10. 27.) Bővében volt a munka, nemesak a haza saját fiainak, hanem még a szomszédos ország munkásainak is jutott belőle. Mégis, akkor is Jeruzsálemben sem volt minden ember egyforma gazdag. Akkor is voltak szegények. Olyanok, akiknek a sulyos és folytonos munkával kellett mindennapi kenyerüket megkeresni. Voltak szűkölködők, akik a gazdagoktól függve, csak alig-alig tengették siralmas életüket: — amint ez Salamon írásaiban ezekre a viszonyokra vonatkozó, sok bölcs és sok meghatározó szóból minduntalan kitetszik. És ezek az írásek ebben a tekintetben is nem ok és cél nélkül foglalnak helyet

az örök időkre szóló Könyvek Könyvében, amelynek mindenüvé el kell jutnia, hogy tanácsot adjon és döntő ítéletet mondjon. Hiszen Jehova maga szólott így Mózes által Izráelhez: „*nem leszen koldús nélkül a föld*“ (V. Móz. XV. 11.) és másfélezer évvel később maga az Úr Jézus mondá egy nevezetes alkalmal: „*szegények mindig lesznek veletek*“ (Máté XXVI. 11.) Bizony, bizony, ezeket a kijelentéseket soha és sehol nem hazudtolta meg a történelemnek egyetlen korszaka, a világ egyetlen országa, nem egyetlen fejedelem sem bölcs és szelíd uralkodásával, nem egyetlen nemzet sem a maga forradalmaival. Ezt csak azért hozzuk fel, hogy már itt megdöntsünk minden olyan okoskodást és rendszert, amely *a nép képzelete elé olyan társadalmi állapotot akarna állítani, amelyben a gazdagok és a szegények összetalálkozása megszűnnék, avagy olyan államszerkezetet, amely mindenkit gazdaggá, egyforma gazdaggá tenne*. Ez olyan ámitás és csalás, amire büntetésül, — ahol esetleg egy pillanatra érvényre jut, — általános és egyenletes elszegényedés következik.

Gazdag és szegény összetalálkoznak, mindkettőt pedig az Úr szerzé. Mindaketten ugyanannak az Úr Istennek a teremtményei, ami, — ha a Péladabeszédek szerzője egyszerű elmés megjegyzésnél többet akart mondani, — más szóval azt teszi: ugyanaz a gondviselő gondosság néz gazdagra és szegényre, vigyáz mindakettőjük sorsára. Istennek szerető gondossága ennél fogva összeférhet és össze is fér azzal a nagy különbséggel, amely a föld javai és az élet terhei tekintetében teremtményei között fennáll. Ez a jelenség nem von maga után semmi megkülönböztetést a teremtő és gondviselő Istenhez való viszonyunkra nézve; nem tesz *lényeges különbséget* ember és ember között.

Ez világos és mindenütt elfogadott igazság. Gondold meg hát ezt, te szegény ember! és szolgáljon ez neked bátorításodra minden nyomorúságban, amellyel meg kell küzdened, minden durva bánásmódban, amellyel találkozol;

minden megaláztatásodban, amelyet elszenvedsz. Azzal a gazdaggal, akit olyan magasan látsz magad felett s aki rád talán gőgösen, vagy közömbösen tekint a világ mindennapi találkozásaiiban; azzal az emberrel, aki neked „kemény feleleteket ad” és akihez te „esedezve beszélsz”, te ugyanazon Isten teremtése vagy. Ugyanazon Isten, aki az ő bővülködéséről gondoskodott, lát téged is nehéz munkádban, nagyszámú családotért való súlyos gondjaidban, betegségében és ellátatlan öregségében; „Ő látja a fáradságot és kedvetlenséget, hogy azt az ő kezébe tegye az ember”, bízd őrá magadat! „A szűkölködő nem felejtetik el örökké és a nyomorútlak reménykedése nem megy örökre veszendőbe”. Szükség fenyeget? Aki meghallja a hollófiak kiáltását, a te siralmadat is meg fogja érteni. Elnyomatás alatt görnyedezel? „aki nagyobb mint a nagyok, vigyáz arra is és a felséges Isten fölöttük áll nekik.” Avagy megvetőleg bánnak veled? „Kicsoda hasonlatos a mi Urunkhoz, Istenünkhöz égen és földön, aki az alázatost a porból felmagasztalja és a szűkölködőt a hamuból felemeli?”

És ti gazdagok! A ti gazdagságotok az Úr kezében van, nem a ti magatokéban! Egyetlen egy nap, egyetlen egy esemény, egy bukás, egy szikra: és a ti vagyontok, „szárnyra kél, miként a sólyom, amely az ég felé repül”. Volt egyszer egy dúsgazdag ember, aki néhány óra alatt mindenéből kifosztatott és szegény lőn, de akiről lelkiismerete minden veszteségek közepette ilyen tanúbizonyságot tett: „Nem sirtam-e azon, akinek nehéz napjai valának? Nem aggódtam-e az én szívem a szűkölködő miatt? Nem vetettem meg az én szolgálómat, vagy az én szolgálómat igaz ügyét, ha velem pereltek; mert én mit cselekedtem volna, ha az erős Isten felkelt volna az ítéletre? és mikor meglátogatott volna, mit feleltem volna neki? Nemde, nem ugyanaz teremtette-e őtet is, aki engem anyám méhében teremtett? A szegénynek kívánságát meg nem

tagadtam; az özvegynek szemét nem epesztettem; az árvákkal falomat megosztottam, ellenök kezemet fel nem húztam, pedig az ítélet az én pártomon állott. A fejedelmek személyét nem válogattam és a gazdagot a szegénynél nem becsültem feljebb, mert mindnyájan az ő kezének munkái”. Óh, hogy jó és balsorsotokban tirólatok is ilyen bizonyosságot tehessen a ti lelketeknek ismerete! Igen, legyetek olyanok, mint Jób, gondolkozatok úgy, cselekedjete akképpen, mint Jób. Legyetek mindig igazságosak a nálatok alacsonyabb sorsúak iránt; védelmezzétek a kisembereket erőszak és elnyomatás ellen; legyetek szószólói a felsőség előtt, a társadalom, a veletek egyrangúak között a szegényebb osztály érdekeinek; jutalmaztatok munkájukat értéke szerint; nyomorúságukat soha ki ne zsákmányoljátok, sőt könyörüljete meg rajtok; könnyítsétek gondjaikat, becsüljétek meg szorgalmukat, nyújtsátok feléjük segítő kezeteiket, mikor szükségük van rá; ne adjatok nekik kemény, gőgös vagy közömbös feleleteket, sőt inkább legyetek hozzájuk barátságosak. Gondoljátok meg, hogy ti is „por és hamu” vagytok, miként ők, hogy ők is „Isten nemzetségéből” valók, miként ti; hogy atyafiak hívátása az, hogy egymásnak őrizői legyenek; hogy Isten a nyomorútlak minden vér- és könnyeseppjét számon kéri minden kéztől, mely vétkezett ellenük; hogy áldással áldja meg azokat, akik nekik áldásul valának az ő nevében. Meg vagyon írva: „Tégy igazat a szegénynek és az árvának, oltalmazd az elnyomottakat és a szegénynek ügyét. El ne nyomd a szegény és szűkölködő napszámot, aki a te véreid közül való, sem aki a te jövevényeid közül való, akik a te földeden és a te portádon vannak. A napszámoknak bére meg ne háljon nálad másnap reggelig”. Jaj nektek, ha „a takaróknak bérét, akik a ti földeteket lekaszálták, megrövidítétek és ha azoknak, akik arattak, kiáltások Zebaoth Isten fülébe hat!” Meg vagyon írva: „Aki a szegényt elnyomja, megveti az ő alkotóját, de, akinek szive

megecsik a szűkölködőn, az tiszteli őt. Aki az ő fülét bedugja a szegény kiáltása elől, kiáltani fog, de nem hallgattatik meg". És ismét: „aki megkönyörül a szegényen, költsön ad az Úrnak és ő megfizet neki jó cselekedetért“.

—

A gazdag és a szegény összetalálkoznak, mindkettőt pedig az Úr szerzi. És az az Úr, aki mindkettőt szerzi, alkotta ezt a szegényt és azt a gazdagot; ő akarta, hogy az emberi társadalom — mindenik fokozatában — a gazdagság és szegénység összetalálkozása legyen. Annak az általános és állandó jelenségnek, hogy ugyanazon Isten teremtményei közt a világ javai különböző mértékben vannak szétosztva; oka Isten akaratában, Isten rendeletében van. Ez is benne foglaltatik a bölcs szavában, ez is állandó tanítása az írásnak. Az Úr teremt szegényt és gazdagot, ő aláz meg és fel is ő emel. Minő batorság hát kikelni a birtok és a sors ezen különbsége ellen, avagy azt gondolni, mintha az véletlenül, vagy a jogtalanság és rablás bizonyos emberi rendszere következtében tolakodott volna be az emberi társaságba. Nem! Bizonyára nem! Valahányszor valaki panaszkodik, hogy ő nem tartozik azok közé, akiknek számára a föld kövérsége és az élet java terem; valahányszor valamely, a maga szerény részével elégedetlen, ember zúgolódik és szavát felemeli végzete, szerencsétlensége, a körülmények összetalálkozása, a vagyon és szerencse szeszélyes volta ellen... mindannyiszor nem ezek ellen az agyrémekek ellen, hanem maga ellen az Isten ellen, az Úr tulajdon felséges személye ellen kél ki. És az, aki a távolból is megért minden gondolatot, magára veszi ezt a támadást? Nem! Bizonyára nem! Ha a gazdag „bőségesen növekvő vagyonában felfuvalkodva“ azt mondja az ő szívében: „az én erőm és az én jobb kezemnek ereje szerezte nekem ezt a vagyont“, Isten megcsúfolja azt a gőgöst, aki hálátlan voltában elfeledkezik arról, aki őt érdemtelenül ezrek fölébe emelte? Nem! Bizonyára nem! Valamint a gazdagban bűn

az, ha megveti a szegényt, akit az Úr teremtett, éppen úgy bűn a szegényben, ha irigyli, ha gyűlöli, ha az ő titkos házában átkozza azt, akinek az Úr pénzt és vagyont adott. És a legnagyobb mértékben gonoszúl és istentelenül cselekszik az a csábító, aki a becsületes szegénységgel elhiteti, hogy neki természetes joga volna ahhoz a gazdagsághoz, amelynek el-kiosztását az Úr kizárólag magának tartotta fenn. Gonoszúl és istentelenül cselekszik a becsületes szegénység csábítója, aki a maga csalárd okoskodásaival akarja megerőtleníteni Istennek eme parancsolatait: *Ne orozz! Ne kívánd a másét!* Igen, mikor még egy Asáfnak a szívét is eltölti egy pillanatra az irigység és türelmetlenség, látván, hogy az istentelenek egyre növelik vagyonukat: akkor ő is „*mintegy oktalan állat az Úr előtt*“, mindaddig, amíg komoly nála ez a kérdés: „*Mi módon tudhatná meg ezt az erős Isten? és avagy vagyon-é a magasságban értelem?* (Zsolt. LXXIII.)

—

Gazdag és szegény összetalálkoznak, mindkettőt pedig az Úr szerzi. Ő a szent és sérthetetlen király, aki a maga cselekedeteiről senkinek sem felel, ő akarta és ő létesítette a földi élet javainak és terheinek egyenlőtlen elosztását és ennélfogva az ő akaratából van mindenféle rang-, mód- és sorsbeli különbség is. De nem volt ez így kezdetől óta. A teremtés úgy volt berendezve, hogy bősége volt mindennek mindenben. Az első ember még hálás tekintettel szemlélhette ezt a bőséget és a szabadság teljes élvezetében nyújthatta ki érte kezét. De vonakodott megtanulni azt az engedelmisséget, amely által szabadsága, mely addig csak ajándék volt, erénnyé vált volna; többet kívánt a neki ajándékozott bővölködésnél. Erre hangzott a szózat: „*Orcád verítékével egyed a te kenyeredet és töviset és bogáncskórót teremjen neked a föld*“. És attól a pillanattól fogva nincs kenyér, nincs hajlék, nincs a mezítelenségnek takarója — munka nélkül. Attól a pillanattól fogva kockázatos a birtok, bizonytalan az élvezet. Attól a pillanattól fogva egyenlőtlen szorgalom, egyenlőtlen erő,

egyenlőtlen képesség mellett egyenlőtlen az áldás is. Attól a pillanattól fogva van a gazdagságnak minden kísértése, a szegénységnek minden megpróbáltatása, szegényeknek és gazdagoknak minden vétke, minden bűne.

A bűn hát az oka annak az állandó, mindkét félre sokszor olyan fájdalmas, éles ellentétnek és sajnálatos összetűzésnek, amelynek alakjában napjainkban „*gazdag és a szegény összetalálkoznak*“. A bűn az oka mindannak a szomorú látványnak, amit magunk körül szemlélünk és siratunk. A bűn az oka mindannak a nyomorúságnak, amit sem bölcs törvények, sem szelid lelkű uralkodók, sem a keresztényi szeretetnek minden erőfeszítése nem képesek megszüntetni!... A bűn, amely ha egyeseket rövid időre rablás és erőszak által gazdagokká tett is: egész seregeket, egész nemzedékeket a legmélyebb nyomorúságba döntött és fog dönteni. A bűn az oka, amely miatt a föld tövist és bogánckórót terem; a bűn, amely Istennek jóltevő kezét, amelyben mindenki számára bővölködés van, részben becsukta és őt magát bizonyos rendezésre, bizonyos beosztásra indította, amely a bűnt bünteti, fékezi; amely ellen a bűn örökös lázadásban van és amelyet mégis ő maga segít feuntartani! Ne a kort, ne a kormányokat, ne a tökéletlen emberi intézményeket vádoljátok azért, hogy nem nyitják meg újra a paradicsomot, melyet a bűn bezárt. Ne támadjátok meg a társadalmi rendet a maga különböző alakjában, hanem támadjátok a társadalom bűneit minden alakjában. Ne csodálkozzatok azon, hogy a bűn sokfélesége mellett oly sokféle a szegénység, hanem inkább csodálkozzatok Isten hosszú tűrésen, hogy még mindig annyi gazdag, hogy még mindig annyi gazdagság van. Ti gazdagok, gondolatok a ti bűneitekre és gondolatok meg, hogy ti nagyon is gazdagok vagytok arra, hogy az eddiginél nagyobb mértékben gondozzátok azokat a szegényeket, akik nem bűnösebbek nálatok és akik sokkal keményebb munka mellett sokkal kevesebbet élveznek, mint ti! Ti sze-

gények, gondolatok bűneitekre és tanuljátok meg Isten előtt elhallgatni... nem, Istennek hálát adni azért a falat kenyérért, azért az ital vízért, amelyhez való jogotokat éppúgy eljátszottátok, mint a gazdag a maga fényűzésének és a maga bővölködésének dolgait.

De mikor azt a jelenséget, hogy a föld javai és az élet terhei egyenlőtlenül vannak elosztva, a bűn következményének, még pedig szükségképpen következményének tekintetük; mikor a bűnt azzal vádoljuk, hogy ő az oka a társadalom minden bajának s különösen a szűkölködők minden bűjének, a szegények minden terhének: vajjon ugyanakkor azzal kezdtük-e vádolni a szegényeket, hogy ők nagyobb bűnösök Isten előtt? Ott lebeg-e ajkunkon minden egyes szűkölködőnek látásakor ez a kérdés: *Kicsoda vétkezett, ez-e, vagy az ő szülei, hogy ilyen szegénységben született?* Nem használjuk-e az időleges áldások és javak különböző mértékét némileg mintegy mérővesszőül, amely szerint felebarátaink viszonylagos erényét és kegyességét számítjuk? Távolságra legyen! Jól tudjuk és fentebb már kifejezésre is juttattuk, hogy az egyéni erény nélkülvalóság nem ritkán egyéni szegénységet, vagy elszegényedést vonz maga után, amely sokszor minden nyomorúságával együtt átszáll a jövő nemzedékre is. Ki nem tudja, minő átok nehezedik a restség kenyérére, a csalogó kézre, az „eből gyűlt szerdékre“, a siettetett örökségre, a kapzsiságra, amely bálványozás, az erőszakra, amely Istenkísértés? Ki nem olvasta, sőt ki nem látta a saját szemével, hogy „*az eszem-izsom ember elszegényedik és a szunyadozás rongyos ruhába öltöztet?*“ Minden idők szent történetében olyan sok istenfélő emberrel találkozunk, akiknek búval és nélkülözéssel kell megküzdeniök, annyit látunk, aki kevés gyönyörűség mellett súlyos munkára van utalva, hogy egy pillanatig sem volna szabad a szegényes életből az Isten nélkül való életre következtetnünk. Látjuk ugyan, hogy Ábrahám, Izsák és Jákób és az Úrnak több más barátja nagy gazdag-

sággal van megáldva és hogy Salamonnál a gazdagság a maga választotta bölcsesség járuléka; de az írásban, miként az életben is azt látjuk, hogy minden egyes vagyonos istenfélővel szemben, kit az Úr „mindenben megáldott“, megannyi istentelen gazdag áll szemben, „kinek nyugodalma vagyon a világban és vagyonát folyton gyarapítja“. Éppen így egész sereg olyan szegénnyel szemben, akit a maga hibája és bűne szegényített meg, megannyi más szegény van, aki a kegyesség útján csendben munkálkodva, alig-alig tudja napról-napra való szükségét fedezni. És mindebből ezt a következtetést vonjuk le: Az emberek összetalálkozásában sem a gazdagság, sem a szegénység nem bizonyít semmit az egyén istenes, vagy istentelen életére nézve; a nagyok palotáira és a szűkölködők kunyhóira egyképpen ez van felírva: „Ne ítéljetelek!“ — Nem, nem fogunk benneteket megítélni, gazdagok és szegények! Minden előleges ítélettől tartózkodunk. Nem csak attól az előleges ítélettől, amely rosszat gondol a szegényről, mert szegény; hanem amattól a másiktól is, amely nem tud jót gondolni a gazdagról, mert gazdag. Nem fogunk benneteket megítélni, nem szabad ezt tennünk. Gazdagok és szegények! az Úr teremtett mindnyátokat; ő az, aki meg fog ítélni valamennyiőtöket. Mindnyátokat megrontott a bűn, amely ott van mindenik társadalmi osztályban, meg van a gazdagoknál, meg a szegényeknél, meg bármelyik középosztálynál egyaránt. Istennek van rá hatalma, hogy megtérítsen és a kegyes élet útjára vezéreljen mindnyátokat, nem kizárólag a szegényeket, nem csupán a gazdagokat, nem csakis ezt, vagy azt a középosztályt. Szívünkben nem akarunk köztetek különbséget tenni, hanem abban a *szereteten* kívánjuk magunkat gyakorolni, amely „mindeneket remél“. Csak mutassátok meg nekünk találkozásaink alkalmával istenfélésteket és jó cselekedeteiteket. „Szeretjük a szegénységet, mert Jézus is szerette és szeretjük a gazdagságot, mert képessé tesz arra, hogy a nyomorgókon segítsünk“. (Pascal.)

Mutassátok meg nekünk, ti szegények, hogy Jézust szeretitek; és ti gazdagok, tegyetek minél több jót a szegényekkel, akiket ő maga helyett itt hagyott: akkor, ó szegények! a ti szegénységetek nem lesz nyomorúságtokra; akkor, ó gazdagok! a ti gazdagságotok „szép és ékes korona lesz“.

Gazdag és szegény összetalálkoznak, mindkettőt pedig az Úr szerzé. A föld javainak és az élet terheinek egyenlőtlen megoszlása *egyetemes és állandó jelenség*; nem von maga után semmi lényegbeli megkülönböztetést ugyanannak a Teremtőnek gyermekei között; nem a dolgok *véletlen* folyamatán vagy *emberalkotta rendszeren*, hanem *Isten rendelkezésén* alapszik; közvetlen *következménye a bűnnek*, amely a bőség paradicsomát bezárta; mindazok a siralmak és nyomorúságok, melyek vele járnak, mind egyenes folyományai a bűnre nehezedő átoknak és büntetésnek. És mindazonáltal a bűnös világnak ez a jelensége egyúttal *Isten szeretetének az intézménye*, mely a legfőbb szeretet célzatainak szolgálatában áll.

Mondjátok meg nekem, ti gazdagok, ti előkelők, ti tudósok, ti művelt emberek: el tudnátok-e lenni azok nélkül a kerges tenyerek nélkül, amelyek ti helyettetek elvégzik a szükségképeni durva munkát, csak azért, hogy nektek eledeletek, ruházatok, fedeletek legyen; azért, hogy ti a magatok finomabb munkáját végezhesétek; hogy szellemetek gyakorlására szentelhesétek időtöket, vagy az Isten kegyelméből nyert jóléteket és nyugalmatokat élvezhesétek? Mondjátok meg nekem, ti szegények, nemesak ti, akik napszámból éltek, hanem valamennyien ti, akik Istentől nyert foglalkozástokat testi erőtlők megfeszítésével alacsony sorsban űzitek: mondjátok, el tudnátok-e lenni azok nélkül az emberek nélkül, akik a ti munkátokhoz nem értvén, a szellemi téren fáradoznak; akik nektek Isten ígését hirdetik, betegeiteket gondozzák, jogaitokat védik és a ti munkátokat megkönnyebbitő eszközök és szerszámok

feltalálásán törik fejüket? El tudnátok-e lenni azok nélkül a jómódúak nélkül, akik szükségletüknek sokasága, folytonos gyarapodása és finomodása által — maguk képtelenek lévén elvégezni azt, amit ti jól értetek — a ti segítségeteket, a ti szolgálatotokat kénytelenek igénybe venni? Mondjátok meg, ti emberismerők, akik tudományotok elmeiből legalább annyit megtanúltatok, hogy tudjátok, miszerint az *önérdek*, mely ezt a bűnös társadalmat mozgatja, az *egyenlőség* és *testvériség* harsány parancsára nem fog egyszerre eltűnni: mondjátok, tudtok-e képzelni e bűnös világban, amelyből a szeretet többnyire hiányzik, olyan intézkedést, mely a társadalmi érintkezésre erősebb kötelékül, az egyetemes, jólét emelésére szilárdabb alapul, a társadalmi békére maradandóbb zálogul szolgálna, mint az érdekeknek az a természetes, tartós, szakadatlan egybekapcsolódása, amely a maradandó, folyton növekvő és félre nem ismerő szükségletek láncolatából folyik? Lássátok és jegyezzétek meg Istennek ezt a bölcsességét és szeretetét. Az embereket, akiket mind ő teremtett, a bűnös önérdék elválasztotta, eltávolította egymástól. Ő azt akarja, hogy találkozzanak egymással. És találkoznak. Találkoznak, mint gazdagok és szegények, találkoznak a társadalmi élet alsóbb és felsőbb fokozatán; találkoznak kölcsönös szükségletükkel, kölcsönös szakismeretükkel, kölcsönös szolgálataikkal; találkoznak a fényezés és munka, a találmány és alkalmazás, ész és erő, szolgálat és bér, segítség és szükség... érintkezési pontjain. És Istennek ez a rendelkezése, a társadalomnak ez a rendje, olyannyira a legjobb és az egyetlen lehetséges, hogy mindenki, aki azon örv alatt, hogy megjavítja, bűnös merénylettel zavarja azt meg: találkozás helyett rögtön összeütöközést és harcot, egyesítés helyett szakadást idéz elő és szinte kipótolhatatlan nyomorúságot szerez ahelyett, hogy a társadalmi jólétet gyarapítaná. Szükséges-e még, hogy arra is rámutassak, hogy ezen találkozásokkal járó üdvös horzsolódások folytán mint halad az emberi szellem minden ismer-

etben és művészetben folyton előre? Avagy elég már, amit mondtam, arra, hogy imádattal és hálaadással csodáljátok bölcsességét és szeretetét a mi Urunknak, aki mindnyájunkat teremtett, aki bennünket gazdagokra és szegényekre osztott és aki úgy intézkedett, hogy mi egymással mint gazdagok és szegények találkozzunk össze; hogy egymásra kölcsönösen rá legyünk szorúlva, egymást szolgáljuk és becsüljük. Bizony, bizony! az általa alapított rend a legjobb. Minden ő cselekedete fenség és dicsőség! *Az Úr Isten regnál, örvendezzen a föld!*

„De hát így Istennek ezen rendelkezésével azok, akik, a föld javaiban való legesekélyebb részesedés mellett, az életnek legsúlyosabb terheit hordozzák, mégis csak feláldoztatnak az *egyetemes* jólétnek és Isten kormányzásában is — a tények valósága szerint — a szegények áldozatul esnek a gazdagoknak? ... Ez a bűnös szó nem jöhet máshonnan, csak *vagy* a rest szívéből, aki nem ismeri a munka gyönyörűségét, *vagy* az olyan szegény emberéből, aki a szegénység legnagyobb átkát, saját bűnének mardosó öntudatát is *cipelni* kénytelen; *vagy* az együgyű gyermek szájából, aki a látszaton elbáméskodva nem tudja, hogy a gazdagság sem ment a boldogtalanságtól és nem látja, hogy a szegénységnek is meg van a maga boldogsága.

A munka gyönyörűsége! Mondjátok meg nekem, Atyám-fiai, férfiak, akik reggeltől estig tartó kemény munkával keresitek meg mindennapi kenyereteket; mondjátok, *ti nyomtató ökrök, akiknek száját senki be ne merje kötni!* mondjátok, serény méhei a társadalomnak! elcsesélnétek-e munkátokat, a ti *fárasztó* munkátokat, nem mondom tétlenségért, nem mondom a folytonos mulatozás emésztő gyönyörűségeiért, hanem több kényelemért? Nem csak úgy ízlik-e, nem csak olyan jól esik-e a szerény résznek kenyere, a *magatok kenyere*, amelyet csendes munkálkodás közben elköltötök, mint Asernek királyi nyalánkságai? Fáradságotok után nem édes-e az álom? Álmo-

tok után nem vidám-e ébredésetek? Nem érzitek-e azt is, hogy az ernyedetlen erőmegfeszítés segítségetekre van a bűn ellen való harcokban és már meg van a jutalma lelketekben, mielőtt bérét kezetekbe kapnátok? Nem értetek-e egyet a Grádiesok Énekével, amely annak, ki az Urat féli, nem tud áldottabb örökséget kívánni e földi életre, mint ezt: „*Egyed a magad keze munkájának kenyerét!*“

De hát a *szegénység boldogsága*? Bizony, van a szegénységnek boldogsága, miként a gazdagság sem ment a boldogtalanságtól. Az alacsony sorsú ember, akinek meg van az a nyugodt öntudata, hogy nem az ő saját bűnös magaviselete sodorta abba a sorsba; az a szegény ember, aki bízik Istenében, aki legalább az igaznak kenyerét és vizét biztosította számára; az a szegény ember, aki napról-napra, még a legnehezebb viszonyok között is, mikor az inség ugyan-ugyan közelről szorongatja, tapasztalja az ő segítségét, az ő közelségét, az ő szabadítását; az a szegény, aki senkitől nem irigyeltetve, senkitől meg nem aláztatva, biztonságban van a maga zárnélküli kunyhójában; akire nézve a földi élet — igaz! — kevés vonzóerővel hat, de aki éppen ezáltal ösztönöztetve érzi magát a jobb élet és a jobb vagyon keresésére; a szegény, aki Krisztus kimeríthetlen gazdagságából bűneinek bocsánatát és az örök életet merítette, olyan javakat tehát, amelyeket, hogy a maga szintén szegény lelke számára megszerezhessen, sok gazdag még nagyon is megáldott (mit kívánna egyebet?); az olyan szegény ember, akinek kincse vagyon az égben és az ő szíve az ő kincsénél: az olyan szegény ember *valóság-gal boldog ember*. Kérdezd meg, vajjon mind e helyett nem jobb szeretne-e gazdag lenni e világ szerint és ezt fogja neked felelni: „*Mit használ az embernek, ha az egész világot megnyeri is, ha kárt szenved az ő lelkében!*“ Kérdezd meg, hogy Istenben való gazdagságának felette nem óhajtana-e a jelen való világ dolgaiban is gazdag lenni? és azt fogja neked válaszolni: „*Meg vagyon irva: Ne kísértsd a te Uradat Istenedet!*“

Miként a szegénység lehet boldog, úgy a *gazdagság is lehet boldogtalan*; nevezetesen, ha sem meglelégedéssel, sem bölességgel, sem istenfélelemmel nem jár karöltve. A gazdagság tényleg mindenütt boldogtalanság, ahol a Mammonnak szolgálnak, vagy az Isten tisztelete a Mammon szolgálatával tisztátalan, parázna összeköttetésbe jut; mindenütt, ahol az ember a szívét a gazdagság állhatatlanságára és nem az élő Istenre bízta rá; mindenütt, ahol a maga csábításával a szívekbe vetett, jó magot elfojtja és terméketlenné teszi; mindenütt, ahol sírva bocsájtja el a hozzá folyamodókat.

Ki van mondva a földön a rettenetes szó: „*Milyen nehezen mehetnek be a mennyeknek országába azok, akiknek sok vagyonuk van!*“ és félni lehet, hogy a túlvilági életben még nem egyszer fog elhangzani az ige: „*Emlékezzél meg róla, hogy te javaidat elvetted a te életedben, hasonlatosképpen a szegény is az ő nyavalyáit: Most pedig az vigasztaltatik, te pedig gyötörtetel!*“ (Luk. XVI. 25.) Hogyan? Hát Isten mégis részrehajló a gazdagok ellenében és végezetre mégis csak a szegények kapják a legjobb részt, csak azért, mert szegények voltak? Távolságra legyen. Az, aki a törvénybe írta *nemcsak* azt: „*A szegénynek igazságát el ne fordítsad!*“, hanem ezt is: „*A szegénynek személyére ne nézz az ő törvényében!*“ (II. Móz. XXIII. 3., 6.) kinek-kinek az ő cselekedetei szerint fog megfizetni és igazságos mértékkel fog mérni. Csak a szegényeknek a megváltója a Krisztus? Nem egyszersmind a gazdagoké is? De igen, a gazdagoké is. A szegénység nem jogcím az üdvösségre, a gazdagság nem ok a kizáratásra, ahol lelki szegénység és hitbéli gazdagság van: ott van az üdvösség.

Gazdagok és szegények! mind a kettőtökhöz ugyanegy jó és bizonyos üzenet jó: „*A te királyod jó hozzád, szegény! Szegénnyé lévén, hogy együtt gazdagokká legyetek. Jöjjetek ő hozzá mindnyájan, kik megfáradtatok és meg vagytok terhelve!*“ Mik a terheitek? A mértékfeletti munkának, a

sanyargató szükségnek a terhei? A világ gondjainak, a gazdagság elteltiségének a terhei, amelyek elrabolják álmaikat?... Óh hogy mindenek fölött bűnötöknek terhét találjátok túlságosnak, azt kívánjátok lerázni, levetni az ő lábához, térjete meg az egy Idvezítőhöz és találkozzatok egymással az ő keresztje alatt! Az lesz a leggyöngédebb szeretetben való, a mindörökre szóló találkozás. Krisztus keresztjénél találkoztak a kapernaumi halászok és az arimathiai tanácsos; Krisztus keresztjénél találkoztak a szegény, názárethi *Mária* és az előkelő *Johanna*, egy királyi udvarnok felesége és még mindig együtt vannak az ő trónja előtt. Krisztus keresztje alatt tanul meg a szegény dicsekedni az ő felmagasztaltatásában, a gazdag az ő megaláztatásában; és annak a szeretetnek, mely ott a szívekbe töltetik, kell meggyógyítania a sebeket, melyeket a gazdagok és szegények találkozása okozott ott, ahol ez a találkozás összeütközéssé válik; ennek a szeretetnek kell betölteni azokat a réseket és hézagokat, amelyeket a társadalmi élet kötelékei szükségképpen mutatnak; ennek kell a maga fényét meggyújtani a bűn és önzés világában és neki kell bűn és önzés ellen a szelidség és erő szellemében tanúbizonyságot tenni. Ez a szeretetnek fenséges rendeltetése itt a földön. Ismerjétek ezt fel ti, kik a Krisztus szeretetét ismeritek; ismerjétek fel, emlékezzetek rá, valósítsátok meg. Legyetek, — gazdagok, vagy szegények bár, — gazdagokra és szegényekre áldássá; édesgessétek és kényszerítsétek a szegényeket és gazdagokat az *Úrral való találkozásra!* Az üdvösségnek mekkora gazdagsága lesz az, mikor együtt hallatjátok ezt az örvendező kiáltást:

Az Úr mindnyájunkat — megváltott.

Hollandusból fordította:

Dr. Nagy Zsigmond,
debreczeni ref. kollégiumi tanár.

